

Hédi  
BOURAOUI

*Retour à Thyra*



Bourouai, Hédi, 1932-  
Retour à Thyna

Seconde édition

ISBN 9973-757-21-1(éd. Compl.)

ISBN 9973-757-26-2 (br.)

ISBN 978-2-9813993-5-9 (PDF)

1. Roman 2. Sfax 3. Tunisie 4. Pré / Post Coloniale  
5. Histoire 6. Culture

Correspondance :  
**CMC Éditions**

Centre Canada-Méditerranée  
356 Stong College, Université York  
4700 Keele Street  
Toronto, Ontario M3J 1P3  
Tél: (416) 736-2100 x31004  
Télec: (416) 736-5734  
cmc@yorku.ca  
<http://www.yorku.ca/laps/fr/cmc/index.htm>

Correction d'épreuves : Elizabeth Sabiston  
Numérisation : York University Printing Services

Imprimé au Canada  
Dépôt légal : mars 2014  
© CMC Éditions et Hédi Bourouai

Hédi BOURAOUI

***RETOUR À THYNA***

ROMAN

Epilogue  
François Bruzzo

CMC Éditions

# RETOUR À THYNA

1995

Grand Prix littéraire de la Ville de Sfax

1997

Prix spécial du jury des Plumes d'Or Comar



Tous les personnages et les situations dans ce roman sont du domaine de la fiction. Toute ressemblance ne peut être que coïncidence. Elle n'engage que celui qui se complaît dans l'image narcissique. Aucun auteur ne peut empêcher ce mariage des miroirs. A bon entendeur, Mabrouk ! A bon conteur, Mazeltov ! A bon critique, Salut !

*L'amour de la gloire a envahi les cœurs, mais la liberté n'est rien si elle ne repose pas sur la puissance.*

*Citoyens de la seule cité terrestre dont le règne est l'unique but de tous les efforts, que pouvaient-ils aimer sinon la gloire ?*

Saint Augustin, *la Cité de Dieu*, L.V

*A la mémoire  
de  
Bouya Taïef  
Phare de l'Oliveraie et  
De l'humanisme taparurien  
A l'aube de la modernité.*

*A ses enfants  
Et aux enfants de ses enfants.*

*A la Diaspora taparurienne  
Porteuse d'espoir  
Au-delà des sept portes.*

I.

**BAB ED-DIWANE  
BATTANTS OUVERTS DE LA MÉDINA**

*Si Thyna ferme sa porte  
Allah ne clôt jamais la sienne.  
Nous arrivent de cet Absent Suprême  
Des biens jamais soupçonnés.  
Baï Hassen Trabelsi*

**J**et de pierres...

Après avoir lancé leurs projectiles sur la police armée de matraques et d'armes à feu, les adolescents contestataires se volatilisent. Mansour Hachem s'engouffre dans les dédales de la Médina tandis que ses camarades s'éparpillent, oiseaux sauvages dans des cieus inconnus, chacun se chargeant de sa propre destinée.

Taparura, en état de léthargie proverbiale, est en train de changer de peau. Habituellement ennuyeuse, elle se fait soudain belligérante, agressive, exacerbée par le désir de son indépendance. Ces hommes de l'ordre, implantés dans sa chair vive depuis la fin du XIXe siècle, sont aujourd'hui en train de la violer dans un dernier spasme de possession. Pour la marquer du fer rouge du colonialisme, ils lui ôtent son parfum et l'atteignent dans son intimité.

Course effrénée en avant des colons pour retenir leurs privilèges. Révolte juvénile, probable adhésion à l'image idéale du héros national, mystérieux à la parole faconde, exilé puis emprisonné pour avoir osé faire entendre sa voix dans les arcanes du pouvoir.

Dans la confusion de la course, Mansour, ce dégustateur de bouillon de pataclès, pain d'orge et zeste de citron, comme on définit tout bon citoyen de la région, aperçoit une grosse matraque qui s'abat violemment sur ses reins. D'un coup, le choc réveille sa conscience enfantine, et tout un monde banni ressurgit dans toute sa fraîcheur. La douleur réactivée infuse en lui, de nouveau, la haine de l'agresseur, cet occupant du terroir national et des mentalités. Son esprit violenté par une autre façon de voir le monde le fait adhérer au projet de libération.

Le soleil écorche les têtes. La sueur dégouline sur les fronts. L'indépendance à tout prix, voilà ce qui s'impose à

ces adolescents, aussi brutalement que les coups de matraque. Ils se sentent, pour ainsi dire, piégés dans l'imbroglio, pris dans la souricière du politique que leurs aînés ont mise en place sans les consulter. Journée mémorable par la tension qui les fustige. Mansour Hachem, âgé de quatorze ans, subit déjà les affres du désir d'empoigner son histoire fissurée par l'Histoire, de la récupérer coûte que coûte, même dans l'adversité.

Malgré la souffrance et l'humiliation du moment, Mansour ressent pour ses amis une profonde empathie, une chaleur comparable à celle du foyer du forgeron martelant le fer brûlant de l'identité. Ce face à face hostile avec l'occupant fouette son esprit de revanche, ouvre la brèche du chemin salvateur vers la conquête de soi. Ainsi, il lui revient de parader à loisir avec son arrogance, à l'image des colons à la boutonnière décorée, et non de se plier, tel un roseau flexible, à leur loi, au grand dam du *Nif\** des ancêtres.

Dans l'échauffourée, les détonations et les jets de gaz lacrymogènes, les amis disparaissent, poussés par cet instinct de conservation qui fait la réputation des Taparuriens : Sadok s'enfuit du côté du port et s'embarque pour les îles Kerkennah, Tahar s'engage sur la route de Tunis, vers le Nord, pour se perdre dans la campagne, Dahak prend refuge dans l'entrebâillement de la porte du Théâtre, tandis que Mansour se précipite à perdre haleine dans la maison de son ami Kateb, nichée dans une étroite ruelle de la Médina, quasiment désertée du soleil. Cette tanière, aussi hermétique qu'une montre suisse et uniquement accessible aux spécialistes horspair, ne lui a jamais même entr'ouvert sa lourde porte inhospitalière. Il grim-

\* Voir Glossaire pour les termes empruntés au dialecte de Sfax.

pe pour la première fois les quelques marches et pénètre dans la chambre exigüe de Kateb, dépouillée, à l'exception de quelques poèmes collés aux murs, de tas de livres éparpillés ça et là, d'une natte rude en jonc posée à même le sol et, dans un coin, d'un tapis sur lequel se tient une petite table ronde basse, lieu de nourriture par excellence, tant de l'esprit que du corps.

— Dans quel état te voilà ! Pansons d'abord ta blessure. Tu vas devoir filer d'ici en vitesse ; c'est ce que veut ton père qui en a informé le mien.

— Et la statue de Philippe Thomas ?

— On la déboulonnera bien sans toi, une de ces nuits, le moment venu. Heureusement que tu n'as pas été pris au quartier de l'ancienne gendarmerie, à la sortie de l'atelier de la S.N.C.F.T. Là, l'armée a tiré sur les manifestants. Résultat : une quinzaine de morts, une cinquantaine de blessés !

Mansour se croit seul dans cet antre paisible où, à côté de la chambre, discrète, la mère de Kateb prépare un couscous aux odeurs familières qui aiguissent sa faim. Un parfum de jasmin flotte... La porte s'ouvre et une jeune fille blonde d'une beauté à couper le souffle s'approche, bras tendus et dispose sur la table une *kassâa* remplie à ras bords d'un couscous complet avec son bouillon, ses légumes et sa viande.

— On se parlera plus tard, Zitouna, dit Kateb.

Son geste d'offrande muette est d'une grâce enfiévrante. Mansour est frappé par ses yeux d'un vert olive étincelant, au regard rendu énigmatique par l'absence de sourire et la détermination de la démarche. Inaccessible étoile qui déclenche, par sa fugitive apparition, des marées émotionnelles qui le bouleversent. Il ne peut s'empêcher de demander à son ami :

— Où as-tu déniché cette perle berbère ?

— C'est ma cousine. Mes parents ont déjà demandé sa main pour moi. Des trois filles de son père, c'est elle l'aînée. Sa mère a bien proposé à son mari de lui trouver une autre femme pour qu'il puisse avoir des garçons... mais il a refusé ! Zitouna s'intéresse aussi à ma prose. Mais ne te fie pas à l'eau qui dort ! Rien à voir avec la soumission de nos femmes ! La « parole » de ses parents n'a pas été donnée, donc les miens espèrent l'obtenir pour moi !

Silence. Mansour se perd dans ses rêves.

« C'est ça le coup de foudre. Je bascule dans l'extase. Cette fille me dépouille de toutes mes lourdeurs et m'éblouit de son passage. »

Tourbillon et griffures le disloquent. Impossible de détourner son regard de la porte qu'elle vient de refermer, impossible d'expurger de lui-même l'agitation qui le secoue.

“Zitouna, tu jaillis en moi, lave brûlante et source vive... Zitouna d'où viens-tu, où vas-tu ?”

Tandis que Mansour vogue dans la délicieuse aura de sa découverte, Kateb ouvre un petit placard, juste au-dessus de sa tête, en sort une bouteille de vin, un sac de toile, à demi rempli de feuilles sèches et pulvérisées, et une longue pipe fine au culot minuscule. Mansour n'en croit pas ses yeux. Ce Kateb-là n'est pas celui qu'il connaît depuis l'enfance !

— Tu bois et tu fumes ?

— Essaie, j'allume la pipe et je te la passe.

— Non, merci. Comment peux-tu négliger la beauté de Zitouna, cette *Rahma* du paradis, pour ces bonheurs artificiels ?

— Parce que j'y ai goûté et qu'aucune jouissance ne peut les égaler.



Mansour revoit sa mère. Il éprouve déjà une nostalgie viscérale pour elle. Elle lui manque comme l'air nécessaire à sa vie. Elle ne sera plus là pour l'accueillir avec des explosions de joie, et parfois des torrents de larmes, vêtue de tendresse à fleur de peau. Amour inconditionnel sans la moindre trace d'affectation. Gratuité du don dans une entente sans bornes. Et le moindre battement de paupières de Mansour est ressenti non seulement par la mère, mais aussi par tout le clan familial.

Un jour, son retour d'un bref séjour à Tunis l'a fait s'évanouir. Aspergée d'eau et de fleur d'oranger elle a vite repris vie pour continuer ses embrassades interminables.

— Je t'aime comme la prune de mes yeux... Mieux, je t'aime plus que ma vie !

Elle clame cette phrase à qui veut l'entendre et l'épingle comme son foulard sur la tête chaque matin, pour se protéger du froid. Elle émet la même prière d'amour lorsque son fils s'achemine vers l'école, le cœur débordant pour lui d'un souci de sécurité nécessaire à sa formation. Une lueur de douce certitude scintille dans ses yeux, magique talisman vers les spirales du savoir et de l'imaginaire. Il acquiert ainsi son art de vie : gâté par la gent féminine et sa sollicitude pour pousser dans l'arrogance du moi. Il puise dans la chaleur maternelle la force de ses désirs qu'il transforme en actes assez souvent couronnés de succès. Même s'il est tendre et discret, même s'il ne monte pas en première ligne comme les autres, il attend en confiance l'heure d'être aimé qui ne saurait manquer de sonner comme elle l'a toujours fait. Mansour sait ramasser ses émois, ses colères, comme la ville qui se blottit pour mieux préparer sa fête entre les bras cerclés de ses lourdes murailles. Il déguste comme elle le suc de son passé.

Il se remémore ses jeux d'adolescent dans le quartier de Moulinville. Avec ses amis, le Juif Moshé Boukhobza et le Français Marcel Lucido, ils jouaient aux chevaliers errants. Ces jeunes Taparuriens formaient une famille indispensable aux chevauchées de l'imagination le long des trottoirs, ou plutôt des esplanades de mimosas touffus au parfum de miel. Parfois ils s'alliaient contre le gardien marocain trônant sur sa bicyclette comme sur un char romain.

Qui va mener la bande ? Marcel Lucido donne les ordres pour piéger l'ennemi enturbanné qui fait sa ronde du coucher du soleil à l'aube. Mansour se charge de lui parler et de le distraire, pendant que Tahar et Moshé vont ouvrir deux ou trois portes de magasins, histoire de charger le pauvre Marocain de la faute grave d'avoir négligé ses fonctions. Sans rien dérober, les enfants perturbent l'ordre des choses pour se rendre intéressants aux yeux des adultes pris dans l'engrenage du labeur quotidien ! Le gardien, devenant fou, se met à courir dans toutes les directions comme une toupie lancée. Pendant ce temps, chez les Hachem, on dégustait un couscous *bel-osbane* préparé par Jelila, la mère de Mansour. Mryma, la mère de Moshé, avait apporté ses boulettes de Shabbat, celle de Tahar ses desserts, toutes sortes de fruits et de gâteaux aux amandes. Odette Lucido se contentait de goûter à ces offrandes, comme si cela lui était dû, sans jamais penser à offrir à ses voisins les bons plats qu'elle mijotait sous prétexte que les Musulmans et les Juifs ne mangent pas de porc. L'interdit s'appliquait même aux ustensiles destinés à d'autres nourritures. En revanche, Odette était toujours prête à corriger les devoirs de français ou à donner des leçons de morale aux gamins pris en flagrant délit de manquement à la langue ou de polissonneries.

Entente cordiale vécue dans le naturel des gestes et des intentions, dans la symbiose qui accepte les différences.

Les Taparuriens atténuaient les frictions et les querelles par de succulentes ripailles familiales clôturées de pâtisseries. Ces délices adoucissent la vie surtout lorsqu'on les arrose de verres d'orgeat, de sirop de pistache ou de citronnade atrocement sucrée. C'est alors que naît la fraternité qui guérit les blessures.

— Tu dois partir, Mansour, après le repas... Je crois qu'il vaut mieux que tu ailles vivre un certain temps à Aïn Fallat. Là, tu te feras oublier tout en étant chez toi puisque ces vergers appartiennent à ton père.

— Que vais-je devenir loin de vous tous ?

— On viendra te rendre visite. Moshé, déjà engagé dans la lutte de libération, ne manquera pas de t'informer chaque semaine.

Après un long moment de silence, Kateb, l'œil brillant de vin et de drogue, se mit, sans transition, à déclamer d'un ton emphatique :

*Tu n'es pas Illusion, Zitouna... et tu n'accuses personne. De la fêlure, tu surgis espoir, bon augure, certitude. Le combat se livre et les statues vont s'écrouler ; leurs masques, feuilles d'autonne, tombent et nous serons là pour les ramasser !*

*Ton visage à découvert... tes yeux khôlés font notre complicité. Affirme-toi, Zitouna... les frontières s'écroulent. Tu vas glisser sur la haine et les mensonges... et se dévoile l'angoisse.*

*Olive de ma patrie, nourris-nous de ta promesse... Amour, sillonne de tes branches gris vert nos cœurs en Jouvence. Oh, ellipse des cœurs, enterre les champs explosifs du ressentiment et de la souffrance !*

*Zitouna... Zitouna ! Tu fais valser les esprits et scintiller les corps.*

Sorti de son délire, Kateb pousse son ami hors de chez lui, et répète :

— Tu dois partir, Mansour.

Comment traverser Bab Ed-Diwane, ce livre fermé, bâillonné par la police ? Mansour enroule une serviette autour de son visage et glisse à vélo sur la route de Gabès. Tandis qu'il pédale à toute vitesse, le frottement de son sexe sur la selle le remplit de plaisir ; il s'imagine en train de faire l'amour à cette fille nouvellement rencontrée qui concrétise tous ses désirs. La fuite vers Aïn Fallat devient une chevauchée rocambolique où il pénètre à la fois les arcanes de l'amour et celles du savoir.

Bab Ed-Diwane, Porte du Conseil qui s'ouvre sur la mer puisque, dans les temps immémoriaux, elle abritait les bureaux de la douane et du conseil du Pacha. Cette première ouverture donnait, au Sud, sur le faubourg des chrétiens et des juifs et, au Nord, sur la Grande Mosquée à l'intérieur de la Médina. Une rade naturelle de l'ancien port baignait ses pieds à l'Ouest jusqu'à la citadelle. Porte en chicane qui a vu défiler depuis sa construction, au Xe siècle, toute l'histoire de la ville. En juillet 1881, on dut la faire sauter à la dynamite pour assiéger les maisons rebelles qui refusaient de se soumettre à l'envahisseur colonial. Le *Colbert* attaque la Médina, une grêle de fer éclate sur la place silencieuse, broyant, trouant, écrasant, émiettant tout. Puis les marins accostent et viennent constater les dégâts (neuf cents morts), planter leur pavillon sur les mosquées et les remparts. Éraflure sinistre de sa porte de sortie. Et la mer splendide déferle rageusement sous les rafales d'un vent furieux.

Dans le jardin du père Hachem, il existe un *borj* à la silhouette massive et impressionnante. Cette construction, sans cour intérieure, fait office de maison secondaire pendant les vacances d'été. Pas d'ouverture, sauf la porte d'entrée au rez-de-chaussée et trois petites lucarnes à l'étage. Véritable forteresse avec une seule pièce centrale

cernée par des voûtes d'arêtes et prolongée par la *jalsa* où Mansour passera des heures à discuter avec ses amis, et qui sert de chambre à coucher pour le gardien et son fils Amar pendant l'absence de la famille. Mansour s'installe sur une *dekkana* qui lui servira de lit, et passe des journées entières parmi les arbres à savourer le mérite de ses escapades. Le mûrier lui tache la bouche et les doigts, et il a l'impression que son corps entier transcrit ses rêves sur l'écorce. En mangeant des abricots, il croit avaler des soleils énergétiques et les figues se métamorphosent en seins de toutes les couleurs où il biberonne sa détermination. Il ramasse les feuilles d'amandier pour les bêtes, glane les amandes oubliées après la récolte, les boules de gomme sur l'écorce, les noyaux de dattes à vendre pour se faire une cagnotte...

Seul le nom d'Amar surgit pourtant comme une ombre au tableau ; il rappelle la bastonnade de son enfance et l'injustice. Amar lui enseigne l'art de poser des pièges pour attraper lièvres et porcs-épics. Quant aux moineaux, ils les chassent à la tire-boulette fabrication maison, ce qui augmente le plaisir de les assommer sans les blesser pour les libérer par la suite. Le fils du gardien aide à la découverte des mystères de la nature : accouplements des animaux, temps des labours, greffe des arbres fruitiers, cueillette, traite des chèvres, cuisson du pain à la tabouna... On tapote pastèques ou melons pour, au son, détecter leur degré de maturation. Puis, c'est le défi :

— Peux-tu aller chercher un secret sous le figuier tout au fond du jardin, par cette nuit sans lune ?

Mansour est pris d'une peur sans bornes. Il ose à peine bouger. Alors il imagine la silhouette de Zitouna glissant furtivement près de lui. Elle le devance et va l'attendre

sous l'arbre indiqué. Il prend son courage à bras-le-corps et se met à courir de toutes ses forces. La peur d'*el-goula* surgissant des profondeurs de la nuit alliée au rêve de retrouver peut-être Zitouna l'encouragent. Sa peine est récompensée. Il découvre à tâtons une enveloppe contenant une lettre de Kateb, volée par l'analphabète Amar lors d'une visite de l'écrivain.

*O toi la Promise, née dans le verger de Aïn Fallat, Zitouna mon amour. Comment reprendre la parole donnée par ton père ? Pourquoi a-t-il changé d'avis maintenant qu'il sait que je veux vivre de ma plume ? Il a tort de penser que je ne puis t'assurer une bonne situation quand je vais largement gagner ma vie à faire des émissions à la radio. Oui, mon écriture nous nourrira, et je sais, c'est pour cela que tu l'aimes. Don gratuit qui dit ce que je suis, ce que tu es. Si elle réussit à nous définir, n'est-ce pas assez lui demander ? Le reste devrait être notre lot à partager... Dis à ton père de ne pas cacher le soleil avec un tamis. Il ne pourra jamais m'empêcher de t'aimer ! Kateb.*

Le rival de Mansour n'est donc pas heureux. Si ce petit maillon de la toile amoureuse est en train de se défaire, il aura la chance de conquérir l'héroïne de ses rêves, surtout qu'il vient de découvrir le lieu exact de sa naissance et les difficultés de la promesse.

L'insupportable exil de Mansour s'éternise, en dépit des visites fréquentes de Kateb et de Moshé. Un jour, ils lui montrent, dans *Paris-Match*, la photo de Zitouna à la tête d'une horde de femmes qu'elle semble mener vers le front des contestations. En chemise blanche cravatée et jupe ample, elle sait trouver les mots qui éveillent les sentiments patriotiques mieux que l'agitateur national, l'instigateur des troubles du pays. Cette adolescente à la figure charismatique le supplante, lui, meilleur orateur en fran-

çais qu'en arabe. Elle ne cultive pas son image, mais se dévoue corps et âme à la cause juste : libérer son pays du joug du colonialisme.

Pendant que Zitouna s'active sur le terrain, Mansour se morfond dans une attente de plusieurs mois qui n'a ni but ni fin, sans espoir de revenir chez lui. Le calme n'étant pas encore instauré dans la ville, il s'enferme dans l'ombre salvatrice, comme ces familles qui, fuyant l'enfer du soleil ou l'arbitraire de l'occupant, dégustent la tranquillité et la fraîcheur intérieures emprisonnées par les murs épais des maisons.

Tahar quitte le siège secret du Parti sur un vélo emprunté, traverse en conquérant les rues désertes de Taparura, puis se dirige vers le jardin de Mansour, cet assiégé volontaire incapable de s'engager dans la crise tellement il craint de bouleverser l'ordre harmonieux dans lequel il croyait vivre !

— Moshé est en prison. On l'a surpris hier soir en train de déboulonner et casser au marteau la fameuse statue de Philippe Thomas... Heureusement, Kateb s'est sauvé ! Il va te rejoindre.

— J'espère qu'ils n'ont abîmé ni la bédouine, ni l'amphore inclinée à ses pieds.

— Ne crois-tu pas que tu fais un peu trop de sentiment ?

— Après tout, c'est Thomas qui a découvert les mines de Redeyef, et c'est l'une des richesses du pays !

Le carrefour névralgique où était plantée la statue offre aux regards un amas de pierres comme après un bombardement. Le cœur de la ville semble arraché de son corps mutilé et la population emprunte les boulevards étroits dans la douleur et la consternation. On ne vaque plus à ses occupations dans la monotonie routinière mais dans l'angoisse ou la colère d'un avenir incertain.

Kateb rejoint Mansour non seulement pour éviter tout risque d'incarcération, mais pour lui lire un manuscrit où il chante son amour pour Zitouna, son orgueil de créateur, sa haine de l'occupant, sa méfiance des parents et une terreur vis-à-vis de la mort. Aucune fioriture ni effet de style. Le poème est un écho d'Abou El Kacem Echabbi avec ses accents de souffrance prémonitoire.

— Imagine, Mansour, tu es mon seul public. Même Zitouna, qui d'habitude apprécie mon œuvre, semble révoltée par ces textes.

Sans comprendre la véritable signification de ce qu'il vient d'entendre, Mansour ressent une pointe de jalousie et d'admiration mêlées pour le mystère qui l'intrigue dans les écrits de Kateb. Il s'entend penser : « Tout devient possible à présent. Le clair-obscur du récit me tend les bras ; brèche difficile d'accès, certes, mais je ne suis plus le rejeté de l'histoire. Je vais en faire partie. Kateb me fournit l'indice. L'a-t-il fait exprès pour brouiller la piste et m'éloigner de Zitouna ? Et son aveu déguisé, ne cache-t-il pas une vérité dure à avaler ? »

Perspicace, Mansour ne se confie à personne. Il se terre de plus en plus dans ses livres qu'il entasse dans tous les coins. Ils forment des îles flottantes à partir desquelles il s'embarque vers des univers lointains. Grâce à ces voyages intérieurs, il se familiarise avec les voix incommensurables du globe. L'invocation des terres étrangères le ramène aux édifices de ses fantasmes, nouvelles visions contradictoires et complémentaires dont il bâtit des mondes aux yeux-fenêtres où tout se déplace avec aisance, les montagnes aussi bien que les chagrins.

Mansour Hachem revoit avec acuité cette scène d'enfance qui a laissé des traces dans sa vie d'adulte. Il se demande encore les raisons pour lesquelles il a reçu cette bastonnade, étalé sur l'estrade de bois usée par la marche



du maître qui jubilait ce jour-là en lui infligeant cette correction recommandée par le père. Il n'a que six ans et il est totalement livré au regard lubrique de l'instituteur, rivé sur ses cuisses blanches de jeune garçon tendre. Le regard remonte voluptueusement les cuisses et s'attarde sur les fesses arrondies qu'un short béant offre au désir de l'homme. Le ricanement du maître s'accompagne d'un rictus pervers et son visage trahit une jouissance qui pétrifie le reste de la classe, complètement ahurie par cette scène de violence que le petit Mansour doit subir...

Après avoir avidement caressé la peau apparemment douce, accessible par la remontée du short blanc, l'homme se met à la flageller jusqu'à la faire bientôt se zébrer de traces rougeoyantes. La douleur de l'enfant s'amplifie jusqu'à la haine vis-à-vis de cet acharnement injustifié, démesuré. Il se met à pousser des cris stridents et, plus ses larmes coulent, plus le tortionnaire s'adonne à sa symbolique pénétration. Avalisé par le père, le maître dérape dans son rôle d'éducateur, se laisse submerger par son trop-plein émotionnel.

Dramatisation sexuelle multiforme qui gratifie le sadique. L'humiliation, mêlée à la douleur et au plaisir curieusement imbriqués du petit garçon, donne à voir ce spectacle excitant à toute une classe friande d'une sexualité à découvrir. Ils sont tous là à témoigner de la brisure de frontière où l'interdit est mis en spectacle sous leurs propres yeux. Le silence est de plomb. La classe ressemble à un tombeau où la seule vie qui anime la scène se manifeste d'abord par le bruit de la verge retentissante, prête à se fendre sous l'incroyable violence des coups. Enfin le corps de l'officiant se spasme jusqu'à tendre comme un tambour son pantalon étroit, puis il s'apaise. Alors seulement Mansour, noyé dans ses pleurs, dans sa souffrance, ose crier :

— Qu'ai-je fait Monsieur, mon Dieu, qu'ai-je fait ? Je ne recommencerais plus !

— Ça t'apprendra à obéir.

A quoi donc a-t-il manqué ? L'instituteur n'explique rien. Il ne fait qu'exécuter l'ordre du père qui lui a demandé de punir son enfant parce qu'il a passé toute une soirée à le chercher, alors qu'il devait rentrer à 18 heures, après la représentation du cirque Amar, réservée à l'école.

Le cirque s'est installé sous les remparts de la Médina. Comme Mansour avait déjà vu le défilé des éléphants, des poneys et des singes en face de Bab Ed-Diwane, il a délaissé ce spectacle banal pour se laisser tenter par un film de Tarzan. Attrait de l'aventure rocambolesque par rapport à la plate réalité !

En optant pour le cinéma, Mansour sait qu'il a commis l'erreur d'enfreindre l'ordre paternel. Mais alors pourquoi sa mère l'a-t-elle tant protégé une fois rentré, allant jusqu'à lui faire avaler rapidement sa soupe et le border de tout son amour avant le retour furieux du père ? Délivré de sa crainte, blotti au fond de son lit, gavé à son habitude, il a oublié sa peur et revécu tout entier les envolées de ce héros magique qu'il venait de découvrir. Comme il voudrait un jour, lui aussi, décoller de la terre et voler au secours de l'éléphant blessé, le même que celui qu'il a remarqué, si obéissant, dans les rues de Taparura !

Tarzan sauveteur... Et lui, Mansour, ne brisait-il pas les longs crayons que lui donnait son père, ne les cassait-il pas en deux pour en glisser la moitié dans la poche de son ami Kateb, de trois ans son aîné ? Ne partageait-il pas le verre de *legmi* avec Dahak, comédien né dès l'enfance, pour « briser la salive » à 8 heures du matin, chaque jour devant l'école ? Ils se plantaient là en face des gargoulettes de jus de palmier calées contre le trottoir pour attirer l'attention des passants. Parfois Mansour prenait plai-

sir à avaler goulûment un délicieux *lablabi* bouillant, avec son camarade Sadok, plus grand amateur d'école buissonnière que de leçons de choses. Déjà ce futur commerçant se réservait la plus grosse part de pois chiches sous le regard lucide de Mansour tacitement consentant.

Le combat tire à sa fin...

Libéré, Moshé court annoncer l'accord de Mendès-France et le retour de l'Exilé de vingt ans. Le Combattant Suprême débarque à La Goulette le premier juin 1955. Il est accueilli par une population déchaînée à laquelle il déclare sans attendre un moment :

— Le petit combat est terminé, le grand commence à présent.

C'est le triomphe, même si le peuple en liesse ne comprend rien aux intentions du Chef. Le pays émerge des griffes du colonialisme qui a laissé des traces indélébiles sur les comportements. Et voilà qu'il faut retrousser les manches pour prendre les rênes du pays, mais comment ?

Les harangues de Zitouna ont porté leurs fruits mieux que celles du Bey de Tunis. Certes attentif aux rapports de force avec la France, il n'en était pas moins dévoué à ses deux cents horloges. Elles devaient sonner en même temps à l'apogée de l'heure, jeux d'adultes qui ne pénétraient pas dans l'arène des adolescents, plus prêts à se sacrifier qu'à souscrire aux intérêts de la politique.

Tueries cachottières... Volte-face qui augmentent le génie des masques, et dans toute supercherie personne ne pense à la douleur de l'artichaut en l'effeuillant comme une rose du cœur !

Quand, pour la première fois, le Raïs rend visite à Taparura pour y faire son discours en dialectal - ce qui touche profondément les habitants - il insiste sur le fait

que, si les Taparuriens n'ont pas pris les armes aux combats, ils ont été partie prenante dans l'indépendance par leur apport financier. La ville a conquis sa réputation de pourvoyeuse de fonds, ce qui compense largement son retrait sur le plan politique, image contradictoire de cette capitale du Sud qui ne s'effacera pas des mémoires. Comment un pays saurait-il progresser sans rouages économiques ni superstructures ? A quoi bon aller de l'avant si les efforts ne sont pas récompensés ?

Pendant que Kateb rentre parader sa virilité dans le bordel où toute une ruelle de femmes de tous âges exposent leur beauté par de petites fenêtres à travers lesquelles elles marchandent le prix de la passe, Mansour rejoint Bab Ed-Diwane dans les cris et la fureur des retrouvailles avec, en poche, le portrait initial de ses premières amours sur le papier glacé de la revue française. Entre-temps il a grandi, mais Kateb le dépasse encore. D'où sa timidité en face de cet être qu'il aime de toute l'ambiguïté de son cœur. Ses plongées livresques à la campagne ne l'ont armé ni de diplômes, ni de courage pour affronter la nouvelle réalité. Et ses maigres économies grattées sur le travail aux champs ne lui permettent pas de s'installer à son compte.

A présent libre, il ne reprendra pas les cours et ne sera pas bachelier. Le pays a besoin de lui. Alors il s'initie à l'art du journalisme pour relater « les faits du jour » et présenter les « titres de l'actualité ». Le chemin sera ardu, couvert d'embûches... Il en est persuadé !

**II.**

**BAB BHAR  
A PORTÉE DE MER,  
LES ENJEUX NOUVEAUX**

*Je te dirai que l'humble vérité  
n'a ni autorité ni audience.  
Le pouvoir appartient au vainqueur brutal.  
Fais ce que tu voudras,  
et dispense ta grandeur d'avoir à m'écouter.*

A. Chabbi, *Chants de la vie*,  
traduit par Ahmed Ben Othman

Ils ont dormi, et le matin ne les a pas vus partir ! Disparus après avoir liquidé, en cachette, leurs biens. Que d'aubaines et de transactions en sourdine auprès des autorités françaises aigries par ce bouleversement inattendu. Ils n'accepteront jamais la nouvelle donne, eux, Européens. Comment pourraient-ils être gouvernés par des Arabes ? Impossible ! Pris d'une terrible rage, ils abandonnent tout au premier venu. Personne ne les a chassés. Ils auraient pu vivre dans leur pays natal en harmonie avec ceux qui viennent d'acquérir le pouvoir, mais les habitudes sont difficiles à changer.

On avait construit Bab Bhar en gagnant sur la Méditerranée. Vaste coquille prête à accueillir aujourd'hui la population autochtone frustrée depuis trois quarts de siècle et qui voit là une occasion unique d'occuper le terrain jadis interdit par les Français. Dans les temps lointains, les rouleaux des vagues se fracassaient aux pieds des remparts de la Médina. Ce gain d'espace servit à ériger l'infrastructure à partir de laquelle les colons gouvernaient de main de maître. Pendant la période coloniale, les « indigènes » ne pouvaient habiter ce centre-ville, tenu exclusivement dans les griffes puissantes de l'administration et du Commerce. Cependant dans la banlieue nord, à Moulinville, et au Sud, à Picville, le mélange des races et des religions servait d'exemple à l'harmonie vitale puisque la population avait subverti inconsciemment l'unicité de la Mosquée en Médina, et de l'Église en Bled Essouri. La Synagogue était partout présente, sauf dans la Médina. La porte de la Mer s'étendait donc de Bab Ed-Diwane jusqu'au port. Cette topographie rigoureuse comportait des perméabilités, et les frontières n'étaient pas d'une étanchéité sans faille.

Comme la logique traditionnelle vient d'être renversée, de nouveaux loups se tapissent dans les recoins du politique pour s'emparer des courants qui mènent le pays. Ayant acquis bon nombre d'immeubles, deux cafés et les cinémas le Rex et le Colisée, le père de Tahar Bouficha, analphabète et grippe-sous, entraîne son fils à grimper le plus haut possible dans l'échelle sociale, même sur les cercueils, pour vivifier le sang de sa bourse. Ultérieurement, Tahar ira jusqu'à vendre le port de sa ville à une compagnie suédoise pour y installer une raffinerie de soufre qui jaunira l'atmosphère d'une poudre suffocante... Sans rien déboursier, les Taparuriens en perdront le souffle. Leur ville se recouvrira d'un linceul tenace, en place pour des générations.

Kateb s'installe dans un bâtiment désuet, en face du Contrôle civil, devenu Consulat de France, occupe Radio Taparura, et diffuse son émission quotidienne devant une console et un micro. Derrière l'ancienne poste, il en prend à son aise et vilipende les arrivistes en mal de pouvoir. Civique et patriotique, il est à l'affût d'un incident : égout bouché, lampadaire détruit, ivrogne tapageur, vol, infraction quelconque, détournement de fonds ou hausse de prix non autorisée sont le menu quotidien de sa rubrique. La foule avide de médisances et de ragots s'abreuve à ses commentaires. Kateb va jusqu'à défendre la cause féminine et sa libération des traditions. Pure démagogie puisqu'il est incapable d'appliquer ses théories dans sa propre vie. Mansour en est chagriné, lui qui se pensait capable de concilier les contraires et de rétablir l'ordre !

Attablés au café de Tunis, les deux amis, Kateb devant une *Celtia*, et Mansour reniflant un *machmoum* de jasmin, s'entretiennent à cœur ouvert :

— Je crois que Zitouna ne m'aime pas assez pour



m'épouser. Elle suit les conseils de son père, mon oncle Mokhtar, qui refuse de me la donner parce que je suis écrivain.

— Tu veux dire parce que tu n'es pas à même de gagner des sommes folles pour lui assurer le train de vie auquel elle est habituée ?

— Peu importe ! Elle aime mes écrits.

— Oui, parce qu'ils dénoncent le mal qui nous ronge. Ils déplacent de l'énergie mais personne ne bouge, et cela ne rapporte rien.

— Tu as mis le doigt sur la cause de ma frustration et de mon défaitisme. Je ne peux m'exprimer que par l'indéchiffrable !

— Non, c'est ta conduite qui est ambiguë. Tu cours après les filles, mais tu interdis à ta cousine de sortir de la maison. Tu ne tolères même pas qu'on la présente aux jeunes gens !

— Elle n'a pas besoin de moi pour sortir quand elle le désire. Son père l'adore. Il est toujours aux petits soins pour elle et attentif à ses désirs. Il peut bien subvenir à tous nos besoins. Avec sa fortune, il achète tout le monde.

— Voudrais-tu me dire qu'elle est trop gâtée ? Et tu comptes vivre sous la tutelle de ton futur beau-père ?

— Dans un sens, oui. Zitouna a l'intention de poursuivre ses études. C'est l'excuse trouvée par son père et lancée au mien. Il veut les lui payer ! Pourquoi n'en profiterais-je pas ?

— Tu ne lui as pas demandé toi-même de t'épouser ?

— Non. Ce sont mes parents qui s'en occupent.

— J'avoue que tu me déçois.

— Pourquoi ?

— Parce que tu suis à la lettre la tradition, toi, le révolté universel ! Tu te mets sous le pouce de l'oncle !

— Je suis incompris et je porte tout mon mal dans la

chair de ma chair... Je n'oblige pas Zitouna à sortir voilée !

— Justement, tu transformes ton mal de vivre en écriture, et c'est très bien ! Mais vouloir garder Zitouna dans une cage qui n'est même pas dorée, c'est te fourvoyer.

— Je n'ai pas encore ce pouvoir. Et même si je l'avais, un jour...

— Tu ne la forceras pas.

D'ailleurs, elle poursuit d'autres rêves...

Visage renfrogné en lame de rasoir, Kateb pointe son menton en aiguille. Pour ne pas accabler son ami, Mansour garde son secret. N'a-t-il pas aperçu Tahar poursuivant Zitouna en voiture pour l'inviter à faire un tour avec lui ? Et il charrie au fond de lui-même les émotions qu'elle a fait naître en lui, toujours présentes depuis des années. Saura-t-elle l'écouter ?

Kateb, lui, est ouvert à toutes les requêtes. Il vient de tranquilliser Nissim, le père de Moshé, en plaidant la cause de son ami qui compte terminer ses études et ouvrir un commerce d'exportation d'huile et de dattes. Refuser de prendre la relève, la parfumerie des grands-parents, est une désobéissance et une bravade impardonnables. Mais les temps sont aux changements !

Écrivain public et fonctionnaire de Radio Taparura, Kateb intervient partout dans les secteurs les plus inusités. Pendant la lutte pour la libération, il a fait circuler le bruit qu'il maniait aussi habilement le stylo que le fusil. Il aurait même, selon lui, rejoint les Fellaghas dans les Matmata au sud du pays, et sa bravoure et son courage auraient été exemplaires. Mansour sait qu'il n'est pas allé plus loin que Thyna, ville romaine en ruine près de Aïn Fallat où résidait Zitouna pendant ses vacances. Ainsi, il faisait sa cour en famille tout en surveillant de près les incursions de sa cousine qui cherchait à reprendre l'histoire de sa ville

dès le début. Elle trouvait dans ce lieu refuge et retraite propices à ses méditations. Là, ses pensées pouvaient s'envoler à la découverte d'un autre monde, le sien. La distance frappait violemment à la porte de ses rêveries.

Son père, Si Mokhtar Baccar, riche entrepreneur de la région, n'eut que trois filles : Zitouna l'aînée, puis Ibtisem et Ahlem. Aucun garçon à l'horizon... Elles ne furent pas pénalisées pour autant, comme c'est souvent le cas dans les familles taparuriennes. Au contraire, comme il les a gâtées, sa blonde, sa brunette et sa châtaine ! Rien n'a jamais été trop beau pour elles. Le père Mokhtar, en avance sur son temps, n'a jamais voulu répudier sa femme ou lui infliger une concubine. Sorti d'une famille de paysans besogneux, il s'est éduqué lui-même, apprenant trois langues, l'arabe, le français et l'italien, sans avoir jamais mis les pieds à l'école. Apprenti maçon chez son oncle maternel, il veillait tard le soir, penché sur des bouts de papier achetés chez un maître qu'il imitait, et apprenait à la lumière d'une chandelle, en compagnie du couinement des rats. Après s'être associé à son oncle, il devint lui-même patron puis entrepreneur puissant de la région, spécialiste de grands immeubles au style architectural typique du pays.

Zitouna savait qu'on la courtisait non seulement pour sa beauté, mais aussi pour sa richesse et pour le prestige de la famille Baccar. Contrairement à la coutume, elle comptait donc bien se munir de toutes les armes pour choisir elle-même sa carrière et son époux. Et si elle était attirée par les écrits de son cousin, elle avait des doutes sur sa sincérité car elle savait que pour Kateb, il n'existait de vérité que dans l'illusion !

Que ce soit chez lui ou chez elle, les deux seuls endroits où ils se rencontraient en tête à tête, Kateb lui déversait ses

litanies, insistant sur l'importance du rôle que sait jouer tout Grand Chef quand il s'agit de parfaire, sans défaillance, son « éducation libre et gratuite » comme l'exige le Combattant Suprême. Avec le deuxième atout, la libération de la femme, le gouvernement avait opté pour les meilleures solutions afin d'investir dans l'énergie créatrice du pays. Parier pour l'avenir sur la jeunesse et sur la femme devint une priorité, tandis que la parole avortée de Kateb restera désespérément stérile.

A part la balafre béante laissée par la destruction de la Statue Thomas qui, de plus, s'est volatilisée, la ville «européenne» vit à son rythme habituel. Les gens vaquent à leurs occupations sous un soleil de plomb, le dos tourné à tout sacrifice collectif. Quelques regrets pourtant de voir partir des amis français, juifs, maltais, italiens avec lesquels on a travaillé pendant si longtemps ! La rupture de l'habitude est aussi douloureuse que la mort. Puis l'oubli s'installe, et la souffrance s'efface d'elle-même. Rien ne dure, ni l'attachement viscéral à la révolte, ni la fraternité, ciment d'une cause commune.

Rien n'a changé, et pourtant tout a changé ! La torpeur qui régnait dans les maisons et les esprits est remplacée par la reconquête de la dignité. Il flotte un air de légèreté et d'arrogance, d'insouciance et d'agressivité où les forces antagonistes se mettent à s'équilibrer, peu à peu, loin de la terreur de la voix étrangère.

L'écrivain public intervient pour faire octroyer à Ali un permis de taxi parce qu'il a passé six mois en prison, à Béchir, «qui ne sait pas écrire son nom sur la jarre» comme on dit, un poste d'agent de police parce qu'il a rejoint les Fellaghas. Lui sait extraire de son sifflet des notes autoritaires pour arrêter un cycliste. Quant à rédiger une contravention, c'est une autre histoire ! En discutant un peu et

en faisant appel à la bonté de l'agent, le contrevenant lui glisse à la main quelques dinars. Aussitôt, Béchir prend un air sévère, moralise sans soubassement logique et dit simplement : «*Ne recommence pas ton habitude\**».

A Moshé Bokhobza, on n'a rien donné, même pas une tape sur l'épaule. Lui non plus n'a rien demandé. Lutter pour libérer son pays fait partie de son devoir de citoyen, même s'il n'a de son appartenance qu'une portion congrue. On lui reproche - pas moins - la naissance de l'État d'Israël, ses guerres victorieuses contre les pays arabes, son attirance ambiguë pour la famille sémitique, le cousinage ancestral qui a fait des Sépharades un peuple à la pointe du progrès et de la pensée. Et même quand Moshé se tourne vers d'autres tâches pour mettre son pays sur le chemin du succès, il garde au fond de lui-même une amertume qui lui gâche tout plaisir. Il consulte son ami Kateb et, pour ce faire, il traverse Souk El-Attarine où son père tenait sa parfumerie, passe à travers une sorte de lucarne qui débouche sur les terrasses blanches de la Médina. Tous les chemins ne mènent pas au pogrome. Moshé expose le bilan de sa vie :

— Tu sais, mon père a cinq garçons et deux filles, mon oncle Makhoulf, dit *le Noir*, une fille et un garçon. L'oncle ne sait ni lire ni écrire, mais il a placé son fils unique, Albert, comme associé au cinéma Rex. Malheureusement, celui-ci est mort de la typhoïde, en 1945. Am Makhoulf lui a construit une synagogue, rue J.-H. Mattéi, appelée jusqu'à ce jour Albert Bokhobza. Trois années plus tard, il a marié sa fille avec Elie Smadja, et il s'est mis au commerce de l'huile et des amandes tout en important les denrées coloniales, sucre, thé etc. De plus, il possède deux minoteries, l'une route de Gremda, Km 1 et l'autre à l'ancienne

Gendarmerie. Aujourd'hui, il se trouve obligé de faire appel à mes services pour le seconder et tenir sa comptabilité, car il ne fait confiance à personne sauf aux membres de sa famille. Comme je suis son neveu préféré, c'est moi qu'il a choisi. Je n'ai pas terminé mes études, mais je suis prêt à me lancer dans le commerce. J'aimerais aussi me marier à la belle Henriette Uzan, surveillante au collège technique et dont la famille est parmi celles qui n'ont pas quitté la Tunisie après l'indépendance. Dis-moi Kateb, est-ce que je suis en train de sacrifier mon avenir en restant ici ?

— Non. Le Gouvernement est décidé à protéger la communauté juive, bien qu'il n'en reste pas des masses. Le Raïs a proposé de dialoguer avec Israël et il s'est brouillé avec son homologue égyptien !

— C'est vrai, notre président est en avance sur son temps. Dommage qu'il n'ait pas un pays plus grand à gouverner, ou qui soit plutôt à la hauteur de son savoir-faire et de sa diplomatie.

Les deux amis entendent les cris de *Roba Vecchia* qui ramasse de vieux chiffons. Ils sentent l'odeur du cuir des cordonniers qui s'échinent dans leur tanière, habitués à boudier la lueur du jour. Parallèlement, la Médina se bâtit miraculeusement la nuit : on démolit les vieilles pierres pour construire sans autorisation. A l'aurore, de nouvelles chambres surgissent sur les toits, comme des champignons sous la pluie. Et comme il ne pleut pas souvent dans la région, on s'extasie sur ce don magique des Taparuriens de créer à partir de zéro.

Après le départ de Moshé, Kateb s'enferme dans sa chambre exigüe, commence à boire et à fumer du kif, histoire de se mettre en train pour écrire. A quoi cela peut-il bien servir ? A Taparura, seules comptent les villas qu'on érige et les fortunes qu'on peut accumuler. Quant aux

livres, si jamais on les achète, ils ne servent qu'à décorer les étagères du salon ! La plupart des gens n'égaient leurs murs ni de tableaux, ni de livres, ni même de calligraphie coranique. Quelques photos de famille ou parfois, dans les chambres des enfants, des affiches d'acteurs américains ou de chanteurs égyptiens. Aucune œuvre d'art du pays !

Kateb a discuté de ce problème avec Mansour, mais ils n'ont jamais compris cette carence de leur société, exception faite de Zitouna qui a le nez sans cesse fourré dans l'archéologie de sa ville, la tradition orale et la Geste des Béni Hilal. Devant le peu de succès rencontré par ses écrits, souvent l'enthousiasme sapé, Kateb accumule ses notes dans les tiroirs et les oublie. Un jour, il a recopié ses poèmes sur de grandes pancartes et les a accrochés aux rares ficus bizarrement taillés en parallélépipèdes qui forment les deux allées verdoyantes de Bab BHar. Ces poèmes-fruits suspendus, ballottés par le vent, ont fini déchirés par des mains jalouses, ou simplement par des passants désœuvrés.

Sans l'avoir lu, Mansour propose de publier à ses frais le manuscrit qui tient le plus à cœur à son ami. Kateb refuse. Orgueil ou modestie, méfiance ou peur de se lancer sur le marché ? D'après les journaux, la production littéraire est malade : «Elle a la grippe, aussi bien en langue nationale qu'en langue étrangère». Mais, bon an mal an, Kateb continue à suivre son inspiration, écartelé entre les palabres mielleuses des eunuques du Caire, et les superduperies des élucubrations parisiennes. Deux capitales qui le castrent et lui infligent un complexe d'infériorité en dépit de ses ancêtres prestigieux comme Apulée, Saint Augustin, Ibn Khaldoun et tant d'autres...

Kateb sent la mort rôder autour de lui, ce qui le pousse, lui l'assoiffé de vie, à parfaire le manuscrit d'un conte

assez court, seul moyen de survivre à l'inéluctable. Son corps tendu et ses nerfs exaspérés foncent dans l'action, l'unique antidote valable contre les périls qui l'assaillent de partout. Justement, ne vient-il pas d'être provoqué en public par Zitouna, juste à l'entrée de la municipalité où sont exposées les céramiques déterrées à Thyna ? Accompagnée de Tahar, elle l'a ignoré pour continuer ses explications sur la saynète qui représente le voyage d'Ulysse. Pris d'une fureur incontrôlable, Kateb se précipite sur sa cousine, «sa fiancée», et lui flanque une gifle retentissante. Sa main où trône une lourde bague de cuivre ciselé balafre la joue fraîche de la jeune fille jusqu'au sang. Il lui jette au visage son manuscrit dont les feuillets s'éparpillent et fait demi-tour sans proférer le moindre mot. Stupéfiée par la rapidité de la réaction de Kateb, Zitouna n'a pas eu loisir de réagir, ce qu'elle eut fait assurément avec force en d'autres circonstances.

— Il est détraqué, enrage Tahar d'une voix rauque.

— Peut-être !

— Même s'il est ivre, il n'aurait jamais dû te manquer de respect. Ça va lui coûter cher...

Le regard absent et médusé, Zitouna choisit de rentrer chez elle. Silencieuse, elle se demande si elle a vécu ou rêvé cette affreuse scène. Inutile de provoquer la colère de son père ni les caquetages futiles de sa mère, d'apporter de l'eau à leur moulin et de faire resurgir leurs reproches. Après tout, pourquoi subit-elle l'emprise de ce débauché ? Alors elle se tait, étouffe sa rancœur, mais elle appelle sa sœur préférée, Ibtisem, pour se blottir dans ses bras. Celle-ci constate que les cheveux en flammes de Zitouna cachent des yeux embués de larmes. Elle les écarte et se met à embrasser l'égratignure afin de l'apaiser par de douces



caresses. Zitouna lui fait promettre de ne rien dire à Ahlem qu'elle sait violente et bavarde, puis elle se souvient qu'elle n'a pas ramassé les feuilles volantes que Kateb lui a jetées en plein visage. Elle n'en a saisi qu'une, l'a froissée et mise dans son sac à main. Tahar lui donnera certainement le reste du manuscrit après l'avoir lu, elle n'en doute pas ! Elle sort la feuille, et à sa surprise, y trouve un message pour elle, lui donnant un rendez-vous, non loin du port, à l'Hôtel des Oliviers.

Voulait-il fuir avec elle, et régler leur différend en dehors de la famille, ou était-ce un piège tendu pour la contraindre et la compromettre aux yeux de ses amis ? Essayait-il de la faire passer de ses écrits alambiqués à la réalité du plein jour, ou plutôt de la plonger dans les merveilleux espoirs d'une entente au cœur de la ville européenne ?

Rumeurs confuses...

Mansour a une intuition tenace. Kateb est plus jaloux du corps svelte et viril d'Ulysse, objet de l'extase de Zitouna, que de la présence du lourdaud Tahar avec sa richesse ostentatoire. La Belle est plus émue et émerveillée par le voyageur mythique que par l'arriviste, parvenu trop rapidement à ses fins avec l'appui de l'appareil étatique et parental. De plus, il apprend que Kateb vient d'être limogé de son poste sans aucune explication. Quelle gaffe a-t-il commise ? De quel sujet épineux, politiquement parlant, a-t-il débattu ?

Faisant sa tournée nocturne, Bouk Karim découvre un corps fracassé sous le rempart, près de l'escalier du *Quarti* qui sert de vespasienne occasionnelle entre la Médina et Bab BHAr. La tête de la victime barbote dans un sang frais

couronnant les blessures du visage d'œillets rouges. Bouquet de souffrance qui effraie le gardien. La mort fut sans doute violente. Des cris déchirants ont attiré son attention. Le suintement du sang se poursuit en silence tandis que la vie se termine. Pas un chat dans ce coin obscur. La Médina semble avoir craché de ses entrailles ce corps lové, ramassé sur lui-même, boulet foudroyant vers cette porte de la Mer qui l'accueille dans l'autre monde pour qu'il se rappelle de celui-ci. Comment a-t-il atterri là, juste à la frontière entre la ville arabe et la ville européenne ? On dirait que la mer, dans sa reconquête de l'espace qu'on lui a volé, a déposé une épave juste sous le rempart, à l'endroit d'où on l'a chassée. Le gardien tourne vers lui le visage blessé...

— Kateb, incroyable ! Ce n'est pas possible. Mais pourquoi lui ? *Addayem, houa Allah !...*

Il enfourche son vélo, passe devant l'atelier de la gare, contourne l'ancienne gendarmerie et s'engage sur la route de Tunis. C'est à Moulinville que Mansour Hachem habite, et c'est là que Bouk Karim, habitué tous les soirs à lui parler, frappe à sa fenêtre pour le tirer de son sommeil à 3 heures du matin. Les gros coups de canne ameutent le quartier et font sursauter Mansour :

— Réveille-toi, Mansour ! C'est urgent, dépêche-toi... j'ai quelque chose à te dire.

— Que se passe-t-il ?

— Je viens de trouver le corps de Kateb fracassé sous le rempart. C'est peut-être un assassinat.

— Tu es devenu *mahboul* et tu ne peux affirmer chose pareille.

— Je suis venu t'avertir, tu es journaliste à présent, c'est à toi de mener l'enquête.

— Non, tu dois prévenir la police.

Mansour ne parvient pas à contrôler son émotion et sa colère.

— Cette histoire est invraisemblable, hurle-t-il, tout en sachant que Bouk Karim ne ment jamais, même s'il est apte à raconter les aventures les plus saugrenues.

Tout en se ruant sur les lieux du crime, il invite le gardien à continuer son histoire.

— Je passais près du rempart, comme pour me rendre à la Porte de Bab Ed-Diwane quand j'ai entendu des hurlements provenant du haut du *Sour*, puis un son mat comme celui d'un grand poids qui tombe, et le silence. Je me suis dirigé vers l'escalier de la pissotière et j'ai découvert un corps à terre. On l'a sûrement jeté ou poussé pour s'en débarrasser ! Mais je n'ai vu fuir personne. Il faut dire que la nuit était épaisse et sans la moindre lumière. Le corps, sans doute projeté avec force, gisait là dans une tranquillité effrayante. Comme il n'y a point de fenêtre, Kateb devait se tenir entre les créneaux et celui qui l'a poussé, sur la terrasse.

— Ce sont là des spéculations puisque tu n'as rien vu de tes propres yeux, sauf le corps abîmé, et le visage en sang. Qui aurait voulu sa mort ? Je l'ai vu hier, bien portant. On discutait de ses écrits en cours. Lorsque je lui ai appris la nouvelle de ma nomination au journal, il m'a sauté au cou et m'a embrassé :

— Pour une fois on saura la vérité, dit-il.

— Je crois que pour toi, elle ne se discerne qu'à travers le mensonge, avait plaisanté Mansour mi-figue, mi-raisin.

Atteint par cette vérité première, le visage de Kateb s'était crispé et son expression s'était faite douloureuse, comme celle d'un vieillard sur le point d'étreindre une sagesse. Alors ils s'étaient quittés sans avoir parlé de la « trahison » de Zitouna dont il supportait très mal l'idée. Il restait aveugle et sourd à son comportement de muflre vis-à-vis de sa cousine.

Kateb ne voulait en aucun cas faire intervenir la famille ou les amis pour régler ses affaires intimes, ou se parachuter dans une de ces positions de choix subitement vacantes après l'indépendance pour s'emparer du pouvoir, à l'exemple de Tahar et de tant d'autres. Il s'était donné comme but de subvertir ces subterfuges qui servaient le Parti unique, simplement pour que la liberté de parole soit plurielle ! Ainsi, le dialogue serait limpide, lumière du jour qui éclaire tout le monde avec la même intensité.

On défendait à la nation, cette vache en rut, de s'accoupler, de peur qu'elle ne donnât naissance à d'autres courants de pensée susceptibles d'encorner l'unité. Si Dieu est unique, le Parti doit l'être aussi. Une fixité alarmante pour quelques-uns, rassurante pour d'autres. Entre Dieu et le Parti, entre l'Unique et l'unique, deux vaches sacrées qui n'ont qu'une mamelle commune pour nourrir la contrée. Dans ce labyrinthe des flottements agités mais protecteurs de l'Unique, Kateb opta pour certains changements, source de ses tracas et peut-être de sa mort : la tentative d'abolir le jeûne pendant le mois de Ramadan pour accroître les taux de production, la fin de la répudiation et son cortège d'arbitraires, les noubas nocturnes qui annulent les journées de travail le lendemain, plus d'alcool dans les cafés après vingt heures...

Une fois alertée, la police arriva pour constater l'accident (ou le meurtre ?). On releva soigneusement la position du corps, on nota les indices puis l'on fit pratiquer l'autopsie. Ensuite le commissaire se mit à chercher un bouc émissaire. Que justice soit faite !

A l'arrivée du corps disloqué de Kateb, ses parents hurlent tout leur saoul, n'arrivent pas à croire qu'on leur ramène un cadavre, tandis que Bouk Karim, l'infirmier et

Mansour le dépose sur une natte de jonc et le recouvrent d'un drap blanc en attendant que le laveur officiel lui fasse ses ablutions. Le visage balafré tourné vers l'Est, les pieds liés, le bras gauche le long du corps, et la main droite posée sur le cœur. Par sa présence, le cadavre semble envahir la pièce délabrée d'humidité où Kateb composait, dans l'agonie, son œuvre. Le laveur accomplit sa tâche, dépose une paire de ciseaux sur le défunt afin que le Diable ne vienne pas perturber son âme. Les parents proches et les amis sont invités à venir embrasser le front camphré du mort.

Douze vieux bonshommes, la plupart aveugles, s'installent dans la *skifa* de la maison, et commencent à psalmodier des versets du Coran. Voix chantonnantes qui s'élèvent, terrifiantes, puis s'abaissent, amnésiques, dans leur essoufflement. Derrière les rideaux, les femmes prolongent leurs cris de douleur, les pleurs coulent, les visages sont labourés par des ongles assoiffés. Pour une fois le conclave des pleureuses n'a pas été appelé, progrès oblige.

Maintenant, la maison de Kateb n'est plus qu'un bateau en détresse. Les condoléances crépitent malgré la moiteur des visages. Personne ne veut croire à cette mort imprévue qui a volé à Kateb sa chance d'émerger, figure de proue capable de fendre les tabous, peut-être même de militer pour la tolérance, car, poussé à l'excès par l'ingratitude de sa plume, il commençait à se révéler par la magie de sa voix comme capable d'ouverture vers les cœurs, y compris, peut-être, celui de Zitouna.

*Je succombe dans la licence par réaction  
contre le devoir d'obéissance et de soumission.  
Tu m'as entraînée, et le corps a retrouvé  
la sensation de sa renaissance.*

Mahmoud Messadi, *Ainsi parlait Abou Hourayra*,  
Traduit par Ahmed Ben Othman.

**III.**

**BAB JEBLI  
L'INCANDESCENCE ENTERRÉE**

*Il suffit d'avoir l'oreille si on n'a pas l'œil,  
ou l'œil si on n'a pas l'oreille.  
L'homme doit surtout savoir.  
Et puis tu n'a pas répondu à ma question...  
Comment peux-tu avancer si tu laisses derrière toi  
des questions sans réponse ?*

*Albert Memmi, Le Scorpion, Gallimard, 1969.*



A l'intérieur de la maison de Kateb règne la confusion. L'atmosphère est étouffante. Cris d'enfants qui se chamaillent, gémissements de femmes, chocs de gargoulettes fraîches passées de bouche en bouche afin d'étancher l'angoisse de la mort qui prend à la gorge. Dehors, les hommes adossés aux murs préparent le cortège funèbre. Tahar, Sadok, Dahak et Si Mokhtar saisissent les quatre barres qui permettront de transporter le cercueil. La foule masculine zigzague à travers maintes ruelles, traverse toute l'artère de la Médina, l'ancienne rue du Bey, à présent Mongi Slim, sort par Bab Jebli au Nord, fend l'avenue des Martyrs qui mène à Gabès. Au passage du cortège, les véhicules s'arrêtent, les boutiques se ferment. On arrive enfin à Sidi El-Fériani où est prévu le service religieux.

Contrairement à la tradition, quelques femmes dévoilées suivent, derrière les hommes, la procession funéraire. A leur tête Zitouna, paupières rehaussées en signe de révolte, yeux en mal d'orbite, arbore sous la réserve un air provocant qui ne trompe pas. La crispation formée par la moue de ses lèvres, et qu'elle tente de réprimer, en dit long sur le passé qu'elle a vécu avec son cousin. Loin de l'heure présente, absente du lieu et de la foule, elle se souvient...

Elle a tout juste quinze ans. Surprise par une nuit orageuse d'hiver, elle a trouvé refuge chez sa tante qui lui a réservé, dans la petite *maksoura*, une peau de mouton en guise de lit. Alors qu'elle commençait à s'endormir auprès des trois jeunes sœurs de Kateb, ses cousines, celui-ci s'introduisit furtivement dans la chambre, séparée de celle des parents seulement par une mince cloison. Avant qu'elle ait pu proférer un son, Zitouna se sentit bâillonnée par une main puissante et fébrile tandis qu'en même temps l'autre

la dévêtait. Elle ignorait si les enfants dormaient. En tout cas, personne ne réagit au remue-ménage provoqué par l'intrusion de Kateb. Fallait-il y voir un tacite consentement ?

Elle se débattit d'abord dans ce silence louche puis bientôt, nue et impuissante, elle finit par céder, pour la première fois, à la pénétration violente de Kateb, à l'appel de la chair, de son désir. Sous la douleur de la brûlure jouissive, son sexe éclaté laissa perler quelques gouttes de sang, puis se décontracta après la poussée. Elle eût voulu le tuer sur le champ, mais les caresses maladroites de Kateb finirent par la calmer, l'apaiser. Sur l'instant, elle aurait presque pu oublier cette agression, sa soumission obligée à celui qui venait de briser le tabou par excellence, au risque de se faire pendre ou lyncher. C'est longtemps après que sa rage s'est décuplée parce qu'il s'est enfui comme un criminel, sans même lui murmurer un piètre «je t'aime.»

Le partage du secret de cette nuit-là ne les lia point. Au contraire, ils comprirent qu'ils ne pourraient plus en parler. Paroles interdites, voilées dans des écrits hermétiques truffés d'obscurs sous-entendus, plus dramatiques que ce viol caractérisé. Et Kateb, pourtant fervent adepte de la liberté d'expression, se livrait à l'autocensure dans la crainte de la colère meurtrière de Si Mokhtar. A partir de cette époque, il devint plus amoureux de la plume et de la polémique que de Zitouna et trouva quelque compensation à ses frustrations dans la lecture intéressée dont elle gratifiait ses écrits. Quant à Zitouna, elle ne retint de cette nuit mémorable où elle perdit sa virginité, que le souvenir de l'haleine vineuse de son cousin et son amertume, à elle, teintée de honte. Presque oubliée, la douce détente de son corps après l'agression et sa dose paradoxale d'extase ! Sa

violente pâmoison l'avait enfermée dans une aventure unique et là, dans cette pièce mortuaire où gît, à même le sol, le corps de Kateb, c'est elle qui resurgit et fait se désagrèger l'impact du viol, à l'instar de ces litanies coraniques qui, à peine proférées par la bouche des orants, s'envolent.

Les rouages du cortège funéraire fonctionnent à merveille, malgré les entorses à la tradition qui privent les hommes de leurs prérogatives ancestrales au profit des femmes. Mansour, encapuchonné dans son burnous marron, emboîte le pas à Zitouna et ses amies qui ont spontanément organisé la marche. Il note l'impénétrabilité qui plane sur le visage de la femme qu'il aime secrètement et à laquelle il n'a jamais adressé la parole. Il décide de ne pas l'aborder aujourd'hui, mais se promet de scruter le mystère qu'elle garde profondément enseveli. Comment déchiffrer son défi, cet air de défiance et de sarcasme qu'elle porte comme un masque de jour de fête ? Est-elle soulagée de la disparition ultime de son cousin ? Quelle était la nature de leur relation sentimentale ? Ou bien, la mort dans l'âme, regrette-t-elle que la vie ait écourté prématurément ses jours ? De tout cela, il ne sait rien. Il ne peut rejoindre le chœur des lamentations qui continue à se faire entendre. La surprise de ce petit cortège féminin nargue les hommes, habitués à régler le débit de la mort et de la vie. Qu'ont-elles à faire ici, à vouloir imposer leur loi, bousculer l'ordre des choses ? Zitouna s'instaure comme guide. Finie l'ère des séquestrations. Lorsqu'il arrive à sa hauteur, Mansour, sous le capuchon de son burnous, ne se fait pas reconnaître. Par contre, il s'approche d'elle, scrute les traces qui pourraient lui ouvrir des pistes. Il note son regard admiratif tournant autour de Tahar qui psalmodie

de son côté des plaintes peu convaincantes. «Qu'Allah nous bénisse et nous octroie sa miséricorde !» et qui, sans transition, lance :

— Zitouna, quand viendras-tu à la réunion de la Municipalité ?

— Ce n'est pas le moment, tranche-t-elle d'une voix blanche.

Le corps du défunt dans sa caisse ouverte semble s'animer par les secousses du transport. Les quatre porteurs, obligés de se tenir parfaitement droits comme des asperges congelées, avancent péniblement vers la mosquée. Là, les hommes se déchaussent et, après les ablutions, se bousculent pour se placer au premier rang. Souliers en main, ils s'assoient en tailleur pour écouter la *fatiha* et la prière des morts. Puis la famille proche se met en rang pour accueillir les condoléances. Chaque homme touche de la main droite le buste côté cœur des parents alignés, au visage morne, d'une tristesse à fendre les pierres et répète :

— Qu'Allah glorifie votre bénédiction !

— Et à vous aussi revient la glorification !

Ces formules servent à se renvoyer les récompenses afin d'alléger la douleur, augmenter la patience et supporter la perte de la personne qu'on se prépare à enterrer. Ici les filles n'osent se présenter à la mascarade des glorifications...

Une fois le service terminé, on emporte la civière au cimetière de la route de Gabès. Nouveau cortège de véhicules de toutes sortes qui démarrent en trombe. Les amis de Mansour prennent la voiture officielle de Tahar qui harcèle ses compagnons de questions.

— Je ne comprends pas comment Kateb est tombé de

Borj Massaouda. C'est peut-être une femme qui a choisi ce donjon pour sa vengeance, ne le crois-tu pas Mansour ? Tu es le premier à être informé.

— C'est une hypothèse peu probable. Une femme n'aurait pas eu la force d'accomplir ce crime.

Tahar saute rapidement sur l'occasion.

— Pour toi, c'est donc bien un crime ?

— Excuse-moi, ce n'est pas ce que je voulais dire. Si quelqu'un l'a poussé, il s'agit effectivement d'un crime, s'il est tombé seul, peut-être d'un accident ou d'un suicide.

Flairant le piège, Tahar retorque :

— L'autopsie a nettement établi qu'il était ivre. Et Kateb n'était pas si pessimiste.

— Le suicide est absolument proscrit dans notre religion, dit Sadok.

— Kateb ne pratiquait que la religion de l'amitié.

— Justement, ses ennemis se cachent peut-être derrière leur foi. Peu importe laquelle.

— Il se peut qu'il ait dénoncé Moshé dans l'affaire de la démolition de la statue de Philippe Thomas, reprend Dahak.

— Ce n'est pas vrai, dit Mansour. Non seulement il a caché son ami juif chez lui, mais il l'a nourri et sorti de prison. Sans Kateb, il croupirait encore dans les geôles du nouveau régime.

— Alors, qui a tué Kateb ?

— Je répète qu'on n'en sait rien encore. J'ai des indices, mais non des pistes. D'abord, par son comportement et ses écrits, Kateb dérangeait notre société. Ce marginal aimait follement sa ville et sa cousine Zitouna. Il l'a demandée en mariage et l'on n'a pas voulu de lui. Pourtant ses parents ont entamé la procédure traditionnelle, restée lettre morte.

Je ne sais à quel point Zitouna aime son cousin. Plusieurs hommes tournent autour d'elle, vous les connaissez mieux que moi. Je ne l'ai rencontrée qu'une fois. Kateb a bâti toute une histoire qu'il m'a révélée par bribes :

*Zitouna me trahit et je l'en aime d'autant plus qu'on me la refuse. Il y aura une tragédie un jour. On regrettera qu'on n'ait rien voulu entendre non des plaintes, mais des joies dont on m'a privé. Moi, j'ai tout donné, corps et âme. Il faut se méfier des amis. Vrai, j'ai fait l'amour à la femme du Maltais pendant qu'il rabotait des meubles en bas de chez lui. J'ai demandé à Néria de me préparer deux œufs et, mine de plaisanter, je les ai cassés sur la tête du mari. Tandis que le blanc dégoulinait sur son crâne, il s'est écrié : Ces salauds d'Arabes ne mangent de l'œuf que le jaune ! J'ai aussi reçu des menaces pour mes interventions à la radio, elles sont trop nombreuses pour en donner le détail. Quant à mon père, je ne lui pardonnerai pas de n'avoir pas tenté de sortir de sa boutique de cordonnier et à ma mère de n'avoir pas su convaincre son frère de me donner sa fille en mariage.*

— En somme peu de chose.

— C'est ton opinion.

La file indienne de voitures arrive au cimetière, stationne dans le plus grand désordre autour des pierres tombales, alignées comme des miches de pain blanchies à la chaux. Des gamins jouent au football parmi les tombes empoussiérées, repères de l'espace d'un goal. Et l'on annonce à haute voix le nombre de buts. Des spectateurs grignotent des *glibettes*, insouciant de l'attroupement autour de la fosse béante prête à accueillir son cadavre. Ils crachent les épiluchures sur les sépultures et les retardataires, pendant que quelques aveugles, conduits par des fillettes en guenilles, mendient le privilège de réciter des sourates sur les anciens morts ou le nouveau, pour ramas-

ser quelques sous. Le corps de Kateb enveloppé d'un linceul blanc est déposé à même le sol dans le trou qui lui est réservé et chacun s'avance pour jeter une poignée de terre en dernier signe d'adieu.

Dahak s'approche de Tahar et lui murmure que Zitouna a accepté de jouer le rôle de diseuse du conte qu'il a l'intention de produire. Mansour se sent mal. Ses entrailles le torpillent, appel douloureux causé par la perte d'un ami doublé curieusement d'une vague impression de soulagement. Sadok, *kabilt* Sfax, lui raconte l'anecdote de la circoncision de Kateb.

— Figure-toi que le père de notre ami travaillait dans sa boutique de cordonnier, petit local qu'il a soustrait à sa maison, quand il apprit que son fils, âgé de trois ans et demi, venait d'être circoncis par son oncle Si Mokhtar sans que personne n'en soit averti. L'oncle prit le jeune Kateb, qui jouait dans la rue, l'amena chez sa mère en ordonnant à celle-ci de préparer un bon café pour son invité, en réalité le coiffeur, circonciseur de la famille. Lorsque la mère de l'enfant rentra dans la cuisine, il l'enferma et mit les verrous à la porte de l'escalier. C'est ainsi qu'il put agir en toute tranquillité. Quand le père de Kateb monta chez lui, la chose était accomplie et le petit criait à tue-tête : «On m'a coupé le zizi ! *Baâboussi Yshaâl*». Kateb n'a jamais pardonné à l'oncle qui crut bien faire puisque, pour lui, l'adage dit : «Ta circoncision cache-la, et ton mariage, fais-en la promotion.» Le père du circoncis fut bien obligé d'avalier la pilule, vu que l'oncle s'était chargé des frais. Son côté docile fomenta la révolte de Kateb, il ne cessa alors de lui en vouloir.

Un jour il offrit à son père une occasion de sortir de la misère et lui proposa, par l'intermédiaire de Moshé, le

poste de coursier à l'entreprise des ventes de l'huile. Trop impotent, le vieillard ne put s'acquitter de sa tâche. Kateb en fit un cauchemar dans lequel il égorgeait son père sous le préau, devant la citerne, ce qui en disait long sur sa rancune à son égard.

Mansour s'arrête au marché au poisson pour acheter une *marka* afin que sa mère prépare le couscous, le bouillon et les montagnes de pains d'orge qui seront portés à la famille du défunt. La tradition de fournir le dîner entier, de l'entrée au dessert, aux parents du mort, perdure encore aujourd'hui tout naturellement et donne à Mansour l'excuse de revenir à la maison de Kateb où il n'a été convié qu'une seule fois, le jour où il rencontra Zitouna. Mais où était-elle donc passée après l'enterrement ?

Dès l'arrivage du poisson, les gens, flânant devant les étals, se précipitent, se bousculent, se grimpent sur les pieds pour se procurer les meilleurs mulets, daurades, rougets ou pataclès. De poisson et de bonne chair, les Taparuriens sont friands. Ils passent le tiers de leur vie à choisir la pièce la meilleure, le fruit exceptionnel, le morceau de viande le plus frais, allant jusqu'à les dénicher à route Teniour, Gremda, l'Aïn, Lafrane... Activité intense autour des ripailles. On vit pour manger, et non le contraire. A chaque coin de rue, les marchands vantent bruyamment leurs produits et le marché au poisson est, de loin, celui où l'on criaille le plus et le plus fort. Et lorsque paraît une *ourata* qui se faufile au premier rang pour se faire servir la première, des mains avides lui frôlent les fesses avec d'autant plus d'impunité que ses protestations sont étouffées par la cohue. Dans un premier temps, elle saura transiger avec la loi du mâle pour être bien servie, puis dans la foulée, mettra la même habileté à semer le « pot de colle » par trop insistant qui la poursuit.



Une fois le repas préparé, Mansour l'apporte chez Kateb. Demain ce sera le tour de Zitouna et, après-demain, celui de Tahar. Pendant trois jours, la famille endeuillée ne sera pas encombrée du souci de faire la cuisine et aura ainsi tout loisir de s'abandonner à sa douleur, se recueillir et recevoir les condoléances. Amar, le fils du jardinier de Aïn Fallat, descendu vendre ses produits au marché central, est venu rendre visite à Kateb et lui apporte, comme d'habitude, un couffin plein de fruits de saison et les dernières nouvelles de Zitouna qui passait ses vacances dans les parages, entre les jardins et Thyna, l'ancienne ville romaine *Thaenae*. L'écrivain, venu pour extirper une mosaïque des ruines, avait demandé à Amar de surveiller les allées et venues de Zitouna et Tahar, auquel il ne pouvait faire confiance. Amar s'était plié à cette requête et voulait l'informer qu'il les avait aperçus un soir en tête à tête, penchés sur une mosaïque. Elle représentait un chérubin totalement nu, gracieux et fort joufflu, à la chevelure blonde, tenant un fouet, ou une flèche, de la main droite, et les rênes de la gauche. Le bambin semble encourager le dauphin qu'il chevauche avec une parfaite maîtrise. Des ailes retroussées par le vent émergent de ses épaules, parallèles aux mouvements des flots. Amar ignore qu'il s'agit d'un cartouche décorant le pourtour de la piscine rectangulaire, intitulé *Amour chevauchant un dauphin*.

— Ils discutaient à voix basse en français. Je ne comprenais rien. J'ai vu la joue de Tahar frôler celle de Zitouna. Le nom de Kateb, oui ton nom, revenait sans cesse, quatre ou cinq fois. Elle avait l'air fâché et lui plaidait quelque chose.

Il revient au moment présent.

— Dommage, quelle perte !... Puis Kateb m'a prié de continuer.

— Et qu'ont-ils fait ensuite ?

— Ils se sont promenés une dernière fois autour des ruines et il l'a emmenée en voiture. J'ai cru entendre le mot *noktlou*.

— Incroyable. Tahar poursuit assidûment Zitouna. Connaissant ses prédilections pour tout ce qui est tradition et histoire de sa ville, il crée des occasions pour la courtiser et la conquérir. Il réussit à forcer le barrage des interdits, à s'auréoler de prestige et de gloire, tout en flattant l'intelligence et l'amour-propre de sa bien-aimée. Quant à tuer son prétendant, de surcroît son cousin, cela paraît du domaine de la folie.

Tahar, homme du Parti, est resté lié à toute l'équipe de jeunes qui a vécu les avatars de l'Histoire. En bon Taparurien calculateur et froidement stratégique, il ne cesse de se demander «Et après tout, pourquoi pas moi» à la tête du pouvoir ? Toutes ses actions et toutes ses émotions ne recouvrent qu'un seul objectif, se couvrir de gloire et gonfler son ego gigantesque.

Amar n'a pas saisi le lien entre l'affirmation de Tahar et le sujet de la mosaïque, *Amour chevauchant un dauphin*. Peut-être l'amoureux de Zitouna s'est-il vu en train de dompter le monstre de l'amour - représenté ici en monture docile et obéissante - prêt à l'exterminer s'il se cabre et le projette. Amar est porteur de mauvaises nouvelles dont Mansour ne peut extraire la moindre vérité. On les invite tous deux à partager le repas offert par la famille Hachem. La mère de Kateb se met à geindre dans un torrent de larmes.

— On m'a tué mon fils. Pourquoi m'a-t-on pris la fleur de mes yeux ? Qu'a-t-il fait, ô *ya Rabbi* ! Il a dîné, quelqu'un est venu le chercher. Il est sorti, beau comme un ange et on me l'a rapporté mort... mort.

Mansour essaie de la consoler, la serre contre lui, essuie ses larmes de son mouchoir et lui promet de trouver le coupable, si coupable il y a. Il entre ensuite dans la chambre de Kateb qu'il trouve dans un grand désordre, comme s'il s'était battu désespérément. Dans le placard rempli de paperasses qu'il n'ose feuilleter, il trouve deux bouteilles de vin mais non la petite pipe au culot argenté. Il en déduit que Kateb est sorti fumer au frais en haut du rempart. Il sort rapidement pour se rendre à l'endroit précis où ils avaient l'habitude de bavarder de temps à autre et il trouve la pipe cassée en deux et à demi consumée gisant comme une épave au pied d'un créneau en ruine. Un restant de hachisch et de cendre couronnait de blancheur le centre. «Il s'est peut-être battu avec quelqu'un pendant une séance de fumerie, mais avec qui ?». Effectivement la police avait trouvé auprès du corps une tabatière à demi pleine de hachisch. Aucun portefeuille sur le cadavre. Les poches remplies de papier gribouillé, deux stylos et les clés de sa maison. Kateb étendu de tout son long, poings fermés repliés vers le buste avec sa tête fracassée pointant vers Bab Bhar et ses pieds vers les remparts de la Médina, donnait l'impression d'avoir été propulsé de la muraille vers l'espace fluctuant et libre de la mer, comme si la terre expurgeait son mal pour le projeter et le déverser dans les flots anonymes d'une Méditerranée boudeuse. Quel sens donner à ce drame imprévu, à ce moment de transition dans l'histoire de la ville ?

Dans les temps lointains, Taparura refusa le traité de Ksar Saïd signé par Sakok Bey, le 12 mai 1881, et s'opposa avec furie à l'envahisseur. Résistance qui dura deux mois, où les gens du peuple perdirent un grand nombre de combattants dont l'arrière-arrière-grand-père de Kateb

Maktoub. La bourgeoisie, en revanche, hésita, finit par se placer entre deux périls, la colère des siens trahis, l'espoir et la peur de l'étranger. Défoncée après un bombardement intense par les marins, Bab Ed-Diwane fut le théâtre d'un combat acharné lors de la prise de la ville. Quant à Bab Jebli, la porte des champs et des horizons rupestres, elle fut bloquée pour couper court aux fuyards. Des bédouins vinrent à son secours, mais Taparura vaincue fut abandonnée à l'occupation française qui amassa des «fortunes scandaleuses.»

Aujourd'hui l'indépendance est acquise à force de grands sacrifices pour les plus pauvres. Il est en train d'émerger une classe de loups affamés de pouvoir qui sont prêts à tout spolier pour monter leurs entreprises.

— J'y suis, se dit Mansour. Tahar a dû dire «classe de loups» et Amar a compris *noktlou*; Kateb est bel et bien mort et personne n'en connaît la cause.

Son cercueil vient d'émerger de Bab Jebli pour un enterrement hors classe et hors habitudes. Oui, Taparura change de peau. L'artère principale Gilles Gau, vice-président de la Municipalité qui a raconté la prise de la ville, devient «Avenue Er-Raïs». Et l'avenue de la République est nommée, d'après un martyr de l'indépendance, Hédi Faker. Les temps se chevauchent dans l'exubérance des mouvements qui laissent des traces à la fois semblables et différenciées.

Effervescence d'une population déchaînée, lancée à fond de train à la conquête de l'argent de toute couleur et du business, son allié. Les voix fluctuent selon le débit des marchandises, parfois elles hurlent pour imposer un terrorisme des prix qui anesthésie les consciences. Parfois

elles vous cajolent et vous attirent de leur charme enrobé de combines à vous arracher les molaires pendant votre premier sourire. Les transactions se ponctuent de salama-lecs aussi traîtres que des acrobaties de chimpanzés qui essaieraient de maintenir la flexibilité de leurs membres.

Dans la chaleur torride de l'après-midi, la ville européenne se vide comme une outre percée d'un seul coup de dague. Reste le désert de la blancheur des bâtiments. Quelques arbres de l'avenue, rares témoins solitaires, secouent vainement le soleil de leur verdure.

Sa sieste terminée, Mansour se prépare à marcher de long en large sur les boulevards avec son ami, Sadok Meliti, né à Taparura, kerkennien d'origine, vendeur de jouets à la sauvette sur une caisse en bois drapée de papier coloré pour impressionner les clients. Il se place près de la Grande Mosquée, juste à l'entrée de Bab Ed-Diwane, et pendant quelques heures il débite sa marchandise avec un bagoût qui brouille les esprits et force l'acheteur récalcitrant à délier sa bourse.

Mansour et Sadok marchent côte à côte, en se frappant souvent l'épaule. Les magasins défilent sous les arcades pour aboutir au magnifique Hôtel de Ville légué par les Français. Aujourd'hui le pavillon tunisien flotte seul, sans celui des colons qui l'éclipsait jadis.

Sadok informe son ami qu'il compte s'associer avec un cousin et ouvrir une boutique rue Ibn Sina. Le pas-de-porte légitime les affaires et les auréole d'un certain prestige, même si les étagères sont surchargées de boîtes de carton vides pour jeter de la poudre aux yeux des clients.

— Si tout va bien, je vais me marier bientôt, dit Sadok.

— Avec qui ?

— J'aimerais Zitouna, mais je ne peux prétendre à un

parti pareil. Après tout son père, Si Mokhtar, était d'abord un *stâa*, comme tout bon Taparurien qui se respecte, et il a fait fortune en devenant entrepreneur. Tu sais qu'il a acheté l'immeuble Nour à l'ancienne rue Alexandre Dumas, qu'il en a construit un autre à Moulinville, juste en face de la cité Lyon tout près de chez toi, et j'en passe... Le seul inconvénient, c'est que je suis kerkennien et les Taparuriens ne nous aiment pas trop.

— C'est vrai, vous êtes aussi astucieux et laborieux qu'eux et ils n'apprécient pas la compétition. Quant à Zitouna, je ne savais pas qu'elle t'intéressait. N'est-ce pas Tahar qui la veut ?

— Oui, même du temps où vivait Kateb. Je crois qu'il est pour quelque chose dans sa mort.

— Voilà une accusation terrible.

— Je n'accuse personne mais ils se sont disputés devant moi au café de la Régence. Kateb reprochait à Tahar d'être un magouilleur, un arriviste et surtout un tricheur qui ne respecte pas nos traditions. Ils se sont agrippés, en sont venus aux mains. J'ai eu beaucoup de mal à les séparer. Comme Kateb avait le dessus, Tahar répétait : «Je t'aurai, tu te prends pour qui ? Et ta cousine te déteste. Pourquoi persistes-tu à lui mettre les bâtons dans les roues ? Elle finira par te larguer.»

Après le départ de Kateb, lui aussi décidé à se venger, Tahar m'a confié : «Zitouna a promis de sortir avec moi maintenant que je travaille à la Municipalité, je pourrais faciliter ses recherches archéologiques, si elle faisait une thèse sur Thyna. Alors, cela me permettra de la suivre de près. Je ne voudrais cependant pas qu'elle me dépasse par son éducation. Si Mokhtar est mon plus gros souci. Je suis un homme riche, mais non un intellectuel. J'occupe quand même un poste important dans la hiérarchie politique et

je compte avancer à pas de géant. Il va avoir besoin de moi un jour, s'il poursuit son entreprise de construction. Les permis de chantier passent par mon service.»

C'est le deuxième jour de deuil, Zitouna et sa famille sont censés nourrir celle de Kateb. Elle est là, à la fois à servir tout le monde avec l'aide de ses cousines, à donner des ordres et à mettre la main à la pâte. Le cérémonial des repas se passe sans accroc, surtout avec autant de gens qui sont, comme toute la ville, sur le qui-vive, à l'affût de la moindre nouvelle.

Mansour suit en silence les mouvements gracieux de Zitouna, ne sachant comment attirer son attention ou l'aborder. Il ne peut agir sans être immédiatement soupçonné de mauvaises intentions. Dans ce milieu fermé sur lui-même, puritain au-delà du possible, toute intervention auprès d'une femme déclenche un scandale familial et peut-être une affaire d'état. Il devine sa taille svelte derrière un chemisier à manches longues et une jupe qui lui arrive jusqu'à la cheville pour se présenter *mastoura* dans cette douloureuse circonstance. Instinctivement il s'est habitué à fréquenter en cachette les lieux de son passage quotidien. Ainsi il lui est loisible de s'imprégner de son absence en toute sécurité loin des tempêtes sentimentales qu'une volonté de fer ne peut pas toujours contenir. Le moindre faux pas risquerait d'ameuter les familles et de tout bouleverser avant la lettre.

Habité par le désir de muer lui-même et de changer les rouages grincheux de sa société, Mansour refuse de se barricader derrière sa mère qui irait, en mendicante, plaider sa cause, ou faire intervenir sa sœur pour un rendez-vous clandestin. Accroupi devant une table basse avec les hommes, il est servi par un jeune garçon qui ne franchit pas la porte des salles où les femmes prennent leur repas.

Vague impression que Zitouna l'évite, puisqu'elle circule librement partout. Dans la cour, une marge vide sépare les deux sexes, mais à la cuisine, hommes et femmes se relaient pour passer les plats, les fruits ou les tasses de thé. Le repas terminé, il peut enfin approcher Zitouna.

— Je partage ta douleur. *El barka fikoum.*

— *El barka fikoum...* pour toi aussi, dit-elle.



**IV.**

**ROUTE D'AGAREB  
LES SCORPIONS DE LA VICTOIRE**

*Les plus belles périodes de notre Histoire sont celles  
des catastrophes : alors se font jour  
les sentiments les plus nobles.*

Albert Memmi, *Le Scorpion*, Gallimard, 1969.

Après l'enterrement de Kateb, Zitouna et ses amis bifurquent de la route de Gabès sur celle d'Agareb, pour se réunir chez Zineb, la sœur de Tahar, et parler des fantômes qui les hantent : Français, Juifs et compatriotes opportunistes partis à la sauvette en laissant le pays au chaos et à l'impact de sa violence, du décès de Kateb et à son mystère, et de l'avenir préoccupant de la nation coincée entre histoire et géographie. Au Nord, la Méditerranée où se reflètent l'évasion et le fantasme luxuriant d'un Occident à portée de main, au Sud le mirage de puits de pétrole hypothétiques réclamés à cor et à cri par des voisins avides. Même en plein désert, la guerre a droit de cité ! Mais chez ces femmes, la paix est dans les cœurs. Elles sont prêtes à laisser filer quelques nappes de sable au bout des tentacules du *poulpe* taparurien dans le bec de ces albatros gavés, aux gueules industrielles encore assoiffées de charognes.

— *Karnita, el bled*, dit Zitouna à sa sœur Ibtisem pendant le trajet en voiture. Taparura, sur la carte, se présente, en effet, sous forme d'une pieuvre aux tentacules plongeant dans les jardins, les oliveraies, les villages et le désert.

— C'est vrai, les gens aspirent les sous comme les deux rangées de ventouses de l'octopus, et ses huit tentacules égaux guettent les routes qui s'immiscent dans nos campagnes, nos *jnens* et *bouras*, de la même façon que les crustacés et les mollusques.

— La chéchia du poulpe, c'est la Médina dont les yeux protubérants ne sont, en définitive, que les deux portes de Bab Ed-Diwan. C'est là que siègent ses facultés psychiques qui le rendent redoutable pour ses proies.

— Serais-tu en train de suggérer que la Médina contrôle tout à Taparura, que d'elle partent toutes les initiatives et tous les dérapages de l'histoire ?

— C'est cela même. Sais-tu que le poulpe secrète un

suc couleur de terre qui brouille la vue ? On ne le pêche qu'au crochet dans des trous, après avoir aligné un chapelet de gargoulettes où il entre, s'emprisonne, et se fait capturer.

— Les facultés du poulpe déteindraient donc sur les Taparuriens, avarés, filous, ingénieux et difficiles à piéger dans les affaires ?

— Et durs à cuire si on ne sait pas les battre savamment, puis dépecer leur peau noire. Les Kerkenniens sont de grands spécialistes du battage. Une fois attendrie, la chair succulente se prépare à toutes les sauces ! Tout cela pour dire que nos Taparuriens sont coriaces mais délicieux à découvrir.

— Tu dis qu'ils montrent au travail une ardeur incroyable ; les carrières libérales les intéressent moins que les affaires. En bons spéculateurs, ils connaissent le cours des devises étrangères et surtout celui de l'huile d'olive.

— Incontestablement, ils ont un «je ne sais quoi» du paysan, mais aussi du marin. Citadins actifs, observateurs acharnés, ils savent se lancer dans les entreprises qui leur rapportent. Et l'erreur de Kateb, justement, c'est d'avoir poursuivi le non-lucratif !

Quittant la chaussée goudronnée, les deux femmes s'engagent sur une piste bordée de *tabias* et conduisant à la magnifique villa de Zineb, que son industriel de beau-père lui a fait construire à l'occasion de son mariage avec son fils aîné. Après les baisers et les accolades, Zitouna et Ibtisem admirent les fruits à point sur les branches et se lamentent du gaspillage des avariés qui jonchent le sol autour des arbres.

— *Mektoub*, on ne peut tout contrôler, dit Zineb, fataliste.

Les autres femmes présentes opinent vivement du bonnet pour approuver l'adage millénaire et, tranquillement,

se résignent, non sans plaisir pourtant, à siroter leurs Coca, Boga ou Fanta... accompagnés de *baklawa*, *mlabiss*, *kaâk*.

Zitouna éclate :

— Ça suffit. On vient de chambouler le monde des hommes. Il nous faut maintenant trouver celui qui a tué Kateb, ou du moins le motif de sa mort. Ne baissons pas les bras.

— Tu blasphèmes, dit la belle-mère de Zineb. C'est Dieu qui nous envoie sa mort, et seul Allah est maître de toute chose.

— Vrai. Mais l'être doit régir sa vie en toute connaissance de cause. Quand le martyr Hédi Faker a été sacrifié pour son pays, on l'a reconnu et on lui a érigé une statue, au carrefour portant son nom et celui du Combattant Suprême. Son monument funéraire en marbre de Carrare, exécuté en Italie, s'enracine dans la terre natale pour mieux prendre son élan vers le ciel. Il fut ensuite reproché aux Taparuriens d'exhiber la preuve tangible de leur bravoure en faisant rayonner le cercueil aux yeux de tous, alors qu'il aurait dû être enseveli selon la tradition et, en même temps, pour ne pas éclipser la réputation du Zaïm. Cette reconnaissance n'a pas été appréciée des hautes sphères du pouvoir. On a inventé l'histoire du cauchemar de sa veuve pour demander à la municipalité de transférer ce curieux monument au mort dans un cimetière éloigné, sur la route de Tunis. Ainsi le corps et la renommée de notre héros ont-ils été relégués aux oubliettes ! Le plus furieux de tous, Kateb, s'est opposé à ce transfert arbitraire, commis pour plaire au père de la nation. On lui en a certes voulu, mais de là à attenter à sa vie !

— Es-tu en train de suggérer que les deux morts sont intimement liées ? Et si cela était, quelle relation avec celle de Kateb ?

Provocatrice, Zitouna donne à son expression un accent de passion sincère et, même si elle varie ses registres, elle garde un ton naturel.

— S'il s'agit d'un règlement de compte, à qui cela peut-il servir ? Une erreur de jugement, pour quelle raison, dans quel intérêt ? Un acte politique, comment et pour condamner qui ? Une vengeance ou un vol, dans quel but et pour quel gain ?

— Puisque tu as réfléchi à tout cela, dis-nous ce qu'il faut faire, réplique Jamila.

— Ce n'est pas à moi de mener l'enquête mais à la police et à Mansour. Eux sauront déterminer s'il y a eu bagarre et quelle en est la source en fonction des éléments en place : la drogue, la politique, la pipe cassée, les hématomes, sans oublier le caractère de Kateb et ses nombreux ennemis, et j'en passe...

Un instant, Zitouna reste songeuse. Passion, colère qui ne sont pas interprétées en cet après-midi propice à la douceur de vivre. Le ciel est si pur ! Des étourneaux le sillonnent par vagues successives. Le battement de leurs ailes forme des pas de danse originaux et attrayants à chaque fois qu'ils prennent leur élan. Essors célestes vers des missions inconnues, puis atterrissages voraces des masses picorantes, au loin, sur les oliviers. Impression de feux d'artifices en grains de poivre sur un azur serein. A l'approche du soir, les arabesques se dissolvent et les oiseaux, rassasiés d'olives, se rabattront sur la ville que la nuit finira de noyer. Tandis que les femmes médusées par ce ballet de la noirceur ne peuvent détourner leurs regards de ces tableaux ravissants composés par la chorégraphie des étourneaux en vol, les hommes poursuivent leurs intrigues.

Zineb, mise au courant par son frère, raconte la version de Tahar concernant l'éloignement du *Chahid* Faker puis se démarque de l'opinion de feu Kateb.

— On a répandu la nouvelle que le Gouvernement voulait étouffer le souffle de ses martyrs, mais les gens oublient que la dépouille de Faker a été installée en plein centre ville pour donner un exemple de civisme aux plus ignares des citoyens. Seulement, avec son tombeau encastré au vu de tous, le monument prenait la forme d'une immense croix qui apparaissait comme une insulte à notre dogme.

— Pas si vite, l'interrompt Zitouna, il fallait abolir le prestige d'un de nos héros Taparuriens. La mise à l'écart est un piège où Kateb est fatalement tombé !

— Pas du tout. Kateb a toujours tenu à préserver son image de marque, à se propulser à la première place des médias.

— Dans un sens c'est juste. Il a refusé de se plier à l'arbitraire et à l'opportunisme du présent pour trancher le cou au passé.

— Ne faisons pas de politique. Kateb s'est nuï à lui-même et sa disparition n'a rien à voir avec celle d'un héros national dont on a oblitéré la mémoire.

— Alors, d'après toi, il s'est suicidé comme le scorpion qui se voit acculé de toutes parts. Nous sommes bien sur la route des scorpions ici ?

— La route d'Agareb s'est débarrassée de ses scorpions pour y installer, à droite, les premières facultés de gestion, sciences sociales, droit... et à gauche, le premier aéroport de Sfax-Thyna.

— La duplicité de ces affrontements est claire. Kateb ne voulait introduire aucune rupture dans l'histoire de sa ville.

— Tu vois, Zitouna, nos ancêtres ont changé Taparura en Sfax, un lieu «ceint, entouré de remparts, protégé» ? Ce qui correspond bien à l'aspect physique et moral de notre ville.

En effet, les murailles puissantes et protectrices offrent à la vue une impressionnante masse qui intériorise la vie dans l'enceinte et se dresse contre toute invasion de l'extérieur sur un sol extrêmement plat. Taparura *la fortunée, l'heureuse*, ville antique, précède dans le temps et l'espace la ville médiévale de Sfax du dixième siècle. Quant au nom du roi de Numidie, Syphax «le bien protégé, bien armé», il s'apparente à celui de la ville. Ainsi se succèdent et se superposent les images sur le socle berbère originel, preuve qu'il existe une homogénéité de la population qu'un géographe andalou situe jusqu'à l'actuel Rif marocain. Berbérie fleurissante au génie constructeur qui sera envahie par les Hilaliens au XI<sup>e</sup> siècle, ce qui n'empêchera pas la ville de s'affirmer comme l'un des centres commerciaux les plus florissants du Maghreb !

L'histoire de Sfax, comme celle d'autres villes tunisiennes, est jalonnée d'invasions et de reconquêtes, d'épanouissements et de déclins, mais ce carrefour des transactions commerciales et des brassages de races et de religions a gardé une constante unificatrice de la diversité : l'olive.

Zitouna, quand on te perd, et cela est arrivé plus d'une fois à travers les âges, on extrait de la mer une fine laine pour tisser de belles étoffes à exporter, ce qui ranime le commerce naval, l'artisanat des tisserands et la pêche. Cheikh Ali Nouri lutta pour la renaissance et la protection de sa ville contre les envahisseurs de Malte au XVII<sup>e</sup> siècle et, au XVIII<sup>e</sup>, Sfax reprit sa tradition commerciale avec toutes les régions du pays et de l'étranger. Et elle s'agrandit, avec ses *rbats* hors remparts, ses jardins et ses olive-raies.



Depuis l'indépendance, la sous-traitance du phosphate et autres produits a donné à la cité un essor éblouissant. Les rez-de-chaussée de ses maisons se sont transformés en boutiques et son port en carrefour de transit. Elle a dû payer ce succès financier par la vie de deux martyrs, le Taparurien Hédi Faker, et le Kerkennien Farhat Hached.

— Comment veux-tu que je ne m'oppose pas au ratis-sage de l'olive et de la mer ?

Kateb avait refusé l'affront public de la répudiation de la statue-tombe qui déshonorait et humiliait toutes les familles. Le cauchemar présumé de la veuve Faker - avoir sous les yeux son mari mort en plein ciel - et les commé-rages de la population n'étaient que prétexte à l'ambition de Tahar, Sadok et autres membres du clan de la Direction. La ville créait des tensions avec ses propres morts et le poète vota contre cette transplantation grotesque, attaqua, en aveugle, l'hypocrisie des grosses têtes de la ville. Ne pas laisser le présent fermer l'œil ou éteindre le passé, toujours là malgré les tensions inhérentes à ce genre de situa-tion.

A cette époque, Kateb se sentait mal dans sa peau. Il s'enlisait dans le souvenir du drame dans lequel il avait entraîné Zitouna, sans avoir jamais le courage d'en finir, une fois pour toutes, en en crevant l'abcès. Au lieu de l'ex-purger par la parole, il cédait à sa panique intérieure, à son amertume, à la névrose et finissait par se résigner à la chronicité de son mal-être. Pour compenser, il fonçait tête baissée dans l'arène de tous les combats, conscient qu'il se trouvait plutôt dans la peau du taureau que dans celle du matador. Parce qu'il était totalement inapte au dialogue sincère avec Zitouna, il s'empalait lui-même au tranchant de l'épée de sa mise à mort. Un brin d'arrivisme l'eût poussé à plus de souplesse, mais il refusait obstinément

de saisir sa chance, pourtant à portée de main. Zitouna, fine et sensible, percevait l'âpreté du combat intérieur de Kateb. Cela pensait quelque peu la blessure ouverte qui la tenaillait, elle aussi. Dans ses moments de torture, Kateb s'envolait littéralement vers le refuge de la reconnaissance, seule voie d'entente possible où, parfois, s'installait entre eux deux une complicité fugitive. En ces rares moments privilégiés, Zitouna buvait avidement les paroles de Kateb puis, lorsque réapparaissait l'autre versant de cette personnalité tranchée, lancinante, sa mémoire de nouveau le taraudait. Pourquoi, au lieu de gauler avec délicatesse les fruits de l'olivier, Kateb avait-il si malencontreusement mutilé la branche ? Pourquoi n'avait-il pas coiffé le bout de ses doigts des petites cornes destinées à peigner les olives ?

— Elle a suscité l'indignation de toute la ville...

— Et elle est prête à tout recommencer... Dire que je l'ai poursuivie pendant trois ans et failli l'enlever, dit Sadok en croisant Mansour dans la ruelle "Embrasse-moi !", cette *Zankit Anakni* si étroite que deux personnes ne peuvent y passer côte à côte, mais sont obligées de se trouver face à face pour une accolade forcée.

— Que veux-tu dire *ya* Sadok ?

— Zitouna a choqué et révolté les Taparuriens pendant l'enterrement de Kateb. C'est elle qui a tout organisé. Sage comme elle est, elle aurait pu les rallier à sa cause au lieu de braver l'opinion. Aimait-elle son cousin à ce point ? Inébranlable, en tout cas, à toute tentative de séduction, elle ne se laissait approcher par personne. Ni mes pressions quotidiennes, je la suivais partout et sans relâche, ni les louvoiements pseudo-intellectuels de Tahar, sa disponibilité, sa richesse, ses allures superbes, ne la faisaient ciller le moins du monde.

Mansour lui coupe la parole :

— Vous êtes bien semblables à la ville, sensibles aux apparences et sans aucun sentiment délicat. Pour ma part je n'ai jamais osé ouvrir la bouche de peur de tout gâcher.

— Elle étouffe sous la sollicitude de son père et se met sous l'aile de Thyna qu'elle imagine en lieu miraculeux. Ainsi elle nous glisse entre les doigts, huile virginale, invente des passerelles du diable pour éblouir son monde. Sais-tu ce qu'elle m'a jeté à la face, un jour ?

— Le mauvais sort ? Elle possède la chance d'être née sage, sûre d'elle, incapable de nuire. Le chemin sera long. Il nous sera impossible d'avoir sur elle une influence tant qu'elle cultivera celle de son paradis retrouvé, Thyna.

"Fantastique", pense Mansour qui se sent submergé par l'amour enfoui dans les ténèbres de ses inquiétudes. Il ne saura jamais de quelle façon Sadok a eu maille à partir avec Zitouna, elle qui a vécu sa chute du Paradis à quinze ans, dans sa chair, par sa défloration murée dans un silence d'enfer. Mansour pressent vaguement qu'elle pourrait bien vivre une autre chute, poussée par un cœur qui ne se résout pas à faire son choix. Et pourtant sa liberté, elle la ressent intensément comme un handicap insupportable. Son regard tendre caresse les êtres et les choses, épanouit le meilleur d'elle-même et la rend aimable au-delà du possible.

De son côté, Mansour guette le passage de Zitouna, se laisse emporter sur les arrondis prometteurs des rares nuages qui font déborder les oueds asséchés. Chacun de ses silences rappelle la longue nage fluide du poisson se coulant dans une eau rare à Taparura. Dans les temps anciens, elle se vendait par jarres qu'on transportait à dos d'âne depuis Ennassria ou Mâjel el-Bgar... Avant l'indépendance, la mer était juste derrière lui, plage Wiriot, la

Poudrière, "lieu des ébats aquatiques", mais depuis, tout est pollué. La baignade se mérite par un trajet de trente kilomètres qui mène à Chaffar, plus loin que Aïn Fallat et Thyna réunies !

Résigné de ce fait à la sédentarité, Mansour s'installe à la terrasse du Mabrouk Palace. Attablé devant un capucin, il hume un *méchemoum yasmine chtal*, trop plein de la présence imaginée d'une chevelure solaire et d'yeux aigue-marine. Il se revoit enfant, derrière le dos puissant de son père analphabète qui a tout sacrifié pour qu'en bon aîné, il reçoive une éducation. Et soudain la scène de la bastonnade jaillit avec la même force que mettent les étourneaux à s'en aller déchirer le ciel et investir les arbres pour y passer la nuit.

Il revoit aussi ses sorties avec Amar, avant l'aube, pour aller à la pêche aux pataclès dans les *hasors* ou la *dreyna*, ces panneaux ou le verveux posés la veille. Le temps s'arrête sous leurs pieds qui brouillent à peine l'eau palpitante et Mansour imagine Zitouna émergeant là de son effacement de sirène cachée.

Après l'accolade, Sadok entraîne son ami à son échoppe et lui narre avec vivacité ses dernières aventures :

— Le père de Tahar m'a prêté un million à cinquante pour cent d'intérêt pour développer mon fonds de commerce, agrandir le magasin et ajouter la bonneterie aux jouets. Ma boutique bien approvisionnée, bien qu'elle soit remplie de boîtes vides, l'a impressionné. Par la même occasion, le fournisseur juif m'a consenti un paiement à quatre-vingt-dix jours. Avec ces facilités, tu imagines bien que mon commerce a fleuri. J'ai alors engagé un représen-

tant qui vend ma marchandise au comptant partout dans le sud du pays, Gabès, Gafsa, Zarzis, Tataouine... alors que je l'ai achetée à crédit ! J'ai acquis une estafette pour livrer et ouvert un compte pour y déposer la recette du jour. Rares sont les Taparuriens qui sont bien vus des banques à notre époque ! Ma réputation tient la route : les fournisseurs adressent les traites à la banque pour s'assurer que la marchandise a été livrée, je les signe et ça marche... Il m'est aussi accordé de demander une facilité de caisse ou des escomptes. Je suis donc en train de monter, monter... Je vais lancer mon projet de construire une usine de jouets dans la zone industrielle, sur la route de Sidi Mansour. Sans plus s'occuper de son ami, Sadok poursuit son soliloque :

— Et pour clore le tout, j'ai osé demander la main de l'une des sœurs de Kateb, Fathia. Les parents ne sont pas très riches, bien que finalement le père ait transformé la plus grande partie de sa maison en fabrique de chaussures. Il gagne maintenant bien sa vie, mais pas aussi bien que moi. J'ai réussi à l'impressionner et le convaincre de m'accepter comme un bon parti, même si je suis kerkenien ! «Les fèves ne parviennent qu'à ceux qui ne possèdent pas de molaires», dit-on, et moi, en plus des miennes, j'ai des incisives tranchantes qui me permettent de bien saisir ma proie. Ma mère vient de porter aux parents de Fathia une partie de la dot, et «l'écriture du *zdaak*» ne se fera pas dans un coin de la Grande Mosquée sous un pilier de marbre avec deux *chouhounds* accroupis sur une natte, empêtrés dans leurs palabres, mais bel et bien à la Municipalité.

Quelques semaines plus tard a lieu la cérémonie des fiançailles. Toute la smala débarque devant le seul bâtiment impressionnant de la ville construit par les Français, qui tient à la fois du minaret et de la coupole de la mos-

quée flanqués de portes et fenêtres en arcades. Le maire occupe un bureau vaste et imposant devant lequel se tiennent des *chaouchs* qui sirotent leur thé face à un téléphone qui ne sonne jamais. Quand il a besoin de leurs services, il appuie sur une sonnette qui les fait sursauter et les réveille de leur léthargie. Alors ils se précipitent comme des enfants pris en flagrant délit, montrant au chef un dévouement d'un mielleux écoeurant !

Famille et amis grimpent l'imposant escalier de marbre et passent devant deux grandes salles en face à face qui abritent la collection de mosaïques de Thyna, ou du moins ce qu'il en reste après que le musée du Bardo à Tunis en ait réclamé les plus belles pièces.

Sadok et Fathia, endimanchés, s'installent dans d'impressionnants fauteuils devant une longue table recouverte de feutrine verte, en face de deux micros inutiles posés juste à côté d'un encrier et d'un sous-main sur lequel reposent, ouverts, des registres. En temps voulu, l'adjoint recueillera les signatures des futurs époux, mais pour l'heure, c'est le maire qui entre solennellement. L'assistance se lève et la cérémonie se déroule comme prévu, clôturée par la *fatiha* et la remise du livret de famille au futur couple. Sourires de circonstance et souhaits d'un mariage heureux et prospère. A la sortie de la grande salle des «écritures», on offre une boisson gazeuse, un petit gâteau fait maison et trois dragées enveloppées dans un morceau de tulle blanc, préfiguration des noces à venir. Puis c'est l'ablution des mains à l'eau de fleurs d'oranger.

Au lieu de se présenter pour figurer sur la photo traditionnelle, Mansour s'engouffre dans la salle de l'exposition permanente et interroge le gardien sur la dernière visite de Zitouna en compagnie de Tahar.

— Devant quelles mosaïques se sont-ils arrêtés ?

— Presque toutes. Si Tahar lui disait : «On commence par l'archéologie et on finit par le mariage.» Je crois que Zitouna était furieuse. Elle semblait agitée, à la fois suppliante et irritée.

— Pourquoi affirmez-vous cela?

— Vous savez que Si Tahar fait la loi à la tête de la Direction, et Zitouna à l'intérieur de ce musée qui n'en est pas un puisqu'il n'a même pas de catalogue. Elle se bat pour ramener des pièces importantes acquises, ou plutôt exigées, par le Bardo... Jusqu'à ces derniers temps, elle avait l'appui de Kateb, à présent elle doit se débattre seule face aux exigences de la ville rivale.

Mansour apprit que Kateb était venu quelques jours avant sa mort, et pour une fois tout à fait sobre, avec Zitouna. Ils semblaient en parfaite harmonie pendant qu'elle lui expliquait qu'elle comptait accrocher *Ulysse, la Néréide* - si jamais le Bardo voulait bien les restituer - à la place de l'immense mosaïque aux médaillons circulaires représentant la faune marine, juste en face de l'entrée. Kateb aborda le thème du voyage, mais il ne voulait pas aller plus loin que Kerkennah qu'il ne connaissait qu'à travers les dépliants touristiques ! D'après les Carthaginois, ce fut dans ces îles, Cercina, qu'Hannibal, vaincu, s'exila, cent quatre-vingt-quinze ans avant Jésus-Christ.

Malgré l'atmosphère apparemment détendue du moment, Kateb percevait l'animosité et le rejet sous-jacents dont le gratifiaient à la fois sa ville et Zitouna. En fait, il n'en rendait responsable que sa débauche et son attitude agressive et provocatrice. Il avait offensé Tahar, le traitant d'ignare et de salopard, et Zitouna de coquette et de bornée. Il les avait accusés de duplicité dans leur attirance commune pour l'archéologie, et de complicité dans les sentiments

qui, à ses yeux, tout naturellement en découlaient. Jaloux et furieux, il avait proféré des injures si obscènes qu'elles ne sauraient être rapportées et s'était enfui comme un forcené en jurant de se venger un jour.

En réalité, son combat contre Tahar et Zitouna lui permettait de crier haut sa rancœur accumulée contre le père de la nation dans l'affaire Faker, qui lui tenait plus à cœur que ses débats sentimentaux. Celle-ci se plaquait sur ceux-là (ou le contraire?). A défaut de s'enfermer sur son impuissance à réformer les lois, Kateb tombait sur ce qui s'offrait à son tempérament de révolté. Et pourtant s'il était seul à mener son combat personnel, il n'en allait pas de même dans ses visées nationales où il savait s'entourer d'hommes jeunes pour renforcer ses assises et puiser de l'assurance dans une résistance affichée au régime. Les choses empirant, il décida d'aller se réfugier chez les parents de Sadok pour se faire oublier.

A Kerkennah, on cultive la vigne et l'on boit son vin. Là aussi, le fourrage est remplacé par une variété d'algue qui produit une sorte d'olive de la mer dont est friand le chameau, cet animal de la patience par excellence qui sait vivre sur ses réserves pendant des jours. Calme, discrétion, sont les états idylliques visés par le tumultueux écrivain qu'étrangle la force des événements. Mansour se souvient que son malheureux ami a évoqué devant lui ses projets d'exil volontaire à Mélita dans un moment de grand désarroi. Amer, Kateb souffrait à la fois de la perspective de l'exil, mais aussi de se voir coincé entre le désert de l'île et celui de son inefficacité. Les pieds mouillés, il ferait face au mirage des îles, leur solitude et leurs imposantes forêts de palmiers flottant sur la mer. Que d'eau pour lui qui n'avait pas le pied marin !



— Je dois passer outre mon désagrément, disait-il, pour aller m'assurer de la situation future de Fathia dans la famille de Sadok, puisqu'il semble se révéler comme un prétendant, encore discret certes, mais à prendre au sérieux.

En réalité, tous ces motifs privés et politiques qui le faisaient se draper dans les lambeaux de sa dignité, en recouvraient un autre, absolument invouable puisque nodal, celui d'aller sonder les attitudes, surtout celle de Sadok, pour y déceler des signes de l'épanchement de sa sœur à l'homme qu'elle aimait, ce Kerkennien auquel elle aurait bien pu confier le lourd secret de son frère. Lui avait-elle touché un mot du plaisir sauvage qu'il avait volé une nuit à Zitouna avec une indécence éhontée, juste à côté de ses trois sœurs dans la plus totale obscurité ?

Il se souvient... Peu de temps après, Fathia avait pris ses distances, évité les embrassades, était restée silencieuse en sa présence. Depuis ce jour, incontestablement, leur complicité fraternelle s'était rompue. Il en avait pris conscience lors de sa conversation avec Mansour, au moment même où il lui déclarait vouloir se faire oublier des autorités et du couple traître. En réalité, c'était Fathia qui l'obsédait et il souhaitait de plus en plus échapper à sa vue.

Les craintes de Kateb étaient justifiées. Sadok eut vent de l'affaire. Fathia se déchargea enfin du secret étouffant qu'elle gardait en elle depuis plus de cinq ans. Sadok, désireux d'élucider le mystère des attitudes gênées de sa fiancée à la seule évocation de son frère, la mit d'abord en confiance par des attentions tendres et délicates. Il la devinait déchirée, sans pouvoir s'en expliquer la raison. Elle finit un jour par s'épancher et déverser dans le cœur de son futur époux le poison qui la minait. Certes soulagée de

sa confession, elle entendait bien, par la même occasion, en tirer profit pour avertir Sadok de sa vigilance à ne pas le laisser commettre pareille folie lorsqu'il se faisait par trop pressant dans leurs moments d'intimité. Plus elle parlait de Kateb, plus elle accédait à leur drame commun. Comment cet être tendre, avec lequel elle avait partagé tant d'années de sa jeunesse, avait-il pu se transformer ainsi ? Comment la finesse, la pureté et le charme du sentiment pouvaient-ils se ternir de laideur et de violence ? Les débordements excessifs de Kateb, aussi bien dans l'émotion que dans la débauche, se reflétaient aujourd'hui sur le visage de Fathia selon la nature de ses remémorations. Elle n'en était que plus attendrissante parce que changeante et vulnérable, plus attirante parce que mystérieuse.

Maintenant qu'il savait, Sadok se mit à détester violemment Kateb pour avoir souillé la pure Zitouna, symbole de la femme par excellence, en même temps que sa future épouse, ces deux victimes, à divers titres, de son ancien ami. La révélation de Fathia eut pour effet un redoublement de respect de la part de Sadok pour la gent féminine. Mais assez lâchement, il se tut, tout en vouant à Kateb une rancune tenace née de sa crainte à porter la lourde responsabilité d'apparaître comme celui par qui le scandale arrive. Il lui tardait d'épouser Fathia pour la déflorer dans la légalité et sortir triomphant de la chambre nuptiale en proférant avec force ce mot simple qui rassure toutes les familles de Sfax : *hannîhâ*.

Le sang aura coulé. Les Maktoub auront droit à la culotte ensanglantée de Fathia et aux paquets de gâteaux, indispensables aux bons rapports familiaux. Mais avant cette apothéose de la lune de miel, chaque fête religieuse réclame la moitié d'un mouton, des tissus, des bijoux, des

pâtisseries et autres cadeaux pour obtenir les bonnes grâces de la fiancée et des parents et préparer la séparation prochaine. A Taparura — et l'on est sans cesse ramené à cette évidence : tout se marchande, le matériel aussi bien que le sentimental. Les deux promis se connaissaient peu, mais cette histoire les rapprocha et, dans de fréquentes lettres à Fathia, Sadok laissait éclater sa colère. Il promit de trouver un jour le moment propice à sa vengeance.

Mis à part les états d'âme de Sadok, restait le manuscrit du conte qu'avait écrit Kateb et que Tahar, qui l'avait reçu en pleine face, avait remis à Dahak. Emballé par son contenu à la fois simple, mystérieux et tout à fait dans la tradition orale, Dahak discuta avec Mansour de son idée d'une représentation au Marché Central au bout de l'avenue Er-Rais. Celui-ci la trouva géniale.

Par sa mort énigmatique et son enfouissement dans la terre d'Afrique, Kateb bénéficie d'une sorte de réhabilitation. Il n'a pas orchestré ses funérailles. C'est Zitouna qui, guidée par les prémices d'un féminisme en germe dans les nouvelles mentalités, a bouleversé les rites et s'est attiré des reproches. Frappé par cette révélation, et par un amour aussi subit qu'imprévu, Dahak lui a emboîté le pas et jugé bon de l'introniser dans le rôle du "conteur" traditionnellement dévolu aux hommes. Elle narrera donc à la foule l'histoire imaginée par Kateb, à ce monde dense qui grouille dans Taparura, ville de transit qui se gonfle et se vide au bon gré des cars stationnant devant la Municipalité, déversant des touristes de toutes origines que harcèlent cireurs, vendeurs d'objets d'artisanat en bois, petits chameaux, oiseaux, cuillères, fourchettes et mortiers... Les visiteurs d'un jour étanchent leur faim et soif dans des pâtisseries qui fleurissent à grande vitesse.

Aucun étranger ne se soucie des activités culturelles ou politiques de la ville, et les habitants souffrent d'une claustrophobie étouffante dans leur couscoussier cloisonné dont ils ne peuvent s'échapper. Aussi la bouffée d'oxygène plus ou moins attendue d'une reprise de la tradition des conteurs ne peut que les satisfaire et recevoir, de leur part, un franc succès. Innover, instaurer la surprise culturelle au cœur même des transactions marchandes, voilà l'idée de Dahak. Et quel lieu plus favorable que le Marché Central dans son enceinte champêtre, cet îlot de vie intense par excellence, ce lieu coiffé lui aussi d'une chéchia sous laquelle bouillonneront les idées, autres tentacules sinueuses se tortillant dans les méandres de l'énigme.

V.

**BAB EL-FARH  
LE MARCHÉ CENTRAL EN FÊTE**

O temps, qui peut te faire confiance ?  
[Et toi, homme] s'il te rencontre, comptabilise-le  
car le voilà parti vers autrui.  
A tour de rôle, le temps et les jours roulent comme la ronde des  
vents. Parfois tu trouves la fontaine tarie.  
Et la mer se dérobe aux regards. Parfois c'est le printemps à la  
beauté fleurie, puis des vents qui soulèvent des masses de sable.  
Tantôt il y a des mariages aux fêtes joyeuses  
Et tantôt tu rencontres guerres et conflits.

*La Geste hilalienne, Version de Bou Thadi,  
traduite de l'arabe par Lucienne Saada*

A part les souks exigus à l'intérieur de la Médina, il existe à Taparura une multitude de marchés dont deux grands, l'un construit au nord des remparts, parfaitement intégré à la ville arabe et l'autre, plus ancien, construit par les Français en ville européenne, juste en face du port des Kerkenniens. Dahak opte donc pour cette bâtisse carrée qui s'impose par son toit de tuiles vertes et sa cour rectangulaire à ciel ouvert comme cadre de la mise en valeur - il refuse le terme «mise en scène»- du conte populaire écrit par Kateb. Tahar le lui a remis sans omettre un seul feuillet, tout en s'étonnant de la puérité, à ses yeux, d'un tel écrit. Contrairement à Dahak qui aimait fouiner au-delà du tangible, Tahar ne voyait pas plus loin que le capot de sa limousine.

Le marché central se situe dans le prolongement de l'avenue Er-Raïs, donne sur une *batha* où les paysans et vendeurs abandonnent leurs véhicules au placier et, par l'arrière, sur la mer. La porte principale en arc grillagé ouvre ses battants sur la rue avec deux petites entrées latérales, tandis que celle du port reste béante. Marchandises et clients transitent par cette porte principale qu'on ferme la nuit pour que les grossistes et les paysans ne déposent pas leurs fruits et légumes avant l'aube. L'arrivage de poisson a lieu en début de matinée.

Amar atteint la place en terre battue en charrette, tirée par une jument blanche. Il y place une grande caisse de pastèques étoilée de cageots de pêches, de figues et d'abricots. La nuit scintille de sa clarté coutumière et le bédouin indolent prend son temps pour décharger sa cargaison de pastèques en petits tas surmontés d'un fruit ouvert, le plus à point, dans la vive rougeur de son mûrissement. Puis il s'assure que les trois vaches qui l'ont suivi derrière la charrette sont bien attachées. Seulement alors il enlève

son *gadroun* usé jusqu'à la dernière fibre pour se couvrir pendant qu'il somnole un instant avant l'ouverture du marché.

Amar a docilement suivi le vœu de Dahak sans se poser de questions et, en attendant la levée du jour et l'arrivée de la foule, il observe les trois animaux dont il a pourvu les cornes de bâtonnets de feux de Bengale. Comment les bêtes se comporteront-elles lorsqu'il les allumera ? Et quelle idée saugrenue que celle de faire raconter un conte de Kateb par Zitouna et, qui plus est, dans ce lieu peu orthodoxe et non à l'ombre des remparts, endroit traditionnellement dévolu aux conteurs de sexe mâle, aux charmeurs de serpents et autres baladins. Face à la réticence d'Amar qui rentre toujours à Aïn Fallat juste après le marché en raison de la chaleur, Dahak lui a expliqué qu'il s'agissait de faire conter par Zitouna une histoire remaniée par Kateb, intitulée *l'Ogre et les filles du pêcheur*. Pour des raisons d'amitié, mais aussi de curiosité - le titre l'alléçait - il a fini par accepter de fournir les vaches figurantes et de rester un peu plus longtemps que d'habitude. Maintenant il sait que, peu avant l'aube, il doit faire entrer les vaches, toutes cornes étincelantes, dans cette sorte d'arène délimitée par les arcades qui abritent les échoppes. En ce matin particulier, le public sera nombreux : les vendeurs et acheteurs se feront spectateurs, la foule sera dense.

Quant à Dahak, il sait, lui, que c'est l'histoire de sa ville qu'il a tant à cœur qu'il va aujourd'hui honorer. Au douzième siècle, en effet, elle fut occupée par des Normands de Sicile. Les Taparuriens organisèrent des feux de joie durant la Saint-Sylvestre et, pendant les festivités, déguisés en mendiants armés jusqu'aux dents, ils surprirent les intrus en pleine fête et les trucidèrent. On avait ce jour-là,



pour détourner l'attention, chargé les vaches de bijoux et planté justement sur leurs cornes des bougies allumées. Cette tragi-comédie curieuse a donné naissance aux «citernes des vaches», situées encore de nos jours à deux kilomètres de la Médina. Et puisque la ville souffrait de sécheresse persistante, il fut décidé de construire ces citernes avec l'argent des parures que les vaches avaient portées durant l'inoubliable nuit pour commémorer cette victoire.

C'est donc pour toutes ces raisons qu'avant la lecture du conte de Kateb par Zitouna, Dahak a tenu à organiser un prologue. Docile dans sa rusticité et son inculture, Amar lâche ses bêtes après avoir allumé les feux de Bengale couronnant leurs têtes, inquiet, à juste titre, de leur réaction. Effectivement elles s'élancent, arrachent au passage quelques bottes de luzerne, des blettes ou du persil, renversent deux ou trois couffins de figues de barbarie, puis finissent par se laisser attacher chacune à l'un des trois coins de la cour des marchandages tout en continuant d'éclairer la nuit de leur front crépitant dans un cercle de lumière pétillante et joyeuse qui calme les vociférations.

Le jour pointe son visage et, le premier, Tahar descend de sa Mercedes sombre. Cheveux noirs crépus impeccablement coupés, le jeune chef arbore une tenue signée Cardin. En fait il n'aurait manqué pour rien au monde une occasion de revoir Zitouna. Les écrits de Kateb ne l'ont jamais intéressé, encore moins ce conte qu'il a lu dans les circonstances particulières que l'on sait, sans y trouver matière à faire en son honneur autant de tapage. Impressionné, le public l'escorte avec déférence jusqu'à la place d'honneur. Tahar prend son temps, s'installe entre la

cour de la criée et les arcades des marchands en maugréant :

- Quelle idée de nous faire venir ici pour cette histoire !
- C'est Dahak, Si Tahar, qui en a décidé de la sorte.
- Ce fou de théâtre ne changera donc jamais !

Tahar rentre dans sa coquille puis se laisse dévorer de l'intérieur par l'ardeur qui le brûle.

*Zitouna, mon amour, mon esprit, mon âme, quand pourrais-je te posséder, quand cesseras-tu de me faire souffrir ainsi ? Je rêve de tes caresses, je suis ivre de toi... Vois ma puissance, ma richesse, mon prestige. Comment peux-tu me dédaigner, moi qui t'offrirais villas et voyages ? Je ne suis venu que pour toi, et peu importe ce ridicule spectacle !*

Mais Zitouna n'est pas encore arrivée et Tahar pâlit d'impatience, tandis que les vaches, gênées par leurs ornements, dodelinent sans cesse de la tête, l'éclairant au milieu des transactions marchandes qui assourdissent l'atmosphère et font fi de ses états d'âme. C'est en même temps la foire, avec son monde affairé et grouillant, et la fête avec sa foule en liesse. Boudeya et son orchestre entament un concert de trompettes, tambourins, cymbales, *darboukas*. On se contorsionne tout à loisir.

Et Sadok, à son tour, entre en lice en se frayant son chemin à coups de klaxon. Il confie sa voiture au surveillant de peur de se faire voler ses essuie-glaces ou ses pneus. Lui aussi souffre encore du regret et du chagrin d'avoir dû renoncer à Zitouna, mais la date de son mariage avec la douce Fathia approche. Ce qui l'a attiré ici, c'est plutôt sa curiosité de découvrir si le dernier écrit de Kateb est aussi bête que Tahar veut bien l'affirmer. Intuitif et curieux, Sadok se dit que le conte de son futur beau-frère défunt est peut-être moins anodin qu'il ne paraît l'être. Il

a la vague impression que les familles Baccar et Maktoub détiennent la clé du mystère de la disparition de l'écrivain. Mais elles n'en souffleront mot. Comme Sadok aimerait trouver lui-même le coupable et ainsi impressionner Fathia ! *Et si, dans cette œuvre in extremis, Kateb nous livrait, même déguisé, le nom d'un ennemi ?*, se met à rêver le perspicace jeune homme.

Enfin c'est le tour de Dahak de pénétrer au cœur du marché sur un cheval noir qui caracole, non sans habileté ni audace, parmi les victuailles et les gens. Mansour est là, lui aussi, mais noyé dans la foule, accroupi dans son coin, il prend des notes et, en flash, calque dans son esprit sur le cavalier Dahak le sujet du fameux sous-verre de Mahmoud El-Fériani. L'œuvre d'art représente un héros de la conquête arabe enlevant la fille de Patrice Grégoire. Moustachu et enturbanné, l'écuyer brandit un sabre. Les deux personnages sont représentés de face et la jeune fille étale sur la croupe de la monture ses riches habits, porte quantité de bijoux et colliers, et une couronne. Le couple et le cheval semblent voler au-dessus d'une faune d'animaux domestiques et sauvages, et des tireurs à l'arc lancent des myriades de flèches qui n'atteignent ni les amants, ni leur monture. Près d'eux, un immense oiseau rouge tient dans son bec un serpent bleu.

Tête altière et torse bombé, visage tendu et rictus arrogant, Dahak scrute les visages. S'il a insisté pour que la *halka* ait lieu dans le marché, c'est qu'il avait une idée en tête. Soupçonnait-il un paysan qui aurait voué à Kateb une haine féroce pour l'avoir indirectement spolié ? Il est vrai que, contrairement à ses habitudes de contestataire-né, Kateb avait soutenu la Direction dans l'affaire des *tabias*, clôtures désuètes qu'elle souhaitait supprimer afin

de faciliter la circulation. Et les horticulteurs tenaient à ces séparations agrestes qui joignaient le traditionnel à l'agréable en leur fournissant de quoi améliorer l'ordinaire par la vente des figues. Zitouna n'avait pas pu s'empêcher de lui poser la question :

— Pourquoi cette attitude ? Nos paysans sont solidement attachés à leurs intérêts.

— Pour l'amour du progrès, répondit Kateb.

Il est tôt, mais la journée est déjà faite. Les paysans se sont accroupis devant leur étal, attendent immobiles, ou flânent et bavardent entre eux après avoir vendu leurs produits. La cour à découvert se vide. Tous se replient vers les arcades pour dégager l'aire du jeu. Dahak en spahi, aussi bon cavalier que cabotin, fait ostensiblement se cabrer sa monture qui s'ébroue. Il connaît bien la propension de ces gens, tous magouilleurs dans l'âme, à se laisser impressionner par un uniforme et il en use et en abuse le temps d'une illusion.

Mansour, ankylosé par sa longue station accroupie, traverse la cour et arrive à son niveau, flatte le col de la bête.

— La journée commence à peine et tu mets déjà ton cheval en sueur.

Peine perdue. Déjà dans l'ailleurs de son attente de Zitouna, son ami ne l'entend pas. Elle doit arriver par la mer. Tout en continuant ses pirouettes qui impressionnent la foule, Dahak se sent transporté par un sentiment nouveau pour cette femme convoitée de tous. Son désir d'elle s'est révélé à lui pendant les répétitions de la fête alors que, veillant à tout, il jetait un œil à sa toilette qu'il voulait conforme à son idée : réintroduire une touche de tradition dans les bouleversements de la coutume.

Zitouna, débarrassée de son modernisme vestimentaire, lui était apparue comme la femme ancestrale, par

excellence, soumise et mystérieuse, et son corps parfait se mouvait sous le tissu léger. Sous prétexte de retouches à porter ici ou là, il l'avait touchée, en avait frémi jusqu'à la brûlure.

Sur le cheval noir de son désir, Dahak s'en donne à cœur joie. C'est sa masculinité et sa passion qu'il veut donner à voir à tous, tout en gardant pour lui le secret. Comment, en effet, ne pas se trahir et risquer des racontars que des âmes bien intentionnées ne manqueraient pas de propager jusqu'aux oreilles d'Anne-Marie, sa jeune épouse, l'infirmière française, qui le tient bien en mains et à laquelle il s'est lié peut-être par un certain dépit de ne pouvoir rivaliser avec Kateb, auquel Zitouna semblait destinée. Attrait fugitif qui n'aura pas de suite. C'est pourquoi, aujourd'hui, il jouit de la liberté qu'il s'octroie, le temps d'un prologue aussi vif et excitant que les vols d'étourneaux.

Ramené à la réalité par le risque d'être désarçonné, Dahak perd sa superbe. On rit. Alors il redevient le metteur en scène qui prépare le tableau suivant : l'arrivée de la conteuse.

Le soleil se lève, puissant dans sa splendeur. Ses rayons épousent la demi-toile d'araignée que représente, en gros, le plan général de la ville, coiffée de la Médina. Le marché central draine la foule chaque matin pour ravitailler les habitants du grand Taparura. Aujourd'hui le marchandage y prend une allure plus fiévreuse. Comme d'habitude, le commissaire de police, Hamda, gare sa voiture sur la place, fait sa petite tournée des détaillants en les saluant d'une manière hautaine, juste la main au niveau du front puis, les salamalecs accomplis, il regagne sa voiture qu'il trouve, comme par miracle, pleine de la *kadhia* du jour. Ainsi, mine de rien, l'air détaché, sans se fatiguer le moins

du monde, il fait son marché en un clin d'œil sans déboursé un dinar. Ce matin, ce n'est donc pas le spectacle de Dahak qui l'intéresse, encore moins l'énigme Kateb, individu isolé et non rentable. Son dossier sera aussi rapidement classé qu'il a été ouvert. Si l'on avait affaire, au moins, à un bon litige financier ou politique, le jeu en vaudrait la chandelle, mais dans le cas présent, pas de quoi fouetter un chat !

Tous les regards sont à l'affût du moindre geste. Lorsque Dahak cesse sa parade, on se précipite vers la porte qui mène au Chott el-Kreknah, situé juste après l'étroite rue qui sépare le marché de la mer qui le borde.

Comme à l'accoutumée, les barques de pêche arrivent pour décharger leur cargaison, ballet coloré et odorant d'une marée toute fraîche. Parmi elles, une petite embarcation blanche, voile hissée, profite d'un vent de mer pour se glisser parmi les autres. C'est enfin l'aube. Qui n'a vu le soleil se lever sur Taparura, avec sa percée des ténèbres sur fond rougeoyant, n'a rien vu !

En djellaba bleue bordée de broderies blanches, coiffée d'une *koufia* décorée de pièces d'or et de perles, *takrita* de soie aux motifs géométriques blanc et rouge sombre autour du cou, Zitouna met pied à terre sur un quai bondé. Elle est pâle. Dans cette barque immaculée qui l'amène et durant le petit détour qu'elle a dû faire pour arriver jusqu'ici, elle a pleuré, mais elle seule le sait. Ses yeux, sans maquillage, viennent d'épancher leurs larmes sur son visage douloureux. Oubliée la mise en scène ! Zitouna, tanguant sur l'eau dans la fin de la nuit taparurienne, vient de traverser l'univers de sa douleur sous l'impulsion magique et pourpre de l'aube. Elle l'a subrepticement noyée dans l'écume des vagues qui l'ont portée vers cette jetée grouillante, et la voici désormais paisible et

délivrée pour raconter le conte de Kateb à toutes ces oreilles qui l'attendent. Kateb mort, sans pouvoir sur elle désormais qui, elle le sait, a glissé dans ses dernières lignes une vérité qui reste à fouiller. Désormais purifiée de l'offense, Zitouna, pâle et déterminée, dira le conte dans la tonalité juste de ceux qui ont pouvoir de déchiffrer l'indicible. Il parachèvera sa blancheur, elle y trouvera la clé parce qu'elle a renoncé à la chercher. Elle se vêt enfin de sa disponibilité à la vie.

Sereine et belle, elle sourit, déjà elle ensorcelle, porteuse de paroles qui font rêver, charmeuse de mots sur l'aile des légendes. Elle met pied à terre, avance à petits pas vers le centre du marché. La reine de la fête est arrivée, majestueuse et imprévue. On la suit, mais à distance, impressionné. Dès qu'elle franchit la porte nord, on lui cède la place avec respect et le cliquetis de ses *khalkhals* en or se mêle aux youyous joyeux qui l'accueillent.

Mansour a rejoint son poste d'observation et se tapit pour bien observer la scène et prendre fébrilement des notes pour son journal de demain. Il se demande si la «mise en valeur» du conte correspond bien au fameux texte inédit de Kateb ou si Dahak n'a pas embelli les choses, dans cette longue attente de l'héroïne, empli de sa propre prestation cavalière pour se donner le beau rôle et marquer le spectacle de sa griffe. Mansour redoute le trouble que lui cause sa propre passion pour Zitouna et s'inquiète de s'enfermer dans son rêve au lieu de s'accrocher à la pâle réalité, celle qui révèle l'élue de son cœur comme inaccessible à quiconque. Et tandis qu'elle s'avance vers le bassin circulaire en forme de coupe où elle doit monter pour être bien vue et entendue de tous, il ne réussit pas à décoller son regard de cette femme qu'il aime intensément. L'espace d'un instant, il revoit les médaillons

de Thyna avec leurs amours joufflus et ailés, et cette jeune fille à la beauté si mélancolique qui, au-delà des siècles, perdure dans l'inclusion de sa mosaïque inaltérable. Le puissant attrait de Zitouna pour ces œuvres d'art, vestiges de sa ville, se lit aujourd'hui dans les prémisses de sa parole. C'est la romaine Thyna vêtue à la tunisienne qui s'avance en personne jusqu'au cœur du marché de la Taparura moderne pour y planter la vérité de sa renégation, à l'image de celle de Kateb. C'est Thyna la majestueuse qui lira le conte du proscrit, preuve de son pardon à l'ingratitude des hommes aussi bien qu'à la cruauté d'un seul.

Zitouna se hisse dans la grande vasque vide qui tiendra lieu de scène, au lieu de s'installer sur la terre battue comme le font souvent les conteurs publics. Les plus curieux se rabattent sous les arcades, pour mieux voir, d'autres s'en détournent et continuent leurs emplettes, d'autres enfin se rapprochent pour ne pas perdre un mot de l'histoire. Il va sans dire que les familles et les amis des participants sont présents à cette *halka* inusitée qu'ils n'auraient manquée pour rien au monde. Ne s'agit-il pas d'un écrit *postmortem* de Kateb ? La mort pare toujours, comme par magie, ceux qu'elle emporte de toutes les qualités.

Tout est prêt. On s'installe, se presse, se tait. Zitouna se concentre et s'apprête à parler. C'est alors qu'un gamin facétieux, se saisissant d'un long tuyau d'arrosage destiné à remettre à neuf la cour après le marché, dirige le jet d'eau qui s'en écoule vers le ciel et fait pleurer, d'une manière incongrue, un azur parfaitement pur sous un soleil déjà chaud.

— C'est bien le diable qui bat sa femme, s'écrient quelques Français.



Et Mansour d'y voir un présage, celui d'un imprévu toujours possible qui viendrait bouleverser le cours des choses et bousculer à la dernière minute, un projet.

— Je voulais te donner un micro, s'excuse, penaud, l'enfant que l'on gronde.

Elle n'en a nul besoin. Le texte sera récité d'une voix nuancée, subtile, qui porte à merveille par les contours qu'elle peut rendre et épouser. Point besoin d'artifice, l'élan du cœur est parlant. Vient l'introduction d'usage :

*Allah est unique, et il n'y a d'unique que Lui. Tout pêcheur doit implorer son pardon. O Nobles Gens, prions qu'Il nous mette sur la voie du Bien et du Bonheur. Nos paroles sont bien dites, agréables et merveilleuses à entendre. Prions sur notre bien-aimé Prophète... Qu'Allah le bénisse et lui donne la paix.*

*Il était une fois un vieux pêcheur qui vivait avec sa femme et ses trois filles dans une hutte en bordure de mer. Ainsi il était près de son travail et il passait souvent la nuit à placer ses hasors en demi-cercle pour pêcher du zroub. Sa famille restait le jour à la maison pour vaquer aux soins du ménage et lui n'y venait que pour dormir.*

*L'aînée et la plus belle des filles s'appelait Zarzour Aâkal. Elle chantait tout en nettoyant le poisson, faisait cuire la marka ou sécher le poulpe après en avoir fait des bouquets que son père vendait fièrement au marché. La cadette, Qalb Méchmèche, cardait et filait la laine que son père fournissait aux ateliers de tissage le vendredi. Quant à la troisième, Ahlem Ennar, elle confectionnait des machmoums yasmine qu'elle vendait elle-même sur la route près de la plage. Tout le monde savait que les filles du pêcheur étaient laborieuses, économes, bien élevées et jolies. L'aînée disait toujours à son père : "une bouchée dans le ventre et une bouchée dans la muraille", et elle en mettait trois pour se*

faire construire la maison de ses rêves. La cadette disait : "une étoile dans les habits et une étoile dans le tapis", et elle en mettait trois jusqu'à ce qu'elle ait meublé la maison de ses parents à son goût. La plus petite disait : "un dinar pour manger et un dinar pour combattre les dangers", et elle en mettait trois qu'elle économisait pour l'incertitude de l'avenir.

Leur réputation était connue de tout le pays, et même à l'étranger ! Un jour le fils du Sultan, déguisé en mendiant pour ne pas se faire épouser pour ses richesses, s'en vint demander la main de Zarzour Aâkal. Le père refusa : "Tu n'es pas assez riche." Le fils du Sultan revint à la charge des centaines de fois. Le père n'en démordit point. Alors le fils du Sultan alla demander conseil à la sorcière du quartier. Pour les besoins de la cause, elle prit ce jour-là son apparence de vieille ogresse et se présenta devant la maison du pêcheur : Dok, dok, dok!

— Qui est là ?

— Mes filles, je suis votre tante paternelle, ouvrez la porte.

— Quelle tante paternelle ? Nous n'avons pas de tante. Notre père est fils unique.

— Vous ne me connaissez pas. Je suis l'aînée de la famille, j'ai élevé votre père. Je viens du fond de la campagne, et j'ai voulu vous rendre visite.

Elle insista tellement et les flatta si copieusement qu'elles finirent par ouvrir la porte. Mais Ahlem Ennar n'était pas convaincue qu'il s'agissait bien de sa tante, elle s'esquiva et alla se cacher dans la maksoura.

Comme le père avait fait porter du poisson pour le dîner, qu'on l'avait préparé et posé sur la petite table, on lui dit :

— Tante, reste à manger avec nous un peu de poisson. Tu as vu le repas, par Allah, reste.

— Non, mes filles, je vais faire mes ablutions, mes prières, puis partir... Gardez-moi ma part sous le lit dans une kassaâ couverte d'un mkab, et sur ce couvercle mettez ce hrem de laine pour le tenir au chaud.

Les filles gardèrent la part de la tante comme elle l'avait demandé, dînèrent et allèrent se coucher après le départ de leur père.

A une heure du matin, l'Ogresse revint, frappa très doucement à la porte de la maison du pêcheur : dok, dok, dok...

— Ya hrem el Goula, deviens meftah: ouvre la porte et laisse ta propriétaire tertaah.

La porte s'ouvrit, elle entra, trouva son dîner chaud sous le lit. Après avoir mangé, elle étendit le hrem sur Zarzour Aâkal endormie et murmura :

— Ya hrem el Goula, fais-nous voler et mène-nous au Ksar du Sultan.

Et elles se trouvèrent, comme par miracle, au palais du fils du Sultan.

Le lendemain, la famille du pêcheur ne trouva pas Zarzour Aâkal. On pleura des oueds de larmes. La mère, jalouse de sa fille, se dit que peut-être un amoureux était venu la voler. Le père en est entré et sorti de son esprit. Devenu mahboul, il s'est mis à errer, le jour, dans la Médina et la nuit, à réclamer à grands cris sa fille chérie. Ahlem Ennar devina que tout était de la faute de la tante paternelle et qu'elle avait introduit le malheur dans leur maison. Elle ne dit rien.

Toutefois les remords empêchèrent le fils du Sultan de dormir. Après avoir contraint sa captive à lui céder la première nuit, il n'osa plus la toucher, mais il l'enferma dans son plus beau borj. Un jour entre, un jour sort... et il continue à se noyer dans son chagrin... Alors il se dit : "Pourquoi ne pas voler la cadette du pêcheur pour mon meilleur ami qui sait si bien faire de la calligraphie ? Elle ressemble à sa sœur comme une goutte d'eau à une autre goutte d'eau. On forcera ainsi le père à nous les donner en mariage..." Il consulta l'Ogresse. Elle lui dit :

— J'en fais mon affaire ! Elle revint frapper à la porte du pêcheur : dok, dok, dok !

— Qui est là ?

— Mes filles, je suis votre tante paternelle. Ouvrez la porte.

— Quelle tante paternelle ? Notre père n'a pas de sœur.

— Je suis votre tante la plus jeune, votre père m'a abandonnée. Qu'Allah lui pardonne ! Vous êtes mes nièces et je suis venue vous voir.

Elle fit des pieds et des mains et réussit à faire ouvrir la porte. Elle passa la journée à faire ses ablutions et ses prières au temps indiqué, et quand l'heure du dîner arriva, on l'invita à rester manger :

— Ma tante, vous avez vu le repas, restez, Ouallahi, il faut que vous restiez.

— Qu'avez-vous préparé mes filles ?

— Une méchouiïa, du mérrou au four, et un peu de mabsout.

— Écoutez, mes filles, je dois partir faire une petite course à présent. Gardez-moi ma part sous le lit dans une kassaâ couverte d'un mkab et, sur ce couvercle, mettez ce hrem de laine pour le tenir au chaud.

Les filles gardèrent la part de la tante comme elle l'avait demandé, dînèrent et allèrent se coucher. Un peu plus tard, Ahlem Ennar se leva en cachette, pris le hrem, et le brûla dans la cuisine, jeta les cendres dans la fosse du mîhâdh, mit un autre hrem sur le couvercle de la kassaâ, et se blottit en éveil dans son lit.

A une heure du matin, l'Ogresse revint, frappa très doucement à la porte : dok, dok, dok!

— Ya hrem el Goula, deviens meftah, ouvre la porte et laisse ta propriétaire tertaah.

Au lieu du hrem, ce fut Ahlem Ennar qui desserra rapidement la porte et revint se tapir dans son lit.

L'Ogresse entra, trouva son dîner au chaud sous le lit. Après avoir mangé, elle couvrit Kalb Méchmèche du hrem posé sur le

*couvercle et s'apprêtait à invoquer son pouvoir quand toute la famille, ameutée par les cris d'Ahlem Ennar, se réveilla et, sautant sur la vermine de tante, la tua à grands coups de couteau. Le lendemain, le père noya le cadavre de l'ogresse dans les abîmes de la mer.*

*C'est donc la tante qui a volé notre sœur, mais qu'en a-t-elle donc fait, où l'a-t-elle emmenée, où ?*

*Domage qu'Ahlem Ennar se soit si vite précipitée sur la tante avant son invocation, elle aurait pu entendre le nom du lieu du rapt. Mais à quoi bon se plaindre ? Elle a sauvé sa seconde sœur et il lui faut retrouver maintenant la première et la ramener.*

*Quand, le vendredi suivant, Kalb Méchmèche donna à son père les fuseaux de laine à vendre aux tisserands, Ahlem Ennar comprit qu'el-Goula s'était servi du petit dicton que répétait sa sœur : «Une étoile dans les habits et une étoile dans le tapis.» C'est avec le hrem, donc avec la laine, que la fausse tante enleva ma sœur, avec la laine on tisse les tapis et où trouve-t-on le plus de tapis ? Au ksar du Sultan". Mais elle se dit aussi qu'el-Goula avait dû se servir pareillement du dicton de l'aînée : «une bouchée dans le ventre, une bouchée dans la muraille.» Et où trouve-t-on les murs les plus épais ? Au ksar du Sultan. Et où se trouve le ksar du Sultan ? Au borj de Bab El-Kasbah !*

*Un jour est parti, un jour est arrivé... Une nuit parmi les nuits, Ahlem Ennar eut la vision de sa sœur emprisonnée dans la tour du château du Sultan. Le fils du Sultan étant son géolier, il fallait trouver un moyen de la délivrer de l'emprise du malfaiteur ! Que faire, ya Rabbi ? Dans son rêve, elle devint sirène, attira le fils du Sultan à Borj Ennar, et pendant qu'il poursuivait la magnifique apparition, elle s'en alla mettre le feu au château pour délivrer sa sœur Zarzour Aâkal.*

*N'allongeons pas l'histoire. Tout ce qu'elle a rêvé, elle l'a fait. Mais personne ne pourra croire qu'elle n'a pas été aidée par quelqu'un. Qui ?*

*On n'a plus jamais entendu parler du fils du Sultan. Et la ville se mit en deuil, regrettant tout de même la disparition de ce jeune homme tumultueux mais généreux. Pourquoi donc s'est-il fourré dans cette sale histoire ?*

*Nous sommes partis et nous sommes revenus. Qu'Allah bénisse nos parents et leur accorde sa miséricorde pour ce que nous avons raconté et omis.*

— Tiens, tiens..., nota Sadok avant de s'esquiver pour s'en aller vaquer à ses affaires, heureux de retrouver son véhicule intact.

Tahar applaudit ostensiblement, mais sans enthousiasme, et quitta les lieux, irrité et déçu. Zitouna ne l'avait gratifié d'aucun regard, même furtif.

Dahak, affairé à libérer et à remercier Amar, rendit le cheval à son propriétaire et eut des doutes sur l'utilité de son prologue. Au passage, chacun des trois hommes fit un signe de la main à Mansour. Tête penchée, sans relâche, il continuait d'écrire.

A l'instant même où il la relève, Zitouna s'apprête à descendre de sa scène improvisée. Les bords du bassin vide sont gluants d'une mousse aussi glissante que du savon sfaxien exporté à Marseille, mélange de cendre de salicorne et d'une mauvaise huile. La lecture à haute voix du conte de Kateb la rend méditative à un point tel que, toute à sa réflexion, elle fait un faux pas sur la traître margelle. Déséquilibrée, elle tombe lourdement sur le sol et, au passage, sa tête heurte violemment la pierre. Tout se brouille, Zitouna perd un moment connaissance.

Le public qui s'égaillait fait volte-face et sa rumeur fait se dresser Mansour. Un attroupement se forme. Tahar, Sadok et Dahak, un instant réunis dans une excitation commune à commenter, chacun à sa manière, la fable de Kateb et la prestation de Zitouna, se précipitent, fendent la foule et s'affairent auprès d'elle. Peu à peu, elle reprend ses esprits. Livide et muette, elle leur fait signe, de ses deux bras écartés, de ne point la priver d'air. Par la trouée qui se forme, elle aperçoit au loin Mansour, figé à sa place, mais au visage miné d'une inquiétude révélatrice. Chancelante, Zitouna se relève sans aucune aide et se dirige droit vers lui. Leurs regards se fondent. Discrètement, elle tire un petit flacon de sa *koufia*, en recueille quelques gouttes sur le bout de ses doigts et, avec une grande douceur, en enduit le front du jeune homme. Il reconnaît la mixture de sa mère, ce mélange savamment dosé d'huile, d'extrait de fleur d'oranger et de jus de citron. Réminiscences subites de ce baume miraculeux qui l'apaise sur-le-champ comme il l'a fait sur le cuisant de la bastonnade enfantine, accalmie dans la douleur par la tendresse prodiguée et dévoilée de Zitouna. Elle s'est évaporée, laissant derrière elle le parfum d'un bouquet offert, puis sitôt repris. La voici déjà sortie de l'enceinte du marché.

Comme par miracle, on assista plus tard à l'extension et à la modernisation de la cité. Taparura étend ses membres engourdis, s'embellit d'immeubles aux balcons en monticules de sable du désert, juste à proximité de l'Hôtel de Ville et dans le prolongement du marché central, se dote d'un parc d'exposition, d'une station de bus qui desservent le centre et ses environs, d'une salle de festival en plein air et de luxueux magasins tapis sous les galeries.

Le vide laissé par le tombeau en bas-relief et le buste de marbre blanc sculpté de Hédi Faker se voit comblé

après un temps d'atermoiement. Si l'on a transporté le cœur de la ville durant cette nuit qui s'est mise à suinter malédiction et souillure d'âmes, la nouvelle sculpture, un véritable olivier laqué par un autre Italien, est installée sur son socle de marbre noir en pleine journée. Racines, tronc et branches merveilleusement vernis s'imposent comme un consensus de respectabilité qui supplante même celle due au Père de la Nation. Cet arbre familial, renversé, positionné sur sa tête, racines en l'air, rayonne du pouvoir réel de l'entente. Œuvre d'art patinée à l'étranger mais qui, toutefois, concilie les antagonismes et capte unanimement les fantasmes.

La ville avait perdu son âme dans un silence humiliant. Le chant de ralliement et son charme autour du tombeau suspendu de Chahid se sont dissous, malgré le véhément tapage de son porte-parole, le passionné Kateb. Cette nouvelle donne taparurienne lui aurait plu, à lui ce vivant qui se portait si mal, alors que ce symbole offert par la nature ne fait que se laisser bercer, sans aucune subversion, par l'Hôtel de Ville et les arcades qui lui font face ! Les disparus ont entraîné le cortège des dissensions dans leur reflux macabre et, aujourd'hui, le socle noir de l'arbre sens dessus dessous s'impose comme point de retrouvailles pour tous. Parfois Mansour et les autres évoquent le passé et ceux qui ne sont plus, mais la présence infuse, en cet endroit, les hante.

La vie pourtant reprend ses droits dans les détours tortueux de cet olivier artistiquement fossilisé que l'imagination maquille de ses feuilles en volte-face et de ses fruits prometteurs.



**VI.**

**BAB EL-KASBAH  
FORTERESSE DE L'AMOUR  
ET DES INTRIGUES**

وَأَنْتَ يَا حَيُّ يَا قَيُّوْمُ  
أَنْتَ يَا حَيُّ يَا قَيُّوْمُ  
أَنْتَ يَا حَيُّ يَا قَيُّوْمُ

*Celui qui te frappe avec une pierre  
Donne-lui un coup de pain,  
Ton pain te reviendra  
Et la pierre rebondira sur lui.  
Proverbe tunisien.*

La fête est terminée. Le marché se vide au grand soulagement des commerçants dont les affaires ont subi des perturbations au profit d'une représentation insolite. Zitouna se dirige vers la Médina pour se rendre chez sa tante, revenir en ces lieux qui l'ont marquée au fer rouge et qu'elle n'a pas revus depuis longtemps. Encore sous le coup de ce qui vient de se passer, elle songe à la manière fort explicite dont Kateb a usée pour, à la fois, expurger sa honte et faire connaître les lieux de la tragédie. Le Ksar, à n'en pas douter, n'est rien d'autre que cette forteresse qui, à l'origine, s'ouvrait à l'est de Bab Ed-Diwane, contrôlait la mer, abritait le siège du Gouverneur, et une garnison qui gardait la ville. Transformée par les Français en caserne puis en gendarmerie où tant de moudjahidines ont été sévèrement torturés, elle est tombée en désuétude pendant un certain temps. Depuis des mois, Zitouna essaie de convaincre la Municipalité d'en faire un espace culturel sous ses toits voûtés, bannir toute circulation de voitures à l'intérieur des remparts, dans l'immense place plantée d'arbres géants où les enfants de tout âge pourraient venir s'amuser, s'instruire, s'initier à la peinture et aux arts en toute tranquillité...

Mais ce projet audacieux reste vague bien qu'il ait été appuyé par Tahar lors d'une des réunions houleuses du Conseil. Selon lui, les riverains s'opposeraient à cette tentative d'animer la Place tout en interdisant à leurs véhicules d'y circuler. Kateb se comptait parmi l'opposition, prenant à parti le Conseil et ses membres dont sa cousine. Ce projet, considéré comme «irréaliste et irréalisable», s'est vu transformé dans l'imaginaire de Kateb... «Quel est le sens caché du conte ?», se demande Zitouna en passant devant Bab El-Kasbah, tandis qu'elle s'achemine vers les logis de sa tante, cette forteresse qui, à elle seule, incor-

pore l'aveu de Kateb et sa propre catharsis. Ainsi Kateb, alias le fils du Sultan, n'hésite pas à mettre en scène les ressorts du drame qu'il a vécu avec sa cousine. Et qui aurait pu deviner qu'il n'étalait pas seulement là son autobiographie dans le portrait du Prince tenté par la chair, mais également prophétisait sur sa propre mort en condamnant son héros à une fin tragique ! D'instinct, Zitouna a perçu sur-le-champ qu'il y avait là matière à décryptage, d'où les accents de sincérité perceptibles dans l'émotion de sa voix, le timbre de son intonation lorsqu'elle a narré l'histoire des filles du pêcheur.

Le conte, pris dans le patrimoine de la région, a subi de la part de Kateb un remaniement qui lui a insufflé une autre vie. Il a tenté d'y cerner au plus près le drame de la tentation précoce. Le texte remis à Zitouna par Dahak était, en effet, noirci de surcharges, des notes éparses, de commentaires décousus, de fragments de pensée inondant même les marges. Zitouna s'interroge sur l'origine des bribes de phrases au ton provocateur, des insultes et des invectives, si personnelles et si percutantes qu'elles ne sauraient relever de la seule création littéraire. Derrière le griffonnage fébrile, les leitmotifs récurrents, on devinait la hantise d'un homme accablé par le flot des paroles venimeuses proférées... Qui a émis ces flèches empoisonnées capables d'inspirer Kateb, mais aussi de le miner ?

A force de réfléchir, Zitouna réalise que l'un des personnages porte le nom de sa sœur Ahlem. Aucun hasard dans ce choix de la part de Kateb, réputé pour sa discrétion et sa répugnance à mêler réalité et fiction. Serait-ce à dire qu'il a souhaité, volontairement, indiquer une piste ? En concentrant sa mémoire sur l'attitude d'Ahlem, Zitouna se souvient que, depuis la disparition de leur cousin, Ahlem

la fuit, ainsi que toute la famille. Attitude qui n'a fait que s'amplifier durant la représentation, où elle affichait un air froid, belliqueux et sombre. Zitouna en avait été choquée, puis elle s'était dit qu'il s'agissait là d'une réaction de jalousie vis-à-vis de la tendre affection qu'elle montrait à Ibtisem. Ahlem se serait-elle sentie exclue de la complicité de ses deux sœurs ?

Zitouna ne lâche pas sa piste, poussée malgré elle à la suivre par son intuition qui lui fournit des ailes. Voyons, Kateb donne à Ahlem un rôle de sauveur. L'aurait-il jugé capable de l'affronter, seule ? Si oui, pour quelle raison ? Zitouna connaissait l'animosité d'Ahlem pour Kateb. Elle le trouvait arrogant et prétentieux, trop sûr de ses talents.

— Mais pourquoi Kateb la place-t-il comme *deus-ex-machina* du drame ? Pourquoi la fait-il agir seule, loin des autres membres de la famille ? Peut-être pour un combat singulier où chaque protagoniste serait enfermé dans l'enceinte de ses propres murailles pour mener sa lutte avec plus d'âpreté. Curieux aussi que Kateb ait dénié la parole à un conteur, préférant, comme il l'avait spécifié, que le conte soit raconté par une femme. Songeait-il à Zitouna ? Fallait-il que son message fut si impératif pour qu'il enfreigne la tradition qui voulait que jamais une femme n'assumât ce rôle en public, seulement à la maison. Mais, à coup sûr, il s'assurait par ce biais risqué que son texte n'échapperait pas à la lecture de sa cousine qu'il voyait seule capable de satisfaire les exigences de Dahak en matière de qualité théâtrale. Le puzzle s'assemblait comme par magie. Tout était bien vu et étudié.

Ces questions multiples qui se pressent assaillent Zitouna tandis qu'elle avance vers la *maksoura* de son cau-

chemar. Pour une fois, cependant, elle ne se voit pas pénétrer, comme d'habitude, dans l'ancre du malheur. Elle insiste au contraire pour passer un moment dans la chambre de Kateb, là où elle a rencontré Mansour pour la première fois. La tante se méprend et croit qu'elle vient chez elle pour un pèlerinage, histoire de revivre ce qu'elle imaginait être une passion. Mais Kateb, déjà, s'efface de la mémoire de Zitouna. L'impact douloureux du passé s'émousse. Ce qu'elle veut, c'est se retrouver sur les lieux de sa première rencontre avec Mansour, alors qu'ils étaient tous deux encore si jeunes. Elle le revoit dans cette pièce, blessé et craintif, faible mais attentif à sa furtive présence dont il était indubitablement marqué. Elle l'aperçut ce jour-là, si charmant, si touchant, replié sur lui-même, recroquevillé même, si différent de tous ces mâles à l'arrogance superbe que l'on rencontre à chaque coin de rue. Serait-elle en train de découvrir la cristallisation amoureuse ? La petite table sur laquelle il s'appuyait avec son ami est encore présente aujourd'hui, et Zitouna se met à rêver à cet écritoire où chacun des jeunes garçons suivait ses secrets et ses désirs...

Sûr de son charme et de son prestige d'acteur, Dahak était persuadé que sa prestation impromptue et fantaisiste ferait bonne impression. En réalité, c'était de Zitouna qu'il comptait bien se faire remarquer, espérant naïvement que, nanti du regard de tous, il n'en serait que plus séduisant. Pris à son propre jeu et excité par son illusion de toute-puissance le temps d'un prologue, il n'eut pas la sagesse de s'en tenir là et s'en alla lui déclarer sa flamme dans une cour assidue après le spectacle. Pour ne pas froisser son amour-propre, Zitouna lui répondit :

— Dahak, tu es trop énigmatique. Tu joues constamment et je ne sais jamais à quel personnage je m'adresse à chaque fois que j'ai l'occasion de te parler. Tout le monde

est au courant de tes succès d'acteur, mais personne ne te connaît en réalité.

Peu habitué à se faire ainsi rabrouer, lui qui subjuguait facilement ses interlocuteurs par son bagout habile et prolifique, répondit par des fanfaronnades et partit vexé, amer et rancunier. Après tout, le mal n'était pas bien grand, il brûlait seulement de l'envie de recevoir de Zitouna un regard admiratif, qui lui aurait permis d'imaginer qu'en d'autres circonstances - n'était-il pas l'époux d'Anne-Marie ? - il aurait eu tout loisir de prendre la place de promis occupé par Kateb. Du vivant de celui-ci, ils s'étaient brouillés, une sorte de revanche s'imposait. Kateb avait lancé :

— Qu'avez-vous tous contre moi, et toi en particulier ?

— Tu me ressembles trop. Tu vis dans le masque, assoiffé de gloire. C'est moi qui t'ai appris à parler. L'étourneau ne donne pas la becquée à l'albatros !

— Ton bourrage de crâne se colporte dans tous les coins de la ville... et tu sais à quoi cela sert ?

— A te la faire boucler !

— Toujours insolent, tu ne dureras pas longtemps dans cette ville des complaisances...

Pendant que ce *Comédien Suprême* monte en flèche dans le cœur de ses concitoyens à coups de boulimie verbale, Kateb expose ses livres dans des vitrines délabrées à la Maison de la culture, croyant ainsi s'imposer face à la main de fer de Tahar qui vient d'être «élu» à une «majorité écrasante». Coincé entre l'acteur célèbre et le Chef puissant, Kateb s'agite, avale humiliation sur humiliation. Ses livres ont l'air de balbutier ce que personne ne veut entendre. Redresser la barre des finances et canaliser les

torrents pour irriguer les vergers et les *bouras*, voilà sa campagne. Seules des collégiennes en blouses bleues feuilletent ses ouvrages et glanent quelques pensées qu'elles mettront en pratique. Zitouna intervient donc en médiatrice, fine et intelligente, pour concilier les deux prétendants qui s'entêtent à s'entredéchirer, leur vie durant, dans une compétition où les mains ne se remplissent que de déboires.

Quelques faits ont attiré l'attention de Zitouna : la compétition entre Kateb et Dahak, l'écrivain et le metteur en scène se poursuit au-delà de la mort. Dahak ne renonce pas à la talonner de tout le poids de son talent dramatique, tandis que Mansour se retire de plus en plus dans ses articles journalistiques tout en ne perdant rien de la mise en scène et du sort de l'héroïne. Justement son détachement le rend plus attirant aux yeux de la belle Zitouna, lasse d'être harcelée de toutes parts. La timidité du journaliste devint un atout pour elle, simplement parce qu'il était différent. Elle a donc pris sur elle-même l'initiative de déclarer, de son propre gré, après la fin du conte, le choix qu'a fait son cœur, le plus naturellement possible.

Elle se demande d'abord pourquoi elle a décidé de tirer Mansour des affres de l'ignorance qu'il avait interprété comme un rejet, lui qui n'était que l'observateur objectif, à la lisière de la sphère active. Le voilà, désormais, à la croisée de tous les regards. Ni Kateb, ni Dahak n'ont pris en compte l'ami «flottant et ambigu», ce timide qui n'ose jamais s'avancer pour révéler le fond de sa pensée ! Elle a foncé droit sur lui comme une complice qui reconnaît son partenaire, un allié sur lequel on peut compter. Zitouna devait s'adresser au public présent sans distinguer personne. Ce jour-là, elle a cherché Mansour, recroquevillé sur ses notes comme un fakir jaloux de l'offre qu'on vient de lui remettre. Elle s'est dirigée vers le coin ouest des arcades



où Amar était assis près de lui, martelant des pieds le petit mur qui leur servait, à tous les deux, de siège. Avant de le «bénir» de la lotion - ou de la potion magique -, elle l'a regardé droit dans les yeux pour lui transmettre ce message de l'entente et de l'intimité, cette caresse tendre qui se lit dans la mutuelle, tacite et concurrente appréciation de soi et de l'autre. Pour la première fois le jeu n'était pas un masque mais une percée d'authenticité.

Ils comprennent qu'ils peuvent se faire une entière confiance. Les caresses à l'huile d'olive glissent merveilleusement sur la peau, en prennent à leur aise et trahissent un bonheur naissant. L'huile est un baume qui guérit leurs blessures, et les nourrit de calme et de paix. Don inattendu qui aide à éveiller les sens de Mansour, leur conférant une douceur de velours, une tiédeur printanière qui fait que le monde change autour de soi et qu'on éclate de joie de l'apercevoir ainsi.

Zitouna sait à présent que Kateb s'est mis à la même enseigne que le fils du Sultan et, arrivée à l'épisode du personnage qui était venu le chercher, elle pointa son regard vers les deux amis. Amar devint pâle comme la mort, lui, le bédouin bronzé qui change rarement de couleur. Se sentant visé, il fut pris d'un tic nerveux, se mit à remuer sur place, esquissant des gestes maladroits qui le trahirent. Soudain il annonce qu'il doit partir avant la canicule de midi et s'éclipse sans laisser de traces. Comment Zitouna a-t-elle eu l'intuition de braquer son accusation muette sur Amar, tranquille et rassuré, un instant auparavant ? Était-il coupable, ou cachait-t-il son jeu sous une fausse désinvolture ?

Zitouna faillit se faire mal lorsqu'elle glissa sur les bords visqueux de la scène. Lors de cette chute à la fin du

conte, seul Mansour n'a pas bronché. Les sœurs de Kateb, et Ibtisem, Ahlem, Fathia, toutes ces jeunes femmes qui s'étaient manifestées à l'enterrement de l'écrivain, formaient une ronde joyeuse autour de la coupe-bassin lorsque Zitouna tomba au milieu d'elles. Hasard ou signe de difficultés à naître que ce trébuchement ? Ou test imposé du dedans à Zitouna pour pousser Mansour à sortir de son mutisme et de sa réserve ? Tous étaient présents, mais Mansour n'a pas bronché. Mue par une irrésistible force, elle le choisit là, à cet instant, peut-être même dans l'ignorance la plus totale de la ferveur de son élan. Dans ce contexte de passions antagonistes, la chute pouvait bien avoir été voulue par le destin comme détonateur. Alors chancelante et dans un état second, Zitouna s'en est allée vers lui pour le nommer, par le geste, héros du jour.

Dans cette région si hautement colorée en histoire, si superbement riche en diversités culturelles, les habitants éprouvent le plus profond dédain, pour ne pas dire mépris, des fondements historiques qui font le génie de ce peuple habile dans toutes entreprises sauf celle de se connaître et de se familiariser avec son passé. Ils s'essoufflent à courir au plus pressé pour récolter le fruit de leur labeur sans trop se soucier de jeter un coup d'œil, de temps à autre, aux trames des légendes d'où ils ont émergé. Pour Si Mokhtar et sa génération, leur demander leur date de naissance les met dans l'embarras. Ils ne se sont en effet jamais inscrits auprès des autorités, et cela pour plusieurs raisons. Être sans état civil n'est pas une tare, le temps qui se mesure à l'heure et au mois n'a aucune valeur. On disait seulement que Si Mokhtar était né durant l'année de l'extraordinaire récolte où les olives avaient atteint la taille du poing, le père de Mansour durant celle des inondations catastrophiques, celui de

Sadok à la fin de la Première Guerre mondiale... Les jalons historiques s'instauraient à partir de l'événement qui les situait dans l'imaginaire. De plus, *inscrire son nom* au registre gouvernemental, c'était s'exposer au recensement du service militaire. Les nantis du Certificat d'études en étaient dispensés. On comprend pourquoi l'on évoque des légendes saugrenues non pas «à dormir debout» selon l'expression française, mais pour se débarrasser d'une corvée. Ainsi le temps se contracte et se rétracte selon une fantaisie qui paraît au premier abord loufoque, mais pour le Taparurien, toujours rentable à tous égards !

Pour Zitouna, cette logique court-termiste d'épuiser l'environnement à des fins utiles et monnayables ne semble pas avoir de prise sur elle. Elle a toujours entendu sa grand-mère raconter de fabuleuses histoires sur Henchir Thyna qui se trouvait près de leur *boura* à Aïn Fallat. C'était une ville romaine libre, d'importance, bien qu'elle n'ait pas été reconnue par la capitale, une cité plus spacieuse que la Médina actuelle avec un port très fréquenté où débarquaient des hordes de soldats et de civils romains venant d'Italie. Sa place stratégique enviée la plaçait à la limite de l'ancienne province d'Afrique et de la nouvelle. Cette frontière était marquée par un large fossé qui commençait à Thyna et s'étendait très loin à l'intérieur du pays. Ce fossé, une blessure dans le corps du continent imposée par la conquête de César, tranchait net dans les terres de la région entre l'Africa Vetus, au Nord, et l'Africa Nova, au Sud.

— Les étrangers nous ont toujours divisés pour régner, disait l'aïeule qui ajoutait : Cette belle cité rayonnante et prospère fut détruite par les premières invasions arabes. Les vents de sable du désert l'ont fait disparaître de la carte du pays. Et, peu à peu, on a découvert les ruines

d'un gros village avec sa nécropole, ses thermes, ses citernes, sa basilique chrétienne et son phare colonial en béton haut de cinquante mètres. L'eau ouvre les villes et fournit la substance physique et mentale aux habitants qui s'organisent autour d'elle. Ce trésor d'Allah était à notre porte dans cette région nantie en tout sauf en oueds. Et les Romains l'ont trouvé... Aujourd'hui, nous possédons les restes d'un aqueduc mais il nous est impossible de retrouver son point de départ. Il devait y avoir des barrages pour dévier et canaliser les eaux des oueds. Avec pareils éléments, on peut rêver...

Zitouna ne sait plus si elle a glané ces informations sur Thyna dans ses recherches, ou si la grand-mère ne les a pas narrées dans ses histoires de veillées. Elle se souvient de ces amas de terre et de pierres au-dessus des tombes, constituant des tertres qu'elle ornait de merveilleuses mosaïques, comme le faisait la grand-mère, pour les ruines de Thyna, en les embellissant de mystérieuses anecdotes. Et quand un minable comptable avoisinant Henchir Thyna vint étripper de son bulldozer le reste des fouilles pour agrandir son terrain et prétendument labourer le champ inculte et le fertiliser, Zitouna fut mortifiée dans sa chair, subit la blessure d'autant plus humiliante que l'agression resta impunie pendant longtemps.

Elle ressent encore la douleur qu'on lui a infligée. Les habitants de la région ignorent que ce lieu prestigieux était nanti d'une âme et qu'on vient juste de le violer en l'éventrant d'un grossier coup de bulldozer. Enceinte fortifiée flanquée de tours semi-cylindriques plantées à intervalles réguliers, Thyna a été bafouée, pour ne pas dire massacrée par un autochtone ignorant qui avilit sa terre en la dépouillant de sa symbolique. C'est au mépris du sol des ancêtres que sont nés les vergers d'Aïn Fallat, à

deux pas des ruines de Thyna, prestige culturel spolié par le naturel. Troublée et furieuse, Zitouna s'est mise à haïr ce geste offensant vis-à-vis du sol qui l'a vue naître, d'où son militantisme pour sauver Thyna et son patrimoine. Tâche humble que celle de lui éviter de nouveaux coups de pioche... et pourtant féconde par la sauvegarde des mosaïques encore à découvrir.

En ce qui concerne Thyna, certains historiens français estiment qu'il n'y a pas de «batailles d'archéologues» à livrer. Ils ont tout bonnement noté les beaux vignobles qui jouxtaient l'antique ville romaine et le cépage *Asli* dont on fait un excellent vin blanc doux réputé sous le nom de *Vin de Thyna*. MM. de Lespinasse et Pic les ont plantés sur la route de Gabès plus loin que la zone marécageuse et les jardins. Zitouna fut heureuse d'apprendre l'origine du nom qui a donné naissance au faubourg de Picville où elle a passé toute son adolescence. Était-elle prédestinée pour être née à Aïn Fallat tout près de Thyna et élevée dans une banlieue sur la même route ? D'avoir été plantée là sur les berges de ce "fameux fossé creusé par Scipion le Jeune, lors du partage de la Numidie entre les fils de Massinissa, afin de marquer la limite du territoire romain et du pays des Numides" ! Explorations sporadiques qui sont autant d'atteintes incatrisables mais où l'on découvre deux portes monumentales, l'une ouvrant vers Tacape, la Gabès d'aujourd'hui, l'autre vers Taparura, la Sfax actuelle, sans trouver l'ancien emplacement du port. Un jour, on dégage une nécropole au Nord-Ouest à l'extérieur des remparts, un autre les Thermes de la Rotonde. Aucune fouille systématique et dans les règles de l'art pour que des liens solides puissent s'établir et la réalité du passé, métamorphosée en rêve, faire son apparition.

Pour une fois Kateb, le *redresseur de tort* national, n'a pas bougé le petit doigt. Zitouna lui avait fait un rapport

indigné. Elle l'a prié d'intervenir afin de poursuivre le comptable-fermier éventreur de Thyna la Merveilleuse, ou du moins, alerter la justice et faire punir le coupable. Kateb ne s'est même pas emporté !

— C'est de la pure bêtise et de l'ignorance, avait-il dit, et il se tourna vers Bab El-Kasbah, l'autre citadelle en ruine, pour préparer une émission où, sans souffler mot sur Thyna l'éventrée, il élaborait toute une stratégie de campagne financière pour les fouilles. Les Taparuriens ne se séparent que rarement de leur fortune pour des causes civiques d'un intérêt général. Ils auraient l'impression de se dévêtir en public et de paraître nus en plein centre-ville. S'ils se ruent pour extraire toutes les ressources de leur environnement immédiat, c'est qu'ils comptent le faire avec un égoïsme colossal jusqu'à l'épuisement. Une fois la richesse tarie, ils placent leur argent dans le bâtiment. Construire des villas-palaces dans les jardins des Mille et Une Nuits, c'est le rêve de tout Taparurien affairiste ou non. La règle d'or consiste à montrer sa réussite. Par ce côté matériel et ostentatoire, le nouveau riche exhibe sa splendide demeure, somptueusement meublée, même s'il continue à vivre dans un espace restreint. Transformer par exemple le garage en petit appartement où la famille cuisinera et vivra pour ne coucher dans la villa que la nuit venue !

La ville était quasiment morte sous le soleil écrasant du début de l'après-midi lorsque Kateb s'était dirigé vers Bab El-Kasbah pour travailler à son émission après avoir quitté Zitouna, frustrée de ne pas avoir obtenu une réponse positive de sa part. Il n'était pas dans ses habitudes de choisir ce lieu pour se recueillir et méditer. Et si ce geste n'était rien d'autre qu'une insistance à diriger les recherches de

ce côté, se surprit à penser Zitouna, mais cette idée la quitta très vite. Il ne s'agissait ni de se lancer dans des poursuites en justice, longues et futiles, ni de faire revivre le passé, puisque les Taparuriens s'en désintéressent. De son côté, elle portait Thyna en elle, comme un joyau intérieur qui vient d'être brisé. Kateb n'a pas perçu la déchirure chez cette femme sensible et désemparée, impuissante à venger seule le viol de sa chair. Thyna, ne nous rappelle-t-elle pas ce nom familier des figues, *tîn*, tellement appréciées par les Taparuriens, et que le Coran a immortalisé dans une sourate : «*par le figuier et par l'olivier et par le Mont Sinîn...*» ? Sonorités fruitées et bénies qui font partie de son corps et qui se concrétisent par le chant visuel, la voix de sa grand-mère qui l'a bercée pendant de longues années. Remonter à la source du mal dans ce feuillage touffu de l'histoire de sa vie, glissant à son insu entre la tradition sacrée de la famille et les démesures d'une modernité naissante.

Aucun dialogue possible entre le cousin, bloqué par la culpabilité et l'égoïsme, et la cousine, mue par ce désir puissant de faire revivre son passé lointain. Zitouna veut transformer El-Kasbah en centre culturel pour y abriter Thyna, mettre dans le ventre de la citadelle l'ancêtre à la place de l'enfant, et faire ainsi renaître Taparura. Mais Kateb compte en faire un café littéraire, genre Les Deux Magots ou café de Flore, pour attirer un public de choix et y lire ses écrits...

La parole ne voyage plus de bouche en bouche. La Médina se resserre sur ses maisons truffées d'antennes entrecroisées dans la plus grande anarchie, aimantées pour capter le verbe officiel qui hypnotise. Ni Kateb ni Zitouna n'ont pouvoir de le détourner. Pénitence effroyable

qui s'accroche goulûment à leurs entrailles, pareille au rempart crénelé qui bastionne leur ville. C'est alors que le plan de remodeler leur cité s'est imposé à eux : restaurer Bab El- Kasbah et en faire un centre culturel où se discuteront les idées ! Solution mitoyenne en attendant. Conseil sur conseil d'administration... budget décalé, feintes, tactiques, lamentations. Puis décret que fait approuver Tahar, par dépit, après avoir avalé sa honte et sa défaite auprès de Zitouna, aussi belligérante qu'une statue romaine dans une vitrine locale.

Transformer Bab Ed-Diwane en café ou, peut-être, en centre où les débats puissent s'étendre comme du linge propre sur les cordes. Ce projet autre, initié par l'écrivain et sa cousine, se ponctue de cauchemars et d'intimidations. Kateb reçoit même des lettres anonymes lui intimant de quitter Taparura. Traqué de partout, Kateb fuit aux îles Kerkennah où il poursuit son rêve dans la solitude en dépit de l'appui de Mansour et de Moshé, rares Taparuriens qui continuent à penser que l'économique ne peut passer qu'à travers l'humain. Dans une émission consacrée à *l'assassinat de la culture*, Kateb avait démontré qu'on était en train de lui couper les ailes pour investir dans le ciment non rentable. Plutôt ravalier les pans croulants du rempart et mettre en relief leurs pierres séculaires. Les voûtes accueillantes pourraient recevoir les enfants, leur offrir une leçon d'histoire de vie active et contemplative. Quant à l'espace extérieur, il fallait le planter d'arbres pour abriter les colonies de vacances, en faire un lieu de passage, une promenade dans ce théâtre circulaire en plein air, source d'envie pour tous les compatriotes. En un mot, abolir les frontières entre la vie et la mort, le passé et le présent, le rêve et la réalité...

Zitouna revient à la charge. Elle relance Tahar au sujet d'El-Kasbah pour y installer un musée de Thyna, mais



auparavant elle veut exposer la mosaïque, *Lionne et chevaux*, juste à l'entrée de la Municipalité. Elle lui parle encore une fois du saccage de Thyna et tente de lui faire percevoir ce remords qui hante les esprits et qu'a dû éprouver le fils du Sultan dans le conte. Elle réussit dans cette mission délicate, et sa douleur en fut un tant soit peu atténuée. Mansour a bien suivi ses allées et venues auprès de Tahar. Aujourd'hui, il la rencontre par hasard et l'invite à prendre un rafraîchissement et un millefeuille dont elle raffole :

— Thyna reste toujours ta préoccupation essentielle, dit Mansour avec ce désir d'approbation qu'on attend de l'être aimé !

— Oui, Tahar dit qu'il ne peut rien faire pour punir cet agresseur stupide, mais il est prêt à mettre une mosaïque en face de la Municipalité juste devant l'avenue Er-Rais.

— Quelle mosaïque ?

— Celle qui représente des chevaux en fuite, et une lionne qui saute sur l'un d'eux pour le dévorer !

— C'est un motif bien parlant, la revanche de la femelle, dans sa solitude, sur le nombre qui fait la force des mâles.

— Une façon de voir les choses ! Dans cette lutte, il restera toujours des chevaux en liberté, tandis que la lionne chasse seule !

— Tout cela, c'est une leçon exposée au vu et au su de tous, en pleine rue. Pour mettre fin à la lutte, il faut casser la mosaïque, on ne peut l'effacer... Dans un sens, chacun, chacune de nous est lié à son propre combat.

— C'est ce que subit le fils du Sultan dans le conte. Kateb l'a bien saisi.

— Il a abusé de sa captive comme le comptable-fermier l'a fait de Thyna.

Un long silence suit cet entretien, et ils se quittent repus de sucreries et de sous-entendus que chacun analysera à sa façon...

Sadok revit la demande en mariage de Fathia. Sa mère s'est acquittée, avec tact et diplomatie, de la lourde tâche d'aborder la famille de Kateb, et la parole a été donnée dans la joie malgré la touche de tristesse causée par la disparition du frère. Ils avaient fait la «*rédaction du contrat*» dans l'Hôtel de Ville, lieu des célébrations et des intrigues qui ne cessent de tourmenter ceux qui les pratiquent. A présent, le mariage se prépare. Les deux «*nuits de henné*» se sont déjà bien passées. La première, la famille de Sadok est allée chez celle de Fathia pour appliquer le henné à la mariée, ses amies et ses proches, et la nuit suivante, celle de la *btala* ou du *repos* on s'est détendu et les réjouissances se sont poursuivies. La troisième nuit, *leilat en-nouzoul*, on a habillé la mariée des différentes robes traditionnelles surchargées d'or et de bijoux. Montée sur un banc ou une table ronde, on la fait tourner sur elle-même pour susciter les louanges d'admiration. Concurrence de flatteries. La *sannaâ* chante et fait l'éloge de Fathia, la fait descendre à terre puis la fait remonter plusieurs fois sur cette élévation, prévue en guise de trône, pendant que tous les gens présents la tapissent littéralement de billets de banque de cinq, dix, et vingt dinars. Toujours ce multiple de cinq pour vanter les qualités de la mariée, et chasser en même temps le mauvais œil. Le tout est savamment calculé pour épater le monde qui s'empresse de rapporter par le menu détail la richesse affichée la veille.

Le lendemain, l'*Entrée* ou la «*nuit de consommation*», on égorge plusieurs moutons pour donner à souper aux deux familles, aux parents proches et aux amis, de quatre heures de l'après-midi à vingt-deux heures. Sadok a décoré

sa Mercedes d'une tour Eiffel illuminée placée sur le toit de la voiture avec ses flashes intermittents qui émerveillent les passants. La trouvaille lui semble ingénieuse avec son tape-à-l'œil. Mais il faut rompre la monotonie, chatouiller la ville qui sombre dans la routine. La Mercedes ainsi accoutrée en fait cinq fois le tour avec des klaxons qui ameutent le centre de Bled Essouri. Puis le cortège des voitures regagne la salle des fêtes où un orchestre les attend. Sorti de sa Mercedes-tour-Eiffel, Sadok apparaît au bras de Fathia, avançant comme des poupées mécaniques, déjà vues, étincelantes de parures et de joie. L'assistance fendue en deux rangées les accueille par des salves d'applaudissements et de *yoyous* pendant que le chef d'orchestre entame une chanson prévue pour l'arrivée triomphale du couple, tout en essayant de diminuer les parasites et les grésillements des amplificateurs. Sous une tonnelle toute de lumière, ils s'installent sur deux grands fauteuils aux coussins de soie et autres broderies, juste en face de l'orchestre. A présent, ils se plient aux suggestions du photographe professionnel qui leur fait prendre des poses sophistiquées afin de capturer l'immortel en eux, ce souvenir inoubliable d'une nuit de noces.

Pendant que les chanteurs s'époumonent à répéter en chœur : « Oh quelle nuit... Oh quelle nuit ! », les mariés gardent le silence, se regardent en chiens de faïence. Alors les ampoules derrière leurs têtes rivalisent avec les voix, émettent des lumières jaunâtres qui ne peuvent jamais concurrencer celle des puissants tubes de néon qui les bordent. Entre le tréteau des mariés et celui de l'orchestre, diamétralement opposés, les invités forment des îlots papotant autour de petites tables garnies de bouteilles d'eau fraîche et de boissons gazeuses. On servira plus tard une tournée de sucré, petits gâteaux en pâte d'amande, et du salé,

petits amuse-gueules pour boucler le cycle des festivités nourrissantes.

Le décolleté fait fureur, mais ne réussit pas à déloger les regards qui s'attardent sur les cuisses et les hanches. Les bijoux sur les poitrines et aux bras en excitent plus d'un. Faouzia, la chanteuse ensorceleuse, est annoncée. L'atmosphère s'électrifie davantage, et l'on passe du voluptueux grinçant aux frustrations libidineuses. Tandis qu'elle ravit les amateurs de voix féminines, Amar se précipite vers le trône des mariés et tente de féliciter le couple. Après avoir serré la main de Fathia et embrassé Sadok, sur les joues deux fois, il le tire vers lui pour lui murmurer ce conseil qu'on donne au nouveau marié :

— Tu sais ce qui te reste à faire cette nuit : prends ta chéchia, mets-toi en colère, déchire-la pour montrer ta force et ton autorité. Ta femme aura peur et sera obéissante. N'oublie pas de la mettre au pli, sinon tu auras des difficultés plus tard !

Sadok sourit, rappelle à son ami qu'il ne porte pas de chéchia et retourne auprès de son épouse. Amar reprend sa place près de Mansour et veut s'excuser pour partir avant la fin de la soirée, mais on le retient :

— L'autre jour, je t'ai senti gêné pendant la représentation du conte de Kateb au Marché Central, pourquoi es-tu parti si vite ?

— Je voulais rentrer à Aïn Fallat avant la grosse chaleur.

— Dis-moi la vérité. Tu t'es senti visé par Zitouna qui semble croire que c'est toi qui es venu chercher Kateb.

— Oui, je venais toujours le voir pour fumer un peu et lui donner des nouvelles de Zitouna lorsqu'elle était en vacances à la campagne.

— Ça, nous le savons tous. Mais tu étais bien là le soir même de sa mort.

— Je n'ai pas voulu vous le dire parce que j'avais peur qu'on m'accuse de l'avoir tué. Et tu sais bien que ce n'est pas moi.

— Alors, raconte-moi ce qui s'est vraiment passé.

— Kateb aimait sortir la nuit, fumer avec moi ou en compagnie. Moi, ça ne me dérangeait pas. Je venais souvent bien avant l'aube pour vendre mes fruits, et je passais frapper à sa porte. Kateb veillait très tard jusqu'à trois ou quatre heures du matin. Cette nuit-là, je lui ai apporté un couffin de figues et une lettre d'Ahlem, la sœur de Zitouna. Elle a bien précisé que je la lui remette en mains propres. Je ne sais pas ce qu'elle contenait, mais il s'est mis dans une telle colère que je ne l'ai plus reconnu ! Il a cassé sa pipe et l'a jetée. Il a mis la lettre dans sa poche d'un geste furieux. J'avais beau le calmer, il ne voulait rien entendre. Je lui ai tenu compagnie sur les bords du rempart près d'une demi-heure. Il était assis entre deux créneaux, fumant des joints et il me les passait. J'étais assis par terre sur la terrasse en bas du rempart à l'intérieur. Soudain, il a commencé à délirer. Je ne comprenais pas ce qu'il disait. Il s'est mis en colère contre moi, m'a traité de pauvre nomade, de fellah ignorant. C'était la première fois qu'il m'insultait ainsi. Je l'ai laissé faire pendant un instant, puis je me suis fâché. J'aurais pu le tuer, mais je savais que ce n'était pas lui qui parlait. Le kif lui montait à la tête. Que faire ?... Je n'ai donc rien répondu, et je suis parti au marché. Il faisait sombre, la nuit était noire et brouillée. Noire comme les mûres. Il me semblait que des ombres ou des silhouettes longeaient les murailles... des zones de noirs plus noires que la nuit noire. J'ai pris mes jambes à mon cou et j'ai détalé de là comme un éclair.. Et je ne sais rien de plus. J'ai appris la nouvelle de sa mort, bien plus tard !

— Et tu n'as pas essayé de raconter ton histoire à la police ?

— Tu es fou. Ils auraient cru que c'était moi le coupable!

— Je sais que tu es innocent, je ne te crois pas capable de tuer un ami même s'il t'a maltraité.

Amar part rassuré par la compréhension de Mansour au moment même où le commissaire Hamda revient d'une virée auprès des lascars et des voyous qu'il a surpris à rôder autour du lieu du mariage. «Toujours aussi incompetent», pense Mansour en se tournant vers Hamda :

— Tu n'as pas réussi à expulser ces hooligans qui sont à l'affût du moindre signe de fête pour s'immiscer... Et l'enquête sur la mort de Kateb, où en es-tu ?

— On est sur une trace. On soupçonne un paysan que tu connais, mais on n'a pas de preuve, alors on continue à surveiller.

— Fais attention de ne pas te lancer sur de fausses pistes.

— Nous en avons d'autres. Kateb a tellement brouillé les cartes sociales et politiques que les motifs ne manquent pas.

— Par exemple ?

— Beaucoup lui en ont voulu de son franc-parler qui les choquait. De plus, tout le Conseil d'administration du Bureau de Direction, qu'il a aliéné de peu ou de prou, ne va pas s'acharner à venger Kateb si jamais il a été tué. Comme le doute existe dans leur tête, ces bons citoyens ne feront pas de zèle...

— Comme toi, quoi !

La fête nuptiale tire à sa fin, mais l'ombre de Kateb plane encore dans les esprits. D'ailleurs la marche funé-

raire vient se superposer à «l'entrée des noces» qu'il aurait sans doute voulu siennes... mais hélas ! Pas de refuge dans l'amitié pendant que la musique infernale et puissante assourdit les invités à tel point qu'on ne s'entend plus. Ainsi se réveillent les grappes de déception reliées à l'incident du rempart et camouflées dans les festivités de la nuit. L'esprit de Kateb assiège les crânes : coïncidence coquette entre la mort et le début d'une vie qui se célèbre. Un semblant de couple s'est défait dans le tragique d'une vie écourtée pendant qu'un autre se forme avec la sœur du défunt qui ne peut oublier son frère.

Quelques jours après le mariage, on apprend que Dahak a quitté le pays pour la France. Son talent ne semble plus avoir cours dans sa ville saturée de paroles qui ne rapportent rien. Il est allé chercher ailleurs une meilleure chance... peut-être avec son bagou pourra-t-il faire avancer l'aube aux pavillons réservés aux fêtes populaires. Le départ d'un intellectuel ne se fait même pas sentir dans Taparura obstinément matérialiste. La Direction a décidé de transférer la Statue, racine de l'olivier, du centre de la ville vers le côté ouest du rempart. Elle ouvrirait trop les bras aux Taparuriens, leur rappelant leur appartenance et leur fierté. On a donc décidé de l'extraire de sa place privilégiée pour la nicher sur la tangente de la muraille crénelée dans un petit jardin public, après un court de tennis et le monument aux morts Place du 5 Août. Les raisons de ce déplacement resteront inconnues. Déjà les Taparuriens tournent autour d'un rond-point vide, ce cœur arraché dont on ne sait par quoi ou par qui il va être remplacé...

*Patience, et fais de la patience une arme.  
Ceci est une chose certaine  
Les jours fleuriront et tu prendras du répit.  
Je vois l'éclair briller dans le ciel  
Et les nuages s'assombrir à côté de la tente de Rmila,  
Elle apparaît et creuse la rigole.  
J'entends le cliquetis des bijoux et des anneaux qui tintent.  
Les anges surpris par sa beauté s'éloignent d'elle  
et demandent pardon à Dieu.  
Et elle passe la nuit à refouler l'écoulement des eaux.*

### **La Geste hilalienne**



**VII.**

**BAB EL-GHARBI  
LA TENTATION DE L'OCCIDENT**

La mariée est grande  
Et la porte de la maison  
Est si petite.

*La mariée est grande  
Et la porte de la maison  
Est si petite.*  
**Proverbe tunisien.**

De l'autre côté de Bab el-Kasbah, Bab el-Gharbi s'ouvre sur les pays du couchant, fait rêver à «l'exil et au royaume» de l'étranger et donne des cauchemars aux esclavagistes de tout poil. Quel bouleversement lorsque les autorités ont décidé de changer d'optique, de passer d'une économie de marché florissante au collectivisme introduit en catimini par un ministre nanti de cinq ministères ! Tout le monde s'est réveillé un matin, forcé de se regrouper en coopératives. Sadok, comme tout commerçant ou propriétaire, n'a pu échapper à ce fléau. Équilibrer les fortunes, instaurer une équité exemplaire sont les motifs majeurs de la politique de cette équipe depuis une décennie. Alors, contraint d'adhérer sans discuter à ce régime mis en place sous prétexte d'établir une justice sociale, Sadok place son argent sur un compte bloqué au porteur non déclaré et se met à se tourner les pouces pour occuper son temps et ne point perdre patience ! Il ne va quand même pas engraisser le gouvernement comme le mouton de l'Aïd qui sera sacrifié juste après le mois de Ramadan ! Il ne peut rien entreprendre, rien manifester au risque d'être brûlé comme un feu de *Achoura*. Ville des initiatives et des productions, Taparura se meurt. Le Taparurien n'accepte aucun harnais, d'où qu'il vienne. Il a plutôt tendance à subvertir l'ordre pour montrer son ingéniosité et son entêtement à contourner toute directive.

— *El-bled etmout ki el-kârouss\**, dit Mansour à Sadok, tandis qu'ils sont tous deux attablés au café de l'hôtel Mabrouk Palace.

— En effet, tu devrais dire que je suis en train de nager dans le sec. Une fois tiré de l'eau, le loup de mer ne frétille même pas !

— Et que fais-tu ?

— J'attends que le Raïs blâme son Adjoint, et une fois le bouc émissaire sacrifié, on ouvrira les portes.

— Tu sembles bien prévoir les choses. Et Moshé, comment va-t-il se comporter maintenant qu'il a créé sa société d'exportation d'huile Zitex ?

— C'est le plus riche exportateur d'huile de Tunisie. Je ne me fais pas de bile pour lui, surtout avec ses filiales de l'étranger. Mais comment sortira-t-il son argent du pays en cas de départ forcé ?

— Tu le sais mieux que moi. Il y aura du trafic !

— Oui, il paraît qu'un médecin «très connu» a demandé l'autorisation de transférer des fonds de la Banque Centrale pour commander du matériel médical en France. On lui fait une facture pro forma et il se précipite chez le vendeur français pour bloquer la marchandise qui ne sera jamais expédiée en Tunisie. Le Docteur est donc parti, après avoir abandonné son cabinet, pour profiter des cent vingt millions qui l'attendaient de l'autre côté de la Méditerranée !

Zitouna garde une image idéalisée du Zaïm, rencontré chez elle quand elle avait à peine sept ou huit ans. Elle se souvient d'avoir demandé à sa sœur Ibtisem de la réveiller tôt le matin pour aller acheter un cadeau à son amie Hayet, injustement reléguée au second rang par l'institutrice, Mme Crochet. Zitouna comptait remédier à cette injustice en lui achetant un beau livre à la librairie Aymerie. Quand elle sortit de sa chambre, les yeux encore gonflés par le sommeil, elle aperçut un étranger qui dormait dans la chambre d'en face. Un pied nu émergeait d'un caleçon et de la couverture. Le Zaïm l'aperçut qui s'esquiva et il lui demanda à haute voix de lui apporter une orange pressée. Il était, sans doute, venu à Taparura pour une réunion, descendu chez les Baccar à Picville, après l'heure du coucher des enfants. Le père de Zitouna et lui étaient amis. Dans le temps, Si Mokhtar cachait des armes chez lui et finançait la lutte pour l'indépendance.

Comme il n'y a pas d'oranges à la maison, son père l'expédie à toute vitesse chez l'épicier du coin pour s'en procurer. Elle ramène deux kilos de Thompson, prépare le jus et l'offre au Zaïm. Là, elle apprend que son fils Junior Ali est présent, venu accompagner son père qui n'a pas fermé l'œil de la nuit à cause du carillon de l'horloge Big Ben qui a sonné tous les quarts d'heure. Zitouna revoit le visage du Leader, détendu et paternel, elle ne peut croire qu'un jour ce même homme sera capable de décevoir ses concitoyens. Pourquoi le pouvoir affuble-t-il d'une face hideuse la plus douce nature ? L'image intacte du père de la nation qu'elle a gardée dans sa mémoire ne correspond plus à la réalité. Le portrait devient spongieux, distancié et déformé par le miroir du temps.

Le Zaïm, ami de la famille, a effleuré sa joue, lui a demandé de le servir sur la terrasse. Il s'est adressé à elle avec un certain enthousiasme contagieux, tout en étant conscient de l'engrenage qui la happera dans l'histoire de sa ville d'abord, de son pays ensuite. Ce geste simple d'une personnalité haute en couleur et en prestige l'a déçue par la suite. Elle voyait Taparura sombrer dans l'inquiétude et l'immobilisme, incapable de s'en arracher, comme la Statue de l'olivier, transplantée à l'ombre des lauriers coupés, se vit reléguée dans un coin obscur de la ville. Zitouna se sent exclue, condamnée à tourner des nuits entières dans l'enfer du dirigisme. Elle ne peut, comme ses ancêtres, se réfugier sous la coupe d'un marabout en attendant l'ouverture de la porte de la ville. Son arrière grand-père racontait qu'en quittant parfois la campagne tard, il trouvait la lourde porte d'enceinte fermée. Il était obligé alors de camper en dehors des remparts, de chercher à tâtons dans l'obscurité le logis de Sidi Ali El-Ouichi pour passer la nuit sous son toit. Tous les passagers pris au dépourvu étaient accueillis

dans le mausolée en ruine de l'*Ouli Essalah*, mais encore fallait-il se procurer la clé sur le parvis du marabout. Et aujourd'hui l'on ne peut se procurer quoi que ce soit sous ce carcan imposé par le ministre Ben Malah. Comment ne pas sentir la voracité de la *Houkouma* qui veut avaler, en pieuvre goulue, les fruits de toutes les initiatives ?

Zitouna est choquée par la terreur de la fin de la décennie des années soixante, après la fougue et les élans de l'indépendance. Le Zaïm ne s'est-il pas révolté contre l'accusation «de trahison» faite à Si Mokhtar ? Elle se rappelle une autre rencontre avec ce personnage important. On lui préparait une fête à Taparura, et son père n'était pas sur la liste des invités. Le leader, furieux, a crié :

— Je ne mangerai que lorsque Si Mokhtar Baccar sera à mes côtés.

L'ordre fut exécuté, mais non sans remous ni crainte. Zitouna, fière de ce retour à la norme, ne put s'empêcher de penser que certains n'ont pas cette chance de se voir rendre justice de cette manière. Lorsque des innocents seront dénoncés par trahison et condamnés, le Raïs ne répondra pas présent !

La famille Baccar passait les étés à «cueillir et à manger tout fruit de sa mère» à Aïn Fallat, à respirer l'air pur «de chez Allah». Aujourd'hui, toute cette enclave de vergers n'est plus qu'un désert désolant. La NPK raffine le soufre, la SIAP traite les phosphates, enterre par la même occasion la ville sous un linceul jaunâtre qui loge impunément le cancer dans les poumons des habitants. Pollution suicidaire autant pour les êtres que pour les plantes. Les Taparuriens, embourbés dans les magouilles du gain, impassibles face à la vicissitude de l'air qu'ils respirent, poursuivent, l'âme tranquille, leurs constructions d'im-

meubles et de maisons. Justement, des demeures face à ce chapelet de moyennes et grosses entreprises longent le littoral au Sud-Ouest sur la route de Gabès et au Nord-Est sur la route de Sidi Mansour. Zone industrielle qui se porte bien, collier lumineux qui étrangle la ville et ses habitants de ses ganglions pendus au cou de Taparura, dans leur encerclement ocre et poisseux. Les deux grosses usines, mamelles du désordre, secrètent une noire fumée qui encadre la pureté du ciel de leur nuisance.

Puisque Aïn Fallat a été décimé, Si Mokhtar s'est fait à l'idée, lui aussi, de construire un bungalow style néo-mauresque juste en face de la plage de Chaffar à trente kilomètres de là pour fuir la pollution, les grosses chaleurs de Picville, et trouver un endroit propice à la baignade. Aucun Taparurien ne peut extraire de ses veines l'amour de la mer. Amour en symbiose... Seule la mort peut l'en priver. Aussi éprouve-t-il le besoin de s'en approcher coûte que coûte. Le père de Mansour, lui, a construit une villa sur la route de Sidi Mansour juste après la plage réservée aux baignades des animaux, plus loin que le lieu destiné aux chameaux en mal de mer, aux chevaux hennissant dans l'eau polluée par le varech et les algues, aux ânes léthargiques et aux chiens faméliques, seuls à jouir des barbotages qui hérissent leurs poils. Même pendant la crise économique, cet étai sûr de sa proie, les Taparuriens investissent dans la pierre, seule à annuler l'angoisse de leur disparition, et à fournir une garantie efficace de retrouvailles avec leurs fortunes... Constructions anarchiques qui défigurent la ville et la ceinture des jardins.

Nichée sur la côte orientale, au nord du Golfe de Gabès, Taparura possède la mer la plus poissonneuse du littoral tunisien. Capitale du Sud, son port d'exportation est le premier du pays. Ses habitants aiment le grignotement

salin qui les ravigote, tout en astiquant l'intérêt que rapporte leur ville, la plus poussiéreuse de Tunisie. «Ne mange le poisson que vivant, du cœur de la mer», dit le proverbe. Aussi les bourgeois se cantonnent-ils sur les plages où ils construisent château après château sur le flanc même qui les nourrit du «meilleur poisson» de la Méditerranée. Comme ils aiment aussi collectionner les résidences, ils font pousser des petites merveilles de villas à l'intérieur des jardins fertiles : homéopathique fusion avec les fruits qui étonne les étrangers. Et l'on vous dira que les meilleurs abricots, les meilleurs figues, les meilleurs... sont de Taparura. Mariage permanent entre terre et mer qui intensifie leur passion pour leur cité, souvent enviée des autres et donc dénigrée.

A l'origine la ville s'appelait Tafrura, ce qui veut dire en berbère «fortification». Fortifications sarrasines aux murs crénelés avec des tours aux formes géométriques variées D'abord lieu de passage, puis une étape de repos pour les grands voyageurs Nord-Sud du continent, son système défensif passe par le flux et le reflux, le fonctionnement lunatique des marées. Les deux routes du littoral sont ponctuées par des faubourgs qui s'ouvrent vers la ville. A la sortie, sur la route de Gabès, on traverse Picville, là où fut élevée Zitouna au milieu d'une population cosmopolite qui lui a inculqué son goût pour la mosaïque culturelle, sa diversité ethnique et religieuse. C'est aussi la route vers Thanae, ville romaine plus importante que Taparura par son rôle et sa situation tant stratégique que politique. Thyna à l'extrémité orientale des États de Juba, se révolta et se donna à César ; elle devint colonie sous Hadrien. Le Fossé de Scipion, limite entre le territoire carthaginois et le royaume numide, aboutissait au nord de ce point.

Thyna, inscrite dans la chair de la Taparurienne née à ses flancs, s'est éclatée comme une grenade trop mûre,



violée par des ignares en mal d'argent, mais son soleil irise encore tout de ses feux. Totalement identifiée à sa ville et révoltée comme elle, Zitouna s'est sentie attirée par le timide Mansour. Resté muré dans un coin du Marché Central, tout ouïe à ce qu'elle racontait, il n'a pas perdu un souffle de sa voix enchanteresse. En dépit de la tristesse du conte, il en a suivi les péripéties avec intérêt... et la voix de la Conteuse s'est gravée dans son cœur avide, creusant en profondeur les sillons joyeux de l'espérance. Rares sont ceux qui possèdent la force de s'effacer pour laisser briller les autres prêts à éblouir les incrédules et les innocents. Mansour déteste monopoliser l'attention même quand il s'agit de faire prévaloir sa propre cause. Or l'attention est souvent prise en otage par ceux qui croient représenter une autorité quelconque.

Le jeune homme est toujours fasciné par le jeu des gestes et des mots. Impossible de l'extraire de l'arène des *fdouïs*, ces beaux parleurs qui déguisent tout, non pour vous leurrer mais pour donner plus de vérité à la réalité qui les entoure. Il a toujours le nez fourré chez ces diseurs qui possèdent plus l'art du verbe que celui de thésauriser l'argent comme le font nos bons Taparuriens. Il s'est pris pour ami un fumeur de kif qui l'a entraîné dans l'empire du rêve et des hallucinations. Le voilà maintenant perdu dans les arcanes d'une relation amoureuse avec Zitouna, ivre de récupérer la grandeur de son héritage multiple et différencié. Et cette ville qui se cloque de faubourgs, s'asphyxie de soufre et de raffineries de phosphate, s'épuise à exporter ses produits et ses fils aussi bien dans le pays qu'à l'étranger. Aussi se prend-elle pour le centre du monde du bonheur et de la joie de vivre dans l'opulence et les zizanies ! Mais les petites querelles mènent souvent à la guerre... et Mansour ne veut vaincre que par la maîtrise de soi.

Lors d'une longue veillée chez Sadok et Fathia, on s'est affalé dans de bons fauteuils dans la véranda de la villa et l'on s'est mis à se gaver de sucreries et de fruits, et à se rassasier de bavardages, deux éléments nécessaires à tout fonctionnement de Sfaxien. Petits fours en pâte d'amande, *mlabès*, *béjaouia*, *baklawa*, *kaâk louz...* circulent entre des verres de jus de fraise ou de melon fait maison, de thé à la menthe ou aux pignons. C'est le tour des amandes et noisettes grillées en alternance avec des graines de courge salées servies avec d'autres boissons fraîches ( sirop de pistache ou d'orgeat ) et d'autres verres de thé encore plus sucrés ! Pour varier le service et les plaisirs, on vous offre des prunes, pêches, pommes, poires, figues de barbarie, raisin, et figues *kahli*, *tamri*, *sultani...* le tout accompagné de tranches de pastèque pour étancher la soif.

Aucun repos pour les mâchoires de vingt-et-une heure à trois heures du matin, et chacun y va de son histoire se rapportant aux finances et aux transactions commerciales. Mais comme les temps ne sont pas aux gains et que le désastre plane sur les têtes, on s'aventure à discuter des femmes et des moyens de les mater en leur rappelant, si besoin est, de ne jamais oublier la source de tout pouvoir dans n'importe quelle famille ou institution. Aucun sujet politique n'est abordé (sans doute de peur d'être dénoncé pour les opinions émises dans le feu de la conversation). En revanche, *el-Khârij*, lieu privilégié où l'on peut discuter sans risque, occupe tous les esprits.

Si Zitouna réagit avec vigueur aux non-sens et aux âneries sur les femmes, Mansour joue de son talent à résumer ainsi sa pensée :

— Deux dilemmes minent notre société. Nous nous croyons imbattables dans tous les domaines. Cette suffisance nous empêche de porter la moindre critique à tout ce que nous entreprenons. Nous ne nous remettons jamais

en question. Etre sûr de soi nous fige, nous tous, et nous tue. Impossible de progresser.

— Non, reprend Tahar, personne ne veut assumer sa responsabilité.

— Tu peux bien parler, dit Sadok. Au lieu d'avancer, on recule. Les Taparuriens étaient les seuls à faire marcher l'industrie et le commerce. Ils sont aujourd'hui dépassés par les Djerbiens, leurs anciens concurrents, et par les Msakéniens, ces nouveaux venus qui font toutes sortes de combines pour bâtir des fortunes inédites.

— Pourquoi ?

— Parce que les Taparuriens sont passés de l'action directe et de la création pure au bluff et à la parole vide !

— Parle pour toi, rétorque Zitouna, qui rappelle le conte de Kateb et les leçons que l'on pourrait en tirer.

Mansour en profite pour faire le point sur l'affaire :

— Si Amar m'a confié qu'il y avait des ombres dans les parages des remparts, c'est que plusieurs personnes sont impliquées. Dans ce cas il y a eu crime ! Je suis persuadé que l'ami Amar est innocent. Sa confession contient une vérité intrigante. Et il va falloir la poursuivre sur le plan personnel, social et politique.

Mansour s'arrête là, mais il possède d'autres informations qu'il garde pour lui. Sadok a été très gêné de lui raconter le secret de Fathia, il n'a pas pu résister d'autant plus que sa gêne pouvait être interprétée comme une mise en exécution nocive envers Kateb. Pour éviter tout malentendu, il a préféré dire la vérité plutôt que de se sentir soupçonné de meurtre. C'est pour cela qu'il a parlé de «mocherie» de Kateb vis-à-vis de Zitouna. Agresseur malgré lui, Kateb, dont la santé psychique n'était pas des plus reluisantes, s'est étioilé de remords et de culpabilité. Il a certainement été tenté par le suicide. Mais possédait-il le cran pour le faire ? Dans la ruelle *Aânakni*, Sadok s'est

déchargé de ce fardeau douloureux, un peu à la sauvette pour laisser planer dans l'esprit de Mansour cette question : et les autres jaloux de l'histoire ?

Pendant cette soirée de fête chez les amis, Zitouna s'est rendu compte de la force de caractère et du bien-fondé de la pensée de Mansour. Ce jeune homme lui plaisait et elle admirait sa probité, sa tournure d'esprit, l'idéal qu'elle pressentait en lui. Ses yeux rentrés en eux-mêmes, méduse qui se contracte pour mieux se détendre, se concentraient pour percer le mystère de ce grand silencieux au regard séduisant. Une envie folle la prit soudain de se blottir contre lui et de pleurer tout son saoul, mais la bienséance et la tradition l'en empêchèrent. Elle aurait tellement voulu arroser de ses larmes cette timidité attachante et ainsi lui faire épouser l'aisance de l'intimité !

Pendant que le petit groupe continue à mâchonner les friandises, et le reste de la famille à garder les yeux rivés sur la télé, Mansour voit l'éclair du multi-dialogue se poursuivre, muet et pacifique, sur le visage de Zitouna. Il découvre l'attrait énigmatique de sa féminité, et comprend, en même temps, l'attachement qu'elle ressent pour ses différentes racines dont elle refuse de perdre la moindre fibre. Les mêmes gouffres les attirent. Zitouna a aimé quelque chose en Kateb, il ne sait pas quoi au juste, mais il n'en est pas jaloux. A chaque amour, une différente couleur. A chaque sentiment, un diapason spécial. A chaque émotion, un espace particulier. Mansour ne se sent ni menacé, ni attaqué dans sa virilité. Au contraire, il «adore» cet amour qu'elle a ressenti pour un être qu'il aimait. Il est en famille.

Plus tard, Zitouna eut vent de quelques précisions sur la famille de Mansour. Ses parents sont nés, l'un à Sakiet Ez-Zit, sur la route de Tunis, et l'autre à Sakiet Ed-daïer,

sur la route de Mahdia. Elle apprit avec bonheur que sa mère avait pour ancêtre un marabout, Sidi Makhlouf, dont le mausolée est situé à vingt-six kilomètres de Taparura, précisément à l'endroit où l'on a découvert des débris byzantins, pris pour les restes d'une ancienne ville romaine, Usilla, et que les Arabes appellent *Inchilla*.

Les Hachem ont eu quatre garçons et deux filles, tous nés à Moulinville, banlieue qui prolonge Taparura sur la route de Tunis. Ils habitent là depuis la naissance de Mansour, le fils aîné, censé leur avoir «porté la chance et le bien». A sa venue au monde, ils ont fini de construire leur commerce, juste à l'avant de leur maison. Moulinville se situe au croisement de deux routes, l'une menant vers la gare et la ville européenne, et l'autre vers Bab el-Jebli et la Médina. A l'endroit même où les routes se rejoignent, un Kerkennien tient une station-service Shell. Dans sa prime enfance, Mansour se rappelle qu'il était difficile de passer par ce carrefour la nuit pour se rendre au Chemin des Brigands ou El-Boustane. Route dangereuse qui conduit à la capitale où, sur la droite, se situe le bureau de tabac de Kraïem, centre névralgique du quartier. Tout le monde se réunit là pour papoter, apprendre des confidences puis acheter le journal qu'on ne fait que parcourir à la maison. Les nouvelles sont plus fraîches et plus croustillantes chez le buraliste, si apte au commentaire caustique et virulent :

— Vendue la jeunesse, comme nos directeurs ! Ils arbo-  
rent tous des T-shirts vantant tel produit ou telle université  
américaine. Ils me font rigoler ces hommes-sandwiches  
bons à faire de la chair à canon. Même les cartouches sont  
trop chères pour les envoyer se faire tuer... Ce serait du  
gaspillage ! On ne trouvera jamais le coupable. Kateb, c'est  
une lettre morte dans les oreilles d'un sourd.

— Mais je travaille sur l'affaire, Si Kraïem, lui répond  
Mansour.

— Tu ferais mieux de t'occuper d'autre chose. Tu perds ton temps.

— Oui, je sais, tu veux que je me marie et fonde une famille, je suis jeune encore, et je compte résoudre l'énigme de la mort de mon ami.

— Surtout ne parle pas aux filles. Le Gouvernement a mis «la loi de leur côté» et il ne badine pas ! Indique-moi celle qui te plaît, et je fais le nécessaire.

— Non, Papa Kraïem. Le monde a changé. Nous réglerons nos comptes nous-mêmes.

Mansour lui doit le respect, et n'ose contrer son discours navrant. Il dévie donc la conversation en lui demandant si les gens ont lu son article sur *L'Ogresse et les Filles du Pêcheur*.

— Tu parles ! Il ne reste plus que cela... Le journal s'est vendu, non pour ton article mais pour la photo en couleur grand format du footballeur Bouâlam. Tout le monde collectionne les photos des joueurs pour tapisser les chambres. Ce sont les seuls à divulguer la bonne parole des buts marqués. On n'achète le journal que pour le résultat du match et la photo. Le reste, on le jette sans le lire, ce qui fait la fortune des vendeurs de papier d'emballage au souk de poisson.

La Cité Lyon où habitent les cheminots européens fait face, de l'autre côté de la route de Tunis, aux divers magasins tenus par des commerçants arabes, berbères, français, juifs, maltais, grecs, italiens, corses... Tout le monde vit dans l'harmonie et le respect de l'autre dans sa différence aussi bien raciale que religieuse. Équilibre précaire mais néanmoins présent qui montre que l'on peut vivre ensemble dans une tolérance à toute épreuve : derrière la rue qui fend le quartier en deux, les Rendu et leur jardin qui fournit les meilleurs pêches de la région, Fenneck, les

vins et les boissons alcoolisées, Azria, la bonneterie et les articles de luxe, Nissim et Falzon, les tissus et les costumes, Kraïem, le tabac, les journaux et les timbres, Tayeb et Ali, les légumes et l'épicerie, Mallouli, le cycliste et réparateur de vélos, Mokhtar et Taoufik, la viande de mouton, de bœuf et les merguez, Azzopardi, la charcuterie, Mezziou, les parfums et les parures, Ahmed et Mohamed, cordonniers, chaussent et réparent les souliers des riches et des pauvres. Le dentiste Schottlander arrive à peine à satisfaire toute sa clientèle dans son cabinet situé derrière le cimetière juif, tandis que le Docteur Sperber fait sa visite chez tous ses malades sans s'inquiéter de leur origine ! Quand la pharmacie Kammoun ouvrit ses portes près du buraliste et les PTT dans l'immeuble Kria, on s'est dit que Moulinville était devenue une ville à part entière. Ce qui, à l'époque, frisait l'exagération. Mais après l'indépendance, le cimetière et les jardins se voient dotés d'immeubles de plusieurs étages et de cliniques desservant, en plus des gens du quartier, ceux de la ville, de la campagne et même de Tripoli.

Chaque fois que Tahar est attentionné et gentil avec Zitouna, il se sent rejeté. Pourquoi rebute-t-il cette gazelle sauvage ? Elle refuse sans cesse de se laisser prendre au collier du mariage tout en venant brouter l'herbe luxuriante de ses plates-bandes à lui, homme de tête qui fait la loi dans la ville ! Après la représentation du conte de Kateb au Marché Central, il lui a chuchoté une petite invitation pour qu'elle se rende à son bureau afin de fêter son succès, mais elle a disparu sans un mot. Tahar en eut la puce à l'oreille : «Elle doit avoir des raisons de m'éviter et de me fuir ainsi». Sa conscience le taraude. Les choses ont dû mal tourner ! Il sait très bien que sa clique dirigeante n'a pas les mains propres et n'est guère appréciée. Et lui ?

Tahar oublie le temps où il se rendait, chaque matin à l'école, en blouse grise et chéchia sur son vélo, modeste et bien élevé ; il sortait d'une vieille famille taparurienne. A présent, il ne s'aventure qu'avec un bouclier de «gorilles», engoncé dans son col amidonné et une cravate au nœud maladroit qui lui mange toute la poitrine.

Kateb, son ami de classe, lui avait conseillé de s'affranchir des privilèges et de tourner la page du néo-colonialisme. Peine perdue. L'écrivain s'est fait évincer de son poste et on lui a même refusé de consacrer son temps à l'éducation de la jeunesse, à l'amour de l'écriture ! Tahar lui en tiendra rancune jusqu'à la fin de ses jours. Cette rancune, transformée en hargne s'est renforcée après la représentation où il s'est senti exclu de l'arène sentimentale, aussi bien dans les écrits de Kateb que dans l'attitude hostile de Zitouna.

Tahar a donc décidé de changer de voie : oublier la belle Zitouna et ses chimères, et se chercher une femme à la mesure de ses ambitions pour faire son bonheur. Lors du mariage de Sadok et de Fathia, il a, justement, remarqué une jeune fille élégante et fière, entourée et sollicitée par un groupe d'adolescentes qui semblait l'écouter avec une attention soutenue. «Elle appartient sans aucun doute à une grande famille, se dit-il, elle se tient bien en compagnie et elle porte des parures de valeur, son or et ses perles étincellent plus que les autres». Renseignements pris sur-le-champ (les marieurs et les marieuses pullulent dans la ville), il apprend qu'il s'agit d'Hayet Karray, de retour de France où elle a fait son doctorat à la Sorbonne. Que de diplômes et de savoir qui le dépassent encore une fois ! Qu'à cela ne tienne, il compte foncer comme un bélier qu'il est, et le lendemain, il envoie sa mère et ses sœurs demander en mariage la précieuse jeune fille qui n'attend que le «mot» pour se décider.



Inutile de décrire le mariage de Tahar Bouficha, directeur de tous les clans dans un pays où le rang fait le muezzin même si l'habit ne fait pas le moine ! Le rituel de l'écriture du contrat, le *mlak*, la préparation des diverses nuits pour aboutir à celle des noces... tout se passe dans les règles de l'art selon la coutume du mariage taparurien mais en plus riche et en plus tapageur.

En été, pour le commun des mortels, tout est archi-comble, il faut réserver l'endroit qui accueillera les festivités un ou deux ans à l'avance. Et lorsqu'il est enfin trouvé, c'est à qui rivalisera d'ingéniosité pour être le plus brillant dans l'organisation des noces. Le mariage doit être fastueux ou ne pas être. Celui de Tahar restera dans les annales. Ce jour-là, pas d'autres conjoints à convoler dans la bonne ville de Taparura sur ordre du Grand Directeur qui tient à inscrire ces heures fastes de sa vie dans toutes les mémoires. Pendant des années on parlera de cette noce-là comme de «la mère de toutes les noces». Ainsi l'a voulu Tahar.

En soirée, les paillettes des robes des invitées rivalisent. Zitouna paraît en tailleur simple qui lui va comme un gant, avec pour seules parures une *khumsa* en or au cou et deux petits bracelets aux poignets. La mère de Tahar s'affaire à mettre de l'ordre parmi les chaises et les enfants turbulents. Zitouna est ravie de voir Tahar au bras de Hayet, son amie d'enfance, à laquelle elle avait offert des livres pour le prix d'excellence que l'institutrice lui avait refusé. Hayet lui avait rendu son geste généreux en lui témoignant une amitié indéfectible. Zitouna la revoit à sa fenêtre, dans la rue des Bijoutiers, en plein cœur de la Médina, l'exhortant à forcer le barrage des soldats français debout, fusils posés à terre entre leurs pieds écartés.

— Par ici, non par là, par-derrière, non par-devant...

Hayet avait fait diversion et Zitouna et Ibtisem avaient fini par passer. Aujourd'hui, Zitouna n'éprouve aucun regret. Elle imagine simplement qu'elle aurait pû être cette mariée-là. Le bonheur de Hayet, belle et intelligente, est le fruit de son refus à Tahar. De sa part aucune amertume, seule demeure la joie d'avoir fait don à Tahar d'une sœur véritable.

Hayet rayonne de bonheur, tandis que Tahar est absorbé par son *mechmoum fill* énorme et rond comme un beignet cerclé d'un ruban de satin rouge, prémonitoire du sang qui sera versé au petit matin. Il enfonce, par intermittence, son nez plat et empâté dans les fleurs à l'odeur puissante. Pourtant, il ne semble pas respirer le bonheur total. Geste machinal, histoire de se donner contenance et masquer son air chagriné. Chagriné, non d'avoir perdu Zitouna, mais parce qu'elle évoque du feu Kateb leurs difficiles relations, leurs querelles au sujet du Parti. Épouser Zitouna, ç'eût été «se la mettre dans la poche», pouvoir agir sur son opiniâtre acharnement à clarifier les circonstances de la mort de Kateb. Zitouna aurait donné gros pour savoir ce qui se tramait dans la tête de Tahar, toujours plus préoccupé par les affaires de la smala des tribus que par sa vie intime.

Confortablement assis autour de tables fleuries, les invités attendent les amuse-gueule et les sucreries. Moshé arrive avec sa femme, félicite les mariés trônant dans leurs confortables fauteuils, aussi empesés que des baigneurs en cellulöid, puis rejoint Mansour et ses amis. Zitouna se rappelle que, dans sa prime jeunesse dans les années cinquante, elle avait invité Moshé pour le consoler du départ de son père en Israël. Ils étaient tous les deux jeunes et voisins. L'ami juif pleurait et avait tellement peur de perdre son père, engagé à faire la guerre aux Arabes qu'elle ne put s'empêcher de participer à sa douleur filiale,

même si de cœur, elle était du côté des Palestiniens. Maternelle, elle l'avait gavé d'amandes grillées et de *laklouka* farcie de pistaches, de gâteaux au miel et de jus d'orange. Tout cela est bien loin, le temps où, dans toute sa gloire, Moshé se conduisait en Juif courageux et dévoué à son pays natal avant et après l'indépendance.

L'oncle Makhlouf décédé, Moshé, à la tête de l'entreprise, a commencé l'expédition de l'huile en Europe pour son propre compte. Sa société Zitex lui a permis de devenir le plus riche exportateur de la Tunisie. Il a fini par acheter toute l'huile produite à Taparura, et il a fondé un siège social à Marseille pour préparer sa sortie, car il sentait le vent tourner une fois le collectivisme mis en place. Malgré les perturbations vis-à-vis de sa communauté lors des guerres au Moyen-Orient, il sut naviguer avec doigté dans les houles désastreuses de la bigoterie religieuse, se considérant toujours comme un citoyen exemplaire, et il l'était. Alors que des membres de sa famille s'étaient exilés en Provence ou à Paris, lui se promenait seul le soir dans sa ville natale, les mains derrière le dos, la tête relevée et fière, en saharienne aux couleurs vives, s'arrêtant de temps à autre pour bavarder avec ses amis, conseiller un père consterné en quête d'emploi, une mère d'une bourse pour son fils. Il aidait tout le monde sans distinction de classe sociale ou de religion.

Pendant la soirée de noces de Tahar, il s'est placé un moment auprès de Mansour pour lequel il ressentait une affection particulière. Rien de tel avec Kateb, entre eux quelques affinités certes, mais aussi quelques déboires.

— J'ai bien aimé le conte de Kateb, mais j'avoue que je n'apprécie pas sa manière d'agir, dit-il à Mansour qui s'attendait à ce sentiment ambigu vis-à-vis de leur ami défunt.

— Tu as raison pour tout ce qui est de l'arrogance, de la violence et de la confiance en soi. Kateb, l'écorché vif,

n'avait qu'un seul moyen de se défendre : l'agressivité... en tout cas, pour lui, ça marchait !

— Oui, mais c'est dommage de s'être brouillé avec les anciens camarades qui représentent le pouvoir... Tahar, Sadok et tous les membres du conseil d'administration. Il s'est fait là beaucoup d'ennemis qui ne pardonnent pas.

— Il provoquait pour dialoguer. Au fond, il n'était pas méchant. C'était une «grande gueule» sans une once de diplomatie !

— Je suis d'accord avec toi pour ce qui est de ses bonnes intentions et de son sens civique développé.

— Alors, pourquoi a-t-il gâché les deux passions qui lui tenaient à cœur : Taparura et Zitouna ?

— C'est là le drame, je dois dire la tragédie. Trop d'exaltation tue lorsqu'on n'est pas capable de calquer son idéalisme sur la réalité.

— Il manquait d'équilibre, mais cela nous le savons. Pourquoi devait-il subir une mort prématurée ?

— *Mektoub* pour Kateb !

— C'est toi qui dit ça, toi qui représentes le *self-made man* de toutes les adversités ?

— Écoute Mansour : un jour on dira que Kateb a été une vérité massacrée, mais cette vérité, il a fallu la découvrir et la payer.

— C'est le bon sens qui te fait parler ainsi. Kateb s'est laissé coincer entre des vautours charognards et une lionne qui ne demande que la paix.

— Oui. Sa bouche a déversé des mots qui ont donné le vertige, et cela ne se pardonne pas. Il aurait sans doute voulu que ses concitoyens s'en saisissent comme pour la transe de la *Hadhra* afin d'exorciser le mal qui nous lamine tous.

— Les mots seuls ne suffisent pas. Il faut la musique et le contexte des transes... Mais là où il a visé juste, c'est quand il a écrit : *un émigré est toujours un dénigré.*

Mansour et Moshé Bokhobza - son nom de famille rappelle toujours la marque d'eau-de-vie de figues que ses ancêtres ont produite depuis plus d'un siècle et que Tunisiens et étrangers boivent avec délices - sont tombés d'accord sur cette devise trouvant que le bonheur est à l'intérieur de l'Homme et non dans ses déplacements.

Pourtant, un jour, Mansour a appris le départ soudain de son ami Moshé qui s'est senti menacé par la guerre israëlo-arabe de 1967. Vers cette même période, et suite à la décrépitude de Aïn Fallat et à la disparition de ses vergers, Amar, mis au chômage, a entrepris de longues démarches pour obtenir un visa et un permis de travail à l'étranger. Parti s'initier au vissage de boulons *ad vitam eternam* aux usines Renault, ou peut-être plus tard à la peinture au pistolet, il n'apprendra jamais le fonctionnement du carburateur ou du circuit électrique. Il fait écrire à Mansour qu'il passe sa vie à économiser tout son argent pour l'envoyer à la famille, payer les dettes et acheter une maison pour ses frères et sœurs. Il rentrera dans trois ou quatre ans au pays pour revoir les siens tout en espérant qu'il sera fêté et pas trop "pompé" dès son arrivée ! Il s'enquiert aussi de l'affaire Kateb. "Celui qui trouvera le coupable sera un homme fort", affirme-t-il bien naïvement.

La ville se vide. La vie sous le joug de l'autoritarisme laisse des blessures dans la population, qui se replie sur elle-même pour les panser. Et comment ? En important des caisses et des caisses de marchandises de toutes sortes, sévèrement contrôlées par la douane qui s'enrichit à force de magouilles. On les stocke peureusement dans des entrepôts construits à la hâte sur les toits des maisons qui accumulent la poussière. Les Taparuriens pensent que le bonheur est proportionnel à l'accumulation, à la spécu-

lation qu'ils pratiquent avec art en jouant avec adresse des temps de stockage et de revente. Parallèlement, Taparura est fière d'exporter sa matière grise. L'école prestigieuse de Bab El-Garbi, création française au Ksar à l'angle nord-ouest de la fortification, a fourni maints intellectuels dont un ministre de l'Éducation nationale, quelque temps après l'époque en question. Grâce au surplus de gens éduqués, des instituteurs, des contremaîtres, des professeurs, des ingénieurs, des comptables, partent en coopération dans les pays arabes et africains... Ainsi deux forces humaines s'écoulent, l'une vers le Nord, les bras musclés et la tête pleine, l'autre vers le Sud, chétive de corps mais efficace d'esprit !

Par un jour d'hiver froid, Mansour se réveille tôt pour aller à son bureau rue de Thyna. Il découvre que le rond-point, vide la veille - la Sculpture-Olivier a été bannie du centre de la ville européenne au profit du flanc du rempart - est occupé par un tourniquet d'eau, en forme de globe, aspergeant une verdure rachitique dans des parterres bigarrés circulaires. Surgissement de petits tuyaux d'arrosages poussiéreux et absurdes dont la raison d'être reste encore à décoder...

VIII.

**BAB ECHARGUI**  
**LA DÉRIVE DU DÉSIR**

*Cette jeune fille, qui était vive et quelquefois plaisante, me dit alors : — Eloignez-vous, pauvre malheureux, éloignez-vous de mon feu ; car, s'il en volait sur vous une seule étincelle, vous brûleriez jusqu'au fond du cœur d'une flamme que je ne pourrais seule éteindre, moi qui sait remuer la casserole aussi doucement et aussi agréablement que le lit.*

*Apulée, l'Ane d'or, Édition Nilsson, p. 34.*



Le pays est à la dérive... Le naufrage en vue ne peut plus attendre et le navire ne manquera pas de se fracasser contre les murailles ! Alors, le capitaine se met à hurler : «Qui a décidé de laisser le bateau voguer à sa guise ?» Redressons la barre ! N'est-ce pas moi qui tiens le gouvernail en main ! Que les têtes tombent...

Le ministre Ben Malah, en dépit de ses cinq ministères, apprend son limogeage à la radio dans la voiture de service qui le conduit à son bureau. Il ordonne à son chauffeur de s'arrêter, descend du véhicule et disparaît très vite dans la foule. Le chauffeur sera torturé pour "incompétence"; il n'a pu indiquer avec précision le chemin qui a englouti son patron, et comme il persiste à nier toute complicité, il finira sa vie en prison. En attendant, le responsable «de tous les maux», celui qui n'a fait qu'exécuter les ordres de son Raïs, se déguise en bon Tunisien, chéchia, barbe, moustache et *jebba harir*, traverse la frontière algérienne et rejoint le havre de paix qui l'attend en Europe où on lui décernera un doctorat *honoris causa* pour l'ingéniosité de sa disparition de la sphère diplomatique...

Ainsi les portes de la ville s'ouvrent de nouveau et les affaires reprennent en force. Sadok sort toutes les marchandises de ses dépôts, s'enrichit en spéculant sur les réserves accumulées. Les gens lui mendient la faveur d'être actionnaires dans l'une de ses quatre sociétés où il est majoritaire à soixante pour cent. Du coup, on lui propose la présidence de la Foire et du Salon des jouets... Et c'est Fathia qui se charge à présent des constructions des villas sur les quatre routes. Chaque matin elle mène tambour battant les chantiers, veillant au bon mélange du mortier, à la pose des carrelages ou des faïences. Son frère Kateb surgit toujours dans sa mémoire à chaque regard

qu'elle porte sur le monde et toutes les fois qu'elle revoit Zitouna. En effet, comment régler cette affaire une fois pour toutes ? Le souvenir de la mort l'assiège et l'étouffe plus que l'air pollué ou l'atmosphère politique. Comment apaiser son angoisse si la blessure de sa cousine n'est pas guérie ? Fathia ne peut s'empêcher de faire participer Zitouna à ses activités et ses préoccupations, histoire de la rassurer sans d'ailleurs jamais aborder directement son problème. Biaisant le véritable enjeu qui les unit, elle demande à brûle-pourpoint :

— Quand penses-tu te marier ? Il est grand temps que tu te fasses construire une villa et que tu jettes un regard aux prétendants qui te poursuivent depuis si longtemps.

— Il ne s'agit pas de s'ouvrir ou de se fermer comme ces soupapes politiques, mais d'exorciser la hantise et lisser la balafre qui nous défigure.

Au fond elle ne sait si elle peut vraiment compter sur la compréhension de Fathia et elle brûle de l'envie de lui demander franchement pourquoi elle s'est tue si longtemps après cette nuit inoubliable, pourquoi elle est restée aveugle à la culpabilité de son frère pourtant clairement exprimée dans le conte ? Zitouna perçoit certes une blessure chez Fathia, mais de toute autre nature que la sienne. Elle, elle n'a rien vécu dans sa chair. Aujourd'hui, enrubannée de bonheur, Fathia baigne dans une nouvelle aura de gloire qui la sépare de sa cousine. Un jour elle la fait passer sous ces arcs de triomphe, ces *akouass*, montés en toute hâte à Taparura, chaque fois que le Combattant Suprême y fait une visite. Toute une mise en scène où Tahar et son équipe de la *wilaya* sont passés maîtres. Ces arcs montés et démontés parfois pour quelques jours rivalisent avec ceux d'autres villes, et Taparura occupe le premier rang dans la surenchère des décorations, juste pour l'amour de se faire aimer !

Zitouna cherche encore le secret de l'amour qui pourrait la faire vibrer, revit la sensation mystérieuse et pure qu'elle a ressentie auprès de Mansour à la représentation du Marché Central ou à la soirée passée chez Sadok et Fathia. Elle admire l'adaptation de sa cousine, son nouveau train de vie, son courage et son savoir-faire, mais elle ne peut effacer la pudeur, aussi épaisse qu'un brouillard londonien. Parler à cœur ouvert de cette « chose » qui les brouille et les divise ! Mansour est hors diapason... Il ne connaît pas l'art de traverser les *akouass* de la chance, les siens ou ceux de Zitouna ! Murés dans ce silence inaugural et entêté, Zitouna et Mansour essaient de les secouer, de les vider comme la cornemuse de son air. Mais il reste « Kateb et son esprit » qui les bâillonnent. Sa marée aux flux et reflux irréguliers les prend souvent au dépourvu, les rapproche et les sépare. Fluctuations noueuses d'angoisse torpillées, par la suite, pour ne devenir que paix momentanée. La blessure infligée se cicatrise. Elle est sur le point de guérir.

Le port asphyxié continue d'ingurgiter le soufre qu'il s'est offert à l'orée de l'indépendance. La racine de l'olivier en sculpture laquée sort de l'ombre et manifeste sa présence du côté de Bab Echargui, cette porte du Levant qui débouche sur la route de la capitale et qui laisse derrière elle la ville moderne avec sa gare et les départs de plus en plus fréquents. La crise du *socialisme*, aux séquelles désastreuses pour Taparura, a creusé un fossé entre les classes, plus large que celui de Scipion. Elle a ouvert plus grande la béance du rond-point avec son tourniquet d'eau qui a disparu du jour au lendemain. Si la racine de l'olivier, sans contester fierté régionale, s'est volatilisée pour réapparaître à l'est de la Médina, le centre resté vide, un certain temps,

fait surgir dans la surprise une statue équestre géante du Raïs juste devant l'Hôtel de Ville ; immense piédestal imposant, en marbre ocre qui rappelle la couleur, mais plus soutenue, des steppes de la région. Cette tour qui masque et défigure le palais municipal soutient le Raïs qui s'élançe, pieds à l'étrier, sur un cheval hennissant, dont la cadence ne tolère aucun rival. Agile et alerte, et portant tarbouche, sa tête dépasse à peine les deux oreilles attentives de sa monture. Adossé au flanc du cheval, un piéton nu-pieds tire les rênes pour maîtriser la bête fougueuse, tandis qu'il tient par le bras son fils qui semble appeler au secours. Trois têtes convulsées qui avancent dans la douleur, vers cet avenir incertain qui les effraie, pendant que le sourire figé du Combattant Suprême semble rassurer l'auditoire absent des lieux. Il salue de la main droite, le bras levé secoue des pans de ciel. Personne n'est rassuré par ce geste familier d'incitation à l'entente.

La statue présidentielle rassure la ville, l'incite à aller de l'avant au lieu de s'ancrer dans son marasme habituel. Que faudra-t-il subir ou infliger pour changer les habitudes ? Taparura tente vainement de retrouver son équilibre. Comme cela s'avère difficile, on met au point divers plans directeurs d'urbanisme. Secouée, la ville moderne se ressaisit, transforme ses librairies en agences, Hertz et Avis, pour que les touristes prolongent leur visite et éprouvent l'envie d'aller folâtrer dans les environs. Impossible de changer quoi que ce soit dans *le petit rectangle monolithique* de la Médina coincé entre les banlieues modernes qui s'étendent vers la campagne, et recrachent en béton une verdure avidement broutée ! La production agricole n'est pas en reste, transformant les havres de paix des oliveraies en chantiers bruyants où la technique chasse la main de l'homme et le savoir ancestral. Mais aujourd'hui

la rentabilité est reine et les gens s'adonnent au plaisir d'acheter et de vendre tout en regrettant l'absence des touristes européens qui ne font pas oublier la pléthore d'autochtones bigarrés, bédouins, nomades, Lybiens, voire chômeurs aux poches vides...

Tant de mythes au fondement douteux ! Les touristes étaient un sujet de conversations houleuses entre Zitouna, Kateb et Mansour. A la seule évocation du mot, Kateb s'enflammait, hurlait :

— Ce sont des envahisseurs des temps modernes qui viennent manger et chier sur nous pour deux fois rien.

— C'est vrai, le prix du voyage et de la pension est dérisoire, à peine celui d'un billet aller-retour pour l'Europe, pour l'un d'entre nous ! Mais il nous faut dialoguer avec les étrangers, leur faire connaître notre patrimoine, leur ouvrir nos portes pour qu'ils se rendent compte de notre richesse, de nos valeurs et de l'indigence de leurs mesquineries.

— Comment fraterniser avec les touristes si, chez nous, nos hôtels leur sont réservés en exclusivité, et que chez eux, les leurs nous sont interdits ?

Kateb avait organisé une émission-débat pour traiter de ce fléau rentable dans tout le Sahel. Il était harcelé, menacé de mort.

A l'époque, ni Zitouna ni Mansour n'ont perçu le danger. Kateb a mis le doigt sur le nerf de sa société, la rentabilité. Taparura n'a jamais attiré cette manne d'argent de l'étranger. Elle s'est toujours sentie reléguée aux oubliettes par le pouvoir central qui ne favorisait que la région du Raïs. Taparura doit donc toujours compter sur elle-même pour l'accumulation de ses richesses et de son pouvoir. A témoin, la majorité des Taparuriens n'occupent que des

places de fonctionnaires et de professions libérales dans les rouages de la capitale. Ils font marcher la machine sans être au volant. Ils se sont bagarrés pour avoir ne serait-ce qu'un strapontin dans les ministères. Et quand ils ont obtenu un ministre de l'Économie, il était tellement brillant que le Raïs a admis que c'était vraiment dommage de le renvoyer ! On dut le chasser de son poste pour son attitude provoquante face au Père, faute fatale qui ne pardonne à personne...

Pourquoi Kateb persistait-il à défier son père, sa famille et sa région ? Pourquoi s'entêtait-il à foncer dans les ténèbres de la politique et du civisme, deux domaines bannis dans les coutumes locales ? On ne s'immisce pas dans les affaires de l'État et l'on ne donne pas de leçon au bon citoyen qui ne veut rien savoir du monde qui l'entoure s'il ne sert ni sa bourse, ni son prestige ! Kateb a sans doute déploré ce repli néfaste de sa société qui ne pouvait mener qu'à sa perte puisque l'intérêt collectif reste lettre morte. Au fond, peu lui importait de s'enfermer dans ce couscousier des malheurs, de s'étouffer lui-même sans toucher à la mentalité de ses concitoyens. Son père s'est parfois confié à Mansour, lui peignant les insatisfactions de son fils : son refus d'écouter les conseils, sa fierté sans bornes, son entêtement à cultiver sa marginalité, en plus des plaintes de gens qui le détestaient pour ses interventions quand elles n'allaient pas dans leur sens...

— Il n'a jamais voulu écouter les paroles de son père, dit le vieillard, désabusé et amer d'avoir perdu un fils si jeune.

— Dommage que Kateb n'ait pas suivi l'adage de nos ancêtres : *Ya ridhâyet Allah wa ridhâyet el-walidayni\**.

— S'il avait suivi à la lettre ce principe, rien ne lui serait arrivé !

— Dites-moi : avez-vous des pistes ? Qui l'aurait tué ?

— Je n'en sais rien, sinon qu'une nuit en rentrant chez moi de Bled Essouri, j'ai été poursuivi par deux personnes ivres qui marmonnaient des obscénités à mon égard et au sien. Mais pas de menaces de mort comme il en avait reçues personnellement !

— Et vous ne vous rappelez pas ce qu'ils disaient au juste ?

— Non. C'était la première fois qu'on me talonnait. Lui, par contre, a reçu plusieurs fois des menaces suite à l'affaire des mosaïques de Thyna, celle des tabias, le dossier du tourisme, ses interventions à la radio, toujours contestées, la débauche, les affaires de mœurs... et j'en passe !

— Si j'étais presque toujours d'accord avec Kateb, je ne l'étais pas du tout sur ses méthodes, sa façon d'aborder les problèmes.

— Vous êtes tous les deux plus éduqués et plus intelligents que moi, mais je te répète que chez nous, nous n'entreprenons rien sans le consentement des parents, et Kateb n'a jamais adhéré à ce précepte.

— Il ne songeait qu'à écarter la tentation, mais il tombait de plain-pied dans ce labyrinthe mental où il ressasait sans cesse son «moi», son «je».

— *Ana... Ana... Ana...* Dommage qu'il ne soit pas sorti de son enfer !

— Le pouvait-il ?

Pour la première fois Mansour et Zitouna se sont entendus pour se rencontrer à Thyna, à l'emplacement des ruines, point de départ de leur ville et terrain d'entente pour renforcer ce début d'intimité. Zitouna a expliqué à son ami qu'il doit en faire le tour pour prendre des notes, s'il veut consacrer un article à l'origine et à la splendeur de cet endroit sacré qui lui tient à cœur.

— Sais-tu que ce sont des archéologues français, des militaires, qui ont entrepris les premières fouilles. Ils ont découvert toute une ville reposant sous les sables. Leur fierté fut telle qu'ils se les sont appropriées. Cette mainmise sur notre patrimoine leur a servi à glorifier les Romains et à nous dénigrer sur notre propre sol. Mais qu'à cela ne tienne ! Toujours est-il que les mosaïques qui nous sont restées racontent bien l'histoire de la cellule originelle de notre ville.

— Kateb s'était-il inspiré de cette apothéose d'art et d'histoire ?

— Sans doute. Je crois même qu'il l'a incluse dans son conte. A bien réfléchir, la tentation, qui n'est pas celle de saint Antoine mais le sujet de l'artiste romain, coïncide avec les agissements du fils du sultan.

— Tu veux dire le rapt de la fille du pêcheur.

— Bien plus. Kateb s'est aussi inspiré de la mosaïque représentant une vestale pour l'habit traditionnel que j'ai porté le jour du récital. Et la *Gorgone échevelée* de l'autre ne te fait-elle pas songer à la *goula* ?

— Je vois. Les serpents qui entourent la tête échevelée, ce sont les ruses et le pouvoir fantastique des monstres fabuleux de notre terroir !

— Oui, ils étaient chantés par les Grecs d'autrefois. Kateb a tissé l'histoire avec ses propres tourments intérieurs dans le contexte de notre mythologie.

— Y a-t-il d'autres éléments qui pourraient m'aider et éclairer le conte ?

— Oui. Plusieurs mosaïques représentent des lutteurs qui cherchent à se terrasser pour obtenir une couronne de laurier qu'une main gracieuse de patricienne posera sur la tête du vainqueur.

— Kateb a lutté seul ou plutôt a mené le combat en solitaire, et il a voulu être couronné par tes mains !

— Impossible.



— Sa tentation, son ambition et son amour de lui-même l'en ont empêché. D'où la tragédie !

— Le drame, nous le jouons tous avec plus ou moins de bonheur... Seulement voilà ! Personne n'est Jésus pour porter tous les maux de la terre sur ses épaules. Kateb a imposé ses idées qu'il croyait être celles du peuple. Une main n'applaudit jamais toute seule !

De crainte de faire saigner les anciennes blessures, Mansour se contente donc de ne poser que des questions sur la forme originale des lampes, uniques dans leur genre, nées avec Thyna à l'époque où Rome était déjà au zénith de sa puissance. Zitouna lui montre ces lampes décorées, en relief, d'aigles, et d'autres ornements. Un signe qui ressemble à un croissant retient son attention. Ne relève-t-il pas de cet emblème contenu dans le cercle blanc du drapeau ? Le rouge sang tranche sur la blancheur après qu'il a été versé dans la légitimité du couple. Il a inspecté dans le musée de la municipalité des reliques de toutes sortes placées dans des vitrines poussiéreuses : des vases en forme d'aquarium, de jolies amphores en verre irisé, des entonnaires, des bouteilles, des lacrymatoires en verre, des suspensions en bronze, «un compte-gouttes en verre mieux conditionné que les nôtres», dit la légende. Sur place, Zitouna lui fait parcourir l'immense nécropole au passé brillant, «un rectangle de mille mètres de long sur deux cents de large», des monuments sépulcraux au style ressemblant aux ruines pompéiennes - ici, nous sommes loin du Vésuve de l'an 79 av. J.-C. et des terres montagneuses - l'emplacement de très beaux mausolées qu'on a brisés pour la lamentable satisfaction d'en extraire des lampes sans valeur.

«C'est au fond ce qu'a fait Kateb. Quelle piètre satisfaction a-t-il éprouvée en abîmant Zitouna ?», pense Mansour tout en continuant d'être tout ouïe. A l'image de Thyna,

Zitouna s'est révoltée contre Kateb et la voilà prête à approfondir le terrain de ses relations avec Mansour, tout en veillant à ne point se faire coloniser par ce nouveau prétendant, comme le fut l'antique cité par Hadrien. Le fossé de Scipion, n'est-ce point cette brisure qui la traverse dans son corps et incise son passé glorieux, mais poussiéreux, et le présent de sa modernité naissante ? Aucune limite à l'expansion de ses rêves. Mansour sent ce désir profond de la part de son amie d'explorer, à sa façon, les horizons incertains de leur avenir. Elle ne dit rien. Ses yeux s'embuent, mais les larmes restent sur les prunelles comme un éclair vif vert olive bordé des couleurs de l'arc-en-ciel. Quel réconfort pour Mansour de passer ainsi deux heures dans la joie du partage silencieux loin des ténébreux marchandages de Taparura ! Ils sont loin, très loin dans l'espace et le temps... Ils se penchent sur une autre vérité que la leur, celle de cette cité en ruines dont le temps de résurrection est enfin arrivé !

Envol des cendres... Renaissance...

Zitouna continue à faire le guide sous un soleil torride. Elle narre la trouvaille d'un tirailleur français qui a découvert un «cercueil en cèdre contenant les restes d'un jeune officier...le cadavre était recouvert d'étoffes qui tombèrent en poussière au premier toucher. Dans l'une des mains se trouvait un glaive, dans l'autre un javelot».

— Nous possédons ces reliques dans les archives de l'Hôtel de Ville, et je me suis épuisée à les faire exposer en vitrine. Les traces de sang sur le cercueil montraient que la victime a été sacrifiée, jeune, «aux dieux de Rome pour apaiser leur colère et les rendre favorables à l'âme du

mort». Et pourquoi les Français s'épuisent-ils à nous convaincre que tout ce qui est vestige sur notre sol appartient aux Européens ? Pourquoi tiennent-ils à tout prix que la fondation et l'origine même du nom, Thyna, soit romaine et non punique, par exemple ?

— Parce qu'ils veulent s'accaparer toute gloire et tout prestige ! Ils oublient que tout ce qui s'est passé sur notre territoire nous appartient.

— Oui, ici le brassage des races et des religions a été plus tolérant et plus convivial que chez eux... en dépit des guerres et des atrocités des deux côtés. Aucun historien européen ne le dira. C'est la raison pour laquelle je compte réhabiliter notre passé et continuer la tradition de notre ville, notre pays, notre continent... bref tout ce qui nous appartient.

— Ne crois-tu pas que tu rejoins là l'idéalisme de Kateb ?

— Dans un sens oui... mais je ne veux en aucun cas me mettre en avant. Qui nous dit que ce jeune officier mort, enterré et redécouvert n'est pas l'aïeul de Kateb ? Il n'y a qu'à l'imaginer avec, dans la main, des livres écrits par lui au lieu du glaive et du javelot.

— Et il n'aurait pas à se justifier de la couleur de la peau de ses ancêtres, blonds, bronzés, ou noirs !

— C'est vrai ce que tu dis, les anthropologues européens ont toujours coloré, à leur façon et pour le besoin de leur cause, notre histoire. Quant à nous, nous n'avons exclu personne !

— C'est pour cela que je t'aime, Zitouna.

Mansour a laissé échapper le mot comme un parfum de jasmin qui se déverse dans le naturel de son essence. Zitouna, surprise par cet aveu qui lui est allé droit au cœur, se trouve embarrassée ; elle rougit de timidité et de bonheur. Elle n'a jamais entendu quelqu'un s'adresser à

elle de la sorte. Ces deux mots l'ont tellement troublée que son silence de plomb pèse de toute sa lourdeur. Leurs regards se sont rencontrés dans une caresse infinie, une tendresse troublante et silencieuse.

Ce premier fluide d'amour faisant suite à l'aveu spontané de Mansour s'est répandu sur les ruines de la glorieuse Thyna. Paradoxalement, au lieu de les rapprocher, il a créé un moment de gêne et une distanciation. Zitouna, effrayée, se durcit au lieu de s'abandonner, rentra dans sa carapace sentimentale, prit un visage froid et poursuivit la promenade, le cœur tout emplí de sa troublante et émouvante espérance d'une union à venir. Comment se tisseront les liens enchanteurs qui la séduisent déjà ? Comment se façonnera leur épopée, ce passage des rêves de l'adolescence vers une réalité à parfaire ? Se pencher sur Thyna, c'est renaître de leurs propres cendres. Mieux encore, ils dépasseront leur propre corps.

Entente privilégiée et merveilleuse qui les comble et les submerge à la fois ! Avant de quitter les lieux, Zitouna se ressaisit et montre à Mansour l'endroit précis où l'on avait découvert un établi de fabricant de semelles. L'anthropologue français se demandait, en 1908, « Qui aurait cru que les Romains connaissaient l'art de se servir du liège pour préserver leurs pieds de l'humidité ? Comme quoi il n'y a rien de nouveau sous le soleil ! ». Furieuse, Zitouna commente :

— Ils estiment que nous sommes absolument incapables de créer quoi que ce soit ! Après tout le liège pousse dans nos forêts, et le cordonnier était peut-être un ancêtre de Kateb. Les professions sont transmises de père en fils depuis des siècles. C'est seulement aujourd'hui que nous sommes en train de changer !

— Tout à fait. Ce même anthropologue affirme que les Romains « ont éclairé de leurs ondes intellectuelles les

territoires soumis», mais mon Dieu, pourquoi pas le contraire ? Et pourquoi, à notre tour, n'éclairerions-nous pas les Européens ?

— Les *Soumis* auraient pu apprendre beaucoup de choses aux *Conquérants*, et contribuer à leur développement. Après tout, nous connaissons mieux le territoire et la civilisation. Un grand avantage !

Peu à peu, Mansour et Zitouna rivalisent d'aisance dans leurs échanges de surface qui comblent leurs mal-adresses à laisser s'épanouir leur amour. Leur blessure devient l'écho de la déchirure du pays et de leur ville. Symbiose harmonieuse qui fait couler la sève douloureuse de l'émotion ! Les larmes de joie sont versées sans retenue, scellant l'apothéose de cette après-midi exceptionnelle.

Les choses se précipitent, prennent une tournure imprévue. Taparura et ses industries polluantes frappent à la porte de l'antique cité. Les tentacules avalant, par grosses bouchées, tout l'espace vert, se plantent dans le cœur d'un passé prestigieux de plus en plus empoisonné. Les ruines se délabrent et s'écroulent à une vitesse vertigineuse. Il faut arrêter la gangrène. Toutes les pétitions pour se débarrasser de la NPK sont restées lettre morte. Ce n'est pas un article qu'il faut écrire pour la sauvegarde de Thyna et l'héritage culturel et artistique de la région taparurienne, mais tout un livre ! Dommage que Kateb n'ait pas entrepris ce projet en accord avec les souhaits de sa cousine. Il aurait pu regagner sa confiance et celle de ses concitoyens, tout en conquérant son cœur. Trop tard ! Zitouna a mené la bataille toute seule, et elle se débat, encore aujourd'hui, pour faire accepter la relance de ce projet fantastique : ramener l'esprit de Thyna dans l'enceinte même de la Médina à laquelle elle appartient. Bab

El-Kasbah apparaît comme le lieu idéal pour accueillir la ville-mère dans le sein de la ville-fille. Taparura accoucherait alors d'un enfant qui ne serait autre que sa génitrice. Pour redevenir un fœtus, Thyna a dû mourir symboliquement, dernier trépas qui va revitaliser l'enceinte, les *sours* de *Bled El-Arbi*.

Dans les agitations qui l'ont bouleversée, Zitouna a employé toutes sortes de moyens, entrepris démarche sur démarche, déplacé carcan sur carcan. Tant d'actions pour le moins hasardeuses dont elle a retiré de la maturité et de l'aplomb même du fait des échecs rencontrés, d'autant plus cuisants qu'ils sont indissociables de sa vie intime. Le pays lui a ouvert les portes de la parole et du droit de la femme, alors que son cousin, lui, l'a spoliée de ses propres mains. Aussi doit-elle faire le deuil du viol, comme Thyna celui du bulldozer et des envahisseurs, pour devenir elle-même à part entière, l'enfant-Thyna. Renaissance où elle a le sentiment d'avoir retrouvé sa virginité. Épanouissement sans limite qui n'a besoin ni de maquillage, ni de coquetterie.

Sa plongée avec Mansour dans le cœur endolori de Thyna à l'article de la mort a fait voler la frayeur nichée au fond de ses entrailles. Jamais elle ne s'est sentie aussi bien qu'à présent aux côtés de cet être doux, torturé lui-même, timide et sincère qui l'a touchée par sa simplicité. Ils vibrent tous deux au même diapason, grâce aux mots qu'il a su trouver pour la libérer, cerf-volant magique qui apaise les rancœurs et adoucit l'amertume. Zitouna suit les pistes lointaines tracées par ses aïeux et ses parents, qui la conduisent à son propre mystère où elle puise sa force. Elle ne récite plus des formules apprises, mais crée elle-même les notes de son chant pour mieux les transmettre.

Quant à lui, il a retenu le premier sourire, mi-apaisant mi-douloureux qu'il ait jamais vu sur son visage. La beauté de Zitouna s'est amplifiée comme par miracle. Les blessures se métamorphosent grâce à la mort de Kateb, cet hymne qui galvanise leur entente. Encore faut-il achever l'enquête et trouver la cause de cette mort caractérisée. En sillonnant les rues de Taparura, comme d'habitude à l'afût d'événements à narrer, Mansour se remémore les délices de leur première rencontre, les agonies de Kateb avec sa cousine, les poèmes épinglés aux ficus larmoyants des avenues, les harangues contre les touristes, envahisseurs du sol natal, les projets avortés de la mise en valeur du patrimoine, la valse à cinq temps des statues qui ont meublé le cœur de la ville, et tant d'autres insalubrités. Il faut d'abord faire le point sur les insoupçonnables : Moshé et Amar dont on peut être sûr. Depuis son exil en France, ce dernier ne manque jamais d'évoquer la mémoire de leur ami défunt avec lequel il a partagé « l'eau et le sel », le kif et les ragots sur les filles. Quant à Moshé, il a été honnête et sincère sur toute la ligne. Il ne cesse de manifester sa nostalgie du retour au pays natal. Moshé ne ferait pas de mal à une mouche. *El-Ishra* est sacrée.

Mansour sait que ses compatriotes taparuriens souffrent d'une grande inquiétude ; elle leur vient de leurs ancêtres qui ont manqué d'eau. D'où leur dédain de l'éphémère, et la croyance aux valeurs sûres, matérielles : surtout les constructions puisqu'ils sont tous descendants des *staâs*. La famille, la terre et la mer sont leurs trois sources fondamentales. Il s'agit alors d'analyser si le crime n'a pas profité aux acharnés du pouvoir ou aux querelles familiales. Vus sous cet angle, Tahar, Sadok et Dahak pourraient bien être suspects. S'ils n'ont pas agi eux-mêmes, ils ont pu commanditer le crime. De la famille du défunt,

Mansour ne peut accuser ni soupçonner personne ; Kateb était respecté par la plupart des membres de sa famille proche. En tant qu'aîné, il bénéficiait de la confiance de son père et, sans attendre de lui succéder, prenait déjà des décisions à sa place. Conseiller influent, arbitre du clan, il était vu comme un homme juste et intègre. Alors pourquoi cette brutalité vis-à-vis de Zitouna qui, elle, a noyé sa souffrance dans le puits de son cœur ?

Reste à se tourner vers le conte, où s'entrecroisent nombre de femmes au pouvoir incontestable, ce qui, de la part de Kateb, apparaît comme une contradiction de taille par rapport à ses attitudes. Le jeune enquêteur compte revoir ses notes un de ces jours, mais à présent, il se souvient qu'il avait dénoncé, dans son journal, la topographie incestueuse du pays et de la région. Le tout incarné par la statue qui aujourd'hui défigure la ville. De profil, la tête du cheval et le corps du cavalier forment le tracé exact du littoral du pays. Carte géographique en marche, mue par la langue de bois en provenance de l'étranger. La nuit, les projecteurs, bien réglés, relèvent les traits estompés de cet ensemble familier pour le faire voler vers un ciel toujours sans nuage. La statue brandit ses options en plein rond-point de la ville. Le conseil d'administration suit à la lettre ces lois suprêmes, pendant que les étourneaux déposent ouvertement leurs chiures sur le visage de bronze avant de se perdre dans la nuit des oliviers...

Quand la dernière villa de Fathia est construite, on décide de pendre la crémaillère au retour de Sadok d'un pèlerinage à la Mecque. Pour «laver ses péchés», il décida d'entreprendre ce voyage assez jeune - d'habitude ce sont les vieux, près de la mort, qui s'y rendent - afin de resserrer ses liens avec le prophète et couronner sa vie de la blancheur de l'au-delà. Le soir de son arrivée à Monastir,



quatre voitures partent de Taparura pour l'accueillir, triomphant, au sein des pèlerins revenus. Enroulés de bur-nous et de couvertures de laine, les amis et la famille se chauffent autour d'un feu de bois tout en sirotant un thé noir pour se protéger de l'humidité qui les fait frissonner. Sadok sort de l'aéroport après le contrôle de la douane, vite passé puisque les personnalités sont des environs. Tahar lui apprend la bonne nouvelle :

— Je suis député, à présent. Un nouveau maire et un nouveau gouverneur ont été nommés. Tous les deux des non-Taparuriens !

— Mabrouk, nous sommes fiers de toi, dit Sadok, à moitié ahuri et endormi. Avez-vous trouvé le coupable pour l'affaire de Kateb ?

— Les *hrem*s qui couvraient les gens qui t'attendaient me rappellent celui de la goulou du conte. Je crois que cela cache quelque chose, dit Mansour.

— Que vas-tu chercher là ? répond Sadok. Je vois que vous n'avez pas trop bougé pendant mon absence.

— Si, nous avons avancé, mais à pas de loup, très précautionneusement. D'abord un grand *mabrouk* pour la *hajja, ya sil haj*. Kateb a «laissé sa place vide», il serait venu t'accueillir avec sa sœur. Je suis sur une bonne piste, et le conte va m'aider.

— Le *hrem* ?

— Oui, le *hrem*, entre autres. C'est un élément qui a son importance puisqu'il permet d'ouvrir les portes et de servir de tapis volant !

— Je n'y crois pas trop.

— Si. Kateb l'appelle parfois *hram* qui veut dire péché, comme tu le sais, et je soupçonne qu'il admettait sa culpabilité et peut-être sa façon d'expier.

— Tu veux dire qu'il a orchestré son bonheur et sa propre disparition à la fois ?

— Peut-être ! En tout cas, il a dramatisé le dilemme qu'il a vécu, mais toujours d'une manière indirecte... hermétique !

— Tu as raison. Laissons cela tranquille pour le moment. Quelles sont les autres nouvelles ?

— Amar et Moshé m'ont écrit. Ils se plaignent, l'un du racisme qu'il rencontre auprès de la population française, et l'autre, de la froideur des rapports avec les gens et de leur mesquinerie. Tous les deux ressentent une nostalgie viscérale du pays qui leur manque «comme le pain et l'eau».

— Ils veulent sans doute dire comme l'huile d'olive qui «nourrit, illumine, et guérit». Mais moi, je vous ai rapporté de l'eau bénite, *maïet* Zemzem. Et Dahak ?

Sans attendre la réponse, Sadok ouvre sa valise avant de la mettre dans le coffre de la voiture de Fathia, en sort un bidon en métal, comme le pigeon du chapeau d'un prestidigitateur. Il y fait un trou, verse ce cadeau mystique qu'il distribue dans un verre à thé à tous les amis. Chacun boit une gorgée de l'eau miraculeuse, censée être un remède à tous les maux, de la migraine à la colique... L'eau ramène aussi la paix dans le cœur des croyants, en plus du succès et de la bonne santé ! Plus-value précieuse pour les Taparuriens braqués sur le revenu qui se sentent soulagés de toutes leurs misères avec cette eau bénite qui leur tombe du ciel...

Pendant le voyage, Mansour répond à la question de Sadok à propos de Dahak :

— Eh oui ! Anne-Marie a demandé le divorce et Dahak s'est trouvé au chômage, il ne fait plus rire personne. Plus de talent de comédien même pour faire *l'Arabe* dans les films. Il travaille à temps partiel à R F I. Moshé l'a aidé pour cette embauche. Il paraît qu'Anne-Marie a accueilli

leur fille Monia, restée à Taparura chez la grand-mère paternelle, à Marseille. Elle a fait boire pastis sur pastis à Dahak, puis elle s'est volatilisée avec la petite sans laisser d'adresse. Dégrisé le lendemain, il s'est retrouvé dans un hôtel vide. Le pauvre en a été tellement chagriné qu'il s'est mis à se donner des coups et à se déchirer les habits... Il n'ose plus revenir au pays de peur d'être la risée de tout le monde.

— Drôle d'histoire ! Tu sais qu'il me disait souvent : *les hijajs, les djejs et l'ajâj* trois fléaux à fuir en toutes circonstances ! C'est plutôt lui, calamité ambulante, qu'on devrait éviter.

A peine rentré de son pèlerinage, Sadok se met déjà à médire, mais en toute innocence. «Il vient d'effacer ses péchés !» Peu importe, il s'enquiert auprès de Mansour pourquoi il n'a pas été nommé chef, il est bien conseiller d'administration, puisque Tahar a été promu...

— Les nominations ne dépendent pas des conseillers ou de la population, mais du Père de la Nation. Et l'on ne peut que lui obéir ! Tu le sais, *ya sil hâj* !

— Oui, le parti unique qui est protégé de Dieu et de son prophète ! *L'eunuque* fait notre force, dit-il, se gaussant de ce mauvais jeu de mot sur *unique*. La photo du président trône au-dessus de toutes les têtes. Regarde, Taparura est de nouveau un vaste chantier. Nous avons construit des usines, des logements, des piscines, même si nous sommes à deux pas de la mer. Tout le monde travaille. Pas de chômeurs chez nous...

Activité intense de la ville où les vélomoteurs en nombre sans cesse croissant, brouillent la circulation à telle enseigne que l'on ne s'y retrouve ni dans le Code de la route, ni dans la logique des mouvements. Voitures, cyclistes, piétons et charretiers ont le génie de s'entrecroi-

ser dans un désordre fabuleux. Le vide du carrefour, qui hantait les esprits, est de nouveau occupé par la statue du Combattant Suprême, ce qui intimide les dirigeants de la ville et les deux rangées de ficus, docilement alignées pour se faire assaillir le soir par des hirondelles tourbillonnantes. Leur vol frénétique engage la concurrence avec les palabres qui émergent des cafés environnants.

A la campagne, ce qui reste des jardins se cloque de bulles de plastique ressemblant à des mains écorchées couvertes d'ampoules peu ragoûtantes. Cloches artificielles créées de toutes pièces pour protéger les primeurs infestés d'insecticides. Les serres Fil-Clair désarçonnent les paysans. On y cultive la tomate de Marmande pour la faire prospérer loin du soufre qui empoisonne et on la gâte pour qu'elle puisse se vendre dans toute sa splendeur !

Le cœur de Mansour est ailleurs, pris dans la découverte d'un amour qui se dévoile peu à peu mais lui semble fragile comme ce matériau transparent qui garde les primeurs : tout pousse et s'épanouit comme par magie. Loin des intempéries, le soleil vient mûrir à point les peaux rougeoyantes dans la paix que l'on a su instaurer.

*Que justice soit faite et s'installera la quiétude.*

Où vont nous mener ces arceaux à perte de vue ? se demande, pensif, Mansour tout en se remettant à réfléchir à son enquête.

IX.

**BORJ ENNAR**  
**L'INNOCENCE SACRIFIÉE**

*Ne sent la braise que celui  
qui l'écrase de ses propres pieds.  
Se sont bagarrés le vent et la mer  
mais c'est la barque qui fut l'épave !*

**Dictons tunisiens**

Dire que Sfax aurait pu être le siège d'un État indépendant ! Et elle le fut durant une brève période à la fin du XI<sup>e</sup> siècle (1095-1099). Pendant quatre ans, elle s'est lovée dans sa gloire et dans sa liberté que les Arabes protégèrent de toutes leurs forces. Cette héritière de Taparura, qui a légué ses matériaux à la construction de la Kasbah et de la mosquée, fut prise par le prince normand Roger de Sicile pour peu de temps. Abdel el-Moumène, l'almojade, la rendit à l'Islam. Les Espagnols l'occupèrent au seizième siècle avant de laisser la place aux Ottomans. Au XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles la ville s'adonne à la piraterie jusqu'au traité du Bardo qu'elle va violemment contester. D'abord soumise à l'occupant étranger, la capitale du Sud se rebelle, puis se distingue et se fait une réputation dans les activités lucratives du commerce sans trop se soucier de son héritage culturel. Peut-être que les préoccupations de Kateb et de sa génération visaient ce retour sur soi, la traversée du désert du temps, tellement riche qu'il est inépuisable aussi bien dans son contenu que dans son expression ! Que de brisures, de saisies et d'envolées pour Sfax qui se fraie son propre chemin en dépit des adversités comme une femme courageuse et opiniâtre. *Zitouna* nouveau de la région qui livre ses prodigieuses récoltes d'olives quand on prend soin de lui. Les Taparuriens ont développé tout un art de planter l'olivier aux racines traçantes qui s'étalent à leur aise. Le cultivateur doit empêcher toute plante concurrente si bien que ces arbres magnifiques semblent émerger d'un désert stérile.

Tâche féroce que les jeunes loups ont négligée rien que pour se remplir les poches d'un business qualifié de japonais par tout le pays !, exception faite de Kateb, Zitouna et Mansour qui n'ont jamais trempé leurs mains dans l'eau

bourbeuse des gains et du crime. Ils ont souvent pénétré dans leur Médina par Bab Ed-Diwane pour virer vers l'Ouest et se réunir à Bab El-Kasbah, lieu de prédilection des discussions les plus vives. On le sait, Zitouna souhaitait que de ce lieu quasiment en ruine surgisse un forum comme celui de Thyna, rendez-vous durant des siècles des politiciens, des négociants et des flâneurs qui cherchaient l'ombre des arcades, la paix de l'esprit pour leurs corps épuisés par le labeur ardu des longues journées. Parfois, la nuit, Kateb se dirigeait vers l'Est pour rejoindre d'autres amis, fumeurs de kif, en haut de Borj Ennar, cette autre facette de l'histoire qui se reflète dans le miroir déformant de l'insatiable ville. Que de fois n'ont-ils descendu les escaliers ébréchés pour aller pisser en bas du rempart ? Ils remontaient pour s'asseoir entre les créneaux et se perdre dans les rêves tout en contemplant le profil des murailles avec Bab Ed-Diwane quadruplée - aux deux portes anciennes, on en a adjoint deux récentes après l'indépendance - la rangée de ficus perpendiculaire à celle de l'avenue Hédi Faker. En face, ils pouvaient voir la Maison du Parti imposant sa silhouette blanche dans l'avenue Ali Balhaouane.

Mansour revient à Borj Ennar pour fouiner et peut-être déterrer le reste de l'affaire Kateb dont la mémoire résonne ici comme un refrain lancinant ! Du temps de Kateb, un conteur public s'installait dans l'angle de la rampe de l'escalier et du rempart, mais aujourd'hui cette place est occupée par un parking payant. A défaut de son nom exact, on donnait à ce baladin celui de Al-Fdaoui en raison de sa mémoire éléphantinesque. On disait qu'il venait de Sakiet Ez-Zit, petite bourgade sur la route de Tunis qui embaume le grignon et les olives broyées, juste pour raconter aux Taparuriens l'histoire de la fondation de leur ville devenue légende à force d'être colportée de bouche à bouche. Al-



Fdaoui portait des habits chiffonnés et décolorés qu'il cachait sous un burnous marron qui lui servait d'ailes lorsqu'il le tenait par les deux bouts, mains étendues comme un Christ sur la croix. Il faisait alors semblant de décoller à partir du cercle tracé sur la terre battue avec sa canne qu'il faisait ensuite voltiger au-dessus de sa tête. Pirouettes d'une dextérité qui laissait le public bouche bée ! Et quand il était sûr que l'auditoire était complètement rivé au spectacle, il se mettait à parler d'une voix douce et soyeuse, toujours attentif à maintenir à son paroxysme le suspense. Au besoin, il appelait à la rescousse le compagnon ondulant et froid en train de se morfondre dans une boîte de *halwa Chamia*. Le temps d'un frisson de l'auditoire, il pointait l'inquiétant regard de sa tête triangulaire sur les spectateurs délicieusement effrayés.

*«On raconte, et Allah est le seul à connaître la vérité : Il y avait une fois... un sultan régnait à Kairouan. Dans les temps lointains, c'était la capitale de notre pays. Une nuit parmi les nuits, le sultan fit un mauvais rêve. Il se vit en train de recevoir une gifle en plein public. Quel affront ! Quelle humiliation ! Pour éviter que son rêve ne devienne réalité, il décida de fuir la ville, et de subir ce mauvais présage loin de son entourage...*

*Il monte sur un cheval blanc et, sous la protection de Dieu, se dirige vers Gabès... il voyage...il voyage... Un jour, il rencontre un oued harhar qui lui coupe la route. Il tire... il tire sur les rênes de son cheval tant et si bien qu'il les casse. L'oued avale le cheval. Lestement, il saute sur les berges. Il continue à marcher, à marcher... jusqu'à son arrivée à Thyna. Là, il rencontre un marchand de beignets nommé Sielà. Humblement, il s'adresse à lui ainsi :*

- *N'avez-vous pas un petit travail à me donner ?*
- *Qu'est-ce que tu sais faire ?*
- *Tout.*

Alors, le marchand le prend à son service. Il se met à allumer le feu de très bon matin, préparer la pâte, nettoyer l'échoppe... bref, le patron est content de lui. Un jour il lui dit :

— Tu devrais te marier à une fille de famille. Si tu veux, je t'en trouve une. C'est la seule solution pour ne plus te sentir étranger dans cette ville.

Il accepte et le mariage est célébré. Le marchand de beignets a deux autres filles mariées et deux petits enfants. A leur circoncision, il décide de faire une grande fête. Sont venus les joueurs de tambour, de Zikra, de Mezoued... Une zarda qu'on n'a jamais vue ! Il y avait aussi un Ouarrâch qui annonçait à voix haute les invités et les cadeaux :

— Et vous Si Flane, que donnez-vous ? Quand arrive le tour du hammach du Ftaïri, celui-ci répond :

— Au plus âgé, je donne la récolte annuelle d'olives du Sahel, et au plus jeune, la récolte annuelle de dattes du Jérid.

Le Ouarrâch lève la main et le gifle : — Tu te moques de nous ou bien quoi ?

Alors la victime dit à tout le monde : — Souvenez-vous, ya nass, la main qui a donné la gifle sera coupée. Il décide alors de rentrer à Kairouan, chez lui. Il dit à sa femme :

— Je vais voyager et je ne sais quand je vais revenir.

Il se met sous la protection d'Allah, et prend le chemin du retour. Le même chemin qui l'a mené au cœur de Thyna l'a ramené dans sa ville. Sur la route, il retransverse Oued Harhar. Cette fois-ci, il n'était pas aussi bruyant. A sec, il voit quelques crins dépasser de la vase, il tire sur un crin, et avec le pouvoir de Dieu, sa monture remonte aussi vivante qu'avant. Alors il se dit: "Si elle vient, un crin la fait venir, et si elle disparaît, les rênes ne peuvent la faire revenir." Ce dicton est souvent répété dans tout le pays aujourd'hui.

Il continua son chemin, et lorsqu'il arriva à l'endroit où se trouve à présent Sfax, il faisait nuit. Il tomba malade de fatigue.

Heureusement, il y avait là quatre tentes où habitaient plusieurs familles. Ce douar lui fait bon accueil ; on le soigne avec une marka sbarès. On lui donne tellement de bouillon que le lendemain, il est guéri. Il reprend le chemin jusqu'à Kairouan. Il reste quelques jours dans son royaume, demande à ses soldats de l'accompagner, et retourne tout droit à Thyna. Il demande aux Thyniens de recommencer la circoncision. Le Ouarrach dit : "Voilà l'argent que vous avez promis à l'aîné, et voilà l'argent au plus jeune... et vous avez dit aussi, la main qui a donné la gifle sera coupée." le Sultan ordonne alors de lui couper la main. Les soldats coupèrent sur le champ la main du ouarrach. Après, il exigea de toute la population de sortir de la ville et commanda à ses troupes de détruire Thyna.

Le Sultan emmena tout le monde avec lui jusqu'au site actuel de Sfax. Il demanda aux gens du douar ce qu'ils désiraient le plus. Il répondirent tous : "Construis-nous une ville entourée d'un sour pour bien nous protéger." Il dit à son ingénieur qui était un homme noir et son ami intime (non pas son esclave comme les charlatans aiment à le raconter) : Ya Sfa koss. Il faut dire que l'ingénieur s'appelait Sfa. Il s'est mis à "couper" des lanières d'une peau de vache pour planifier la nouvelle ville. Quand il eut fini de ramasser un tas de fil, le Sultan répéta, koss. C'est pour cela qu'on a appelé notre ville, Sfakoss, du nom de l'ingénieur noir et de la dernière parole du sultan. Les travaux commencèrent... et dès qu'il manquait d'argent pour continuer, on allait en demander à Kairouan au sultan... La dernière fois, un vieillard et son fils sont allés réclamer de l'argent pour terminer les travaux. Après qu'ils eurent reçu l'argent du monarque, ils sortirent par la porte de Kairouan. Ils la trouvèrent très belle. Le fils dit au père:

— Ya Bouya, qu'en dis-tu ? Si nous leur enlevions leur porte pour la placer dans notre ville ? Le père répondit :

— Ceci est une bonne idée. Chacun décrocha un battant de porte, le mit sur la tête et s'enfuit. A mi-chemin, ils entendirent

*des galops de chevaux... les soldats du Sultan les poursuivaient...*

— *Que faut-il faire ?*, demande le fils, et le père de répondre :

— *Repose ton battant sur celui qui est sur ma tête, et ramasse vite des pierres pour nous défendre.*

*Le fils suit bien les "paroles" du père. Il ramasse des pierres jusqu'à ce qu'il en ait fait un tas; il monte sur le tas, sort sa fronde, met la pierre au milieu de la corde, la fait tourner et la lance de toutes ses forces.*

— *Que dois-je viser ?* demande-t-il au père, l'oreille ou la cheville ?

— *L'oreille.*

*Le fils vise bien et tire, un soldat tombe sur place. Quelques soldats tournent bride. Mais quatre ou cinq continuaient leur poursuite.*

— *Que dois-je faire ?*

*Et le père de conseiller : — Frappe-les à la cheville. Et ils restèrent cloués là. Le vizir entra avec le restant de soldats pour annoncer au Sultan le résultat de leur chevauchée :*

— *Sire, ces gens-là ne sont pas comme tout le monde, ce sont des colosses qui ont ôté et emporté les battants de notre porte.*

— *Cela ne fait rien. Je sais à qui j'ai donné mon argent. Ce sont là des gens qui le méritent... et s'ils vous ont battus à la course, tant pis pour vous.*

*Je ne veux point allonger el-Hikaya. Nos Sfaxiens sont bien arrivés chez eux. Ils ont installé la porte au rempart à Sidi Bou Chwicha qu'on peut voir encore aujourd'hui...et c'est comme ça que se termine notre histoire. Oua Essalam.*

Mansour avait entendu différentes versions de cette histoire de la bouche de sa grand-mère, mais il aimait revenir à la *halka* d'Al-Fdaoui pour l'écouter encore et encore ! Il n'avait jamais vu Zitouna sous les remparts parmi les

auditeurs. Cependant sa sœur Ahlem y était souvent présente. Elle buvait les paroles du conteur et s'attardait après la fin de l'histoire quand tout le monde était parti. Mansour remarqua cette insistance sans jamais traîner lui-même pour vérifier les raisons de ce comportement.

A présent, il se rend compte que, dans l'histoire, l'affront a été puni en coupant la main du coupable. Le châtiement est un tant soit peu excessif surtout qu'en plus le sultan rase Thyna et déporte toute sa population. En rétablissant la justice, il commet une autre injustice, encore plus flagrante. A la limite cette action outrancière a donné naissance à la ville de Sfax et ses remparts. Le vol des portes se présente alors comme une compensation, une revanche à la destruction de la ville antique. Tout cela tourbillonne dans la tête de Mansour jusqu'à lui en faire perdre le sommeil. S'il est revenu à la charge pour écouter, de nouveau, la même histoire, c'est qu'il était attiré par les échanges fascinants, par ce drame qui vit surgir le plan des fondations de sa ville. Les spéculations hasardeuses, il les fuit... Et il ne se trouve ici que dans le domaine de la légende. Cependant, il ne retient qu'un fait simple : en tournant autour du pot façonné par Al-Fdaoui, Ahlem pourrait être impliquée dans l'affaire Kateb ; elle prendrait pour modèle les implications qu'ont provoquées les actions du Sultan. Peut-être le schéma de la revanche pour effacer la faute ! *«Sors ta main du bouillon de peur qu'elle ne se brûle»*, dit le proverbe, et Mansour, en bon Taparurien prévenant, travailleur, et déterminé poursuit, en fourni, les chemins ardu de la vérité...

Invité par Sadok et Fathia à passer la journée du lundi, jour férié des commerçants, à la plage de Chaffar afin de se baigner un peu pendant cette saison estivale particulièrement chaude, Mansour décide de s'arrêter au cimetière qui se trouve sur la route de Gabès, pour se recueillir sur

la tombe de Kateb qui pourrait éclairer sa lanterne dans ces moments difficiles. Il se croit en bonne voie. D'abord, il se rappelle que la coutume veut que l'on visite *El-Ardh* le jeudi, jour des morts, mais puisqu'il est sur la route de Gabès, autant en profiter. Quelques mendiants aveugles vendent leurs services en récitant des versets coraniques, toujours prêts à terminer les sourates à une vitesse de croisière pour passer à d'autres clients qu'il faut solliciter... et cela prend du temps ! Le coude appuyé sur la tombe comme un soc de charrue qui éventre la terre, le récitant conclut vite la prière, tend la main dans laquelle Mansour met quelques dinars :

— C'est bien la tombe de Kateb Maktoub ? Vous savez qu'il m'a souvent donné l'aumône et que sa mort m'a toujours parue bizarre. Il était en bonne santé, et il avait aussi de bons amis. Avez-vous avancé un peu, Ya Si Mansour ?

Étonné d'être reconnu du mendiant, il répond :

— Chaque jour, je m'approche un peu plus de la vérité. Il manque quelques détails sur les circonstances exactes de sa chute du rempart. Plusieurs scénarios sont possibles, mais je préfère garder encore le résultat de mon enquête jusqu'à ce que j'aie de plus amples preuves.

Mansour courbe la tête, ouvre les paumes de ses mains vers le ciel, comme s'il lisait dedans à livre ouvert pour marmonner quelques vers de Aboûl Hassan Sahnouïn, tout en pensant à Zitouna à laquelle il aurait voulu les adresser et à Kateb qui les aurait sûrement déclamés dans sa tombe maintenant qu'il est muet dans ce monde pour l'éternité :

*Il y a en moi un tel désir de Toi  
Que si la pierre le supportait  
Elle serait fendue Comme par un feu violent.*

Il ne sait pas pourquoi il a récité silencieusement ce poème au lieu de la prière, mais la musique intérieure de

ces beaux vers le bouleverse. Son cœur n'est plus aux intrigues ; il s'adonne à l'espoir de revoir Zitouna et de lui avouer la flamme qui le brûle et qu'il ne maîtrise plus.

En aînée de la famille, Zitouna a toujours conseillé à sa sœur Ahlem, qui s'enflammait pour rien, d'oublier l'action de Kateb et de ne retenir que ses écrits car, disait-elle, «C'était un pur en théorie et sur papier, mais une *chak-chouka* en pratique, et dans la vie». Et elle ajoutait : «Il faut l'excuser pour la seule raison qu'il a mis l'accent sur le *bien collectif* dans son œuvre, même s'il a été atrocement égoïste sur le plan personnel...». Ahlem ne comprenait pas très bien ces explications ; elle était prompte à sauter à pieds joints pour lui "rentrer dedans", rien que pour satisfaire son esprit querelleur et son aversion viscérale. Zitouna l'encourageait à déverser son excédent d'agressivité et d'énergie dans des exercices sportifs ou des danses de Hadhra. La jeune sœur donnait l'impression d'avoir vécu un profond traumatisme et s'attendait à ce que Zitouna l'aide à remonter la pente douloureuse de la guérison.

Coincée entre son éducation parentale qui l'a profondément marquée - un père faible et une mère instable - Zitouna est ébranlée tout comme Mansour qui, lui, possède une mère laxiste et un père sévère et idéaliste qui le voulait à son image, sans trop le lui dire. Le sort a-t-il bien fait les choses ? D'une part, ils ont vécu dans le cocon douillet d'une famille traditionnelle versant vers un modernisme taillé à sa mesure, et de l'autre, d'une banlieue taparurienne hétéroclite où les races et les religions vivaient en harmonie. Perdus dans les fins fonds de leur être, le viol et la bastonnade se rejoignent et resurgissent à leur insu nouant des liens inattendus. Ce rapprochement

instinctif délie leurs peurs et fait fleurir l'entendement viscéral de leur désir.

Le jeune homme sait que sa propre image reprend l'écho de sa ville en perpétuelle compétition avec la capitale, envieuse et méprisante à la fois. Tiraillement séculier entre le Tunisois et le Taparurien. Le premier épingle le second en se moquant de son compatriote du Sud, symbole de réussite ; et le second lui répond par cette boutade rapportée dans tous les journaux : «*Le Tunisois : rien dans la tête, rien dans les poches, et tout sur le dos. Le Taparurien : tout dans la tête, tout dans les poches, rien sur le dos.*» Pour Mansour, le pays est coincé à l'Ouest par un voisin embourbé dans un fanatisme aux couleurs changeantes, et au Sud, par une contrée «fantasque et délabrée malgré les pétrodollars». Richesse qui atteint souvent Taparura, elle-même, tellement dévoreuse d'argent qu'elle a créé, en son flanc, un *Souk Libya* où tous les produits sont exposés par terre, dans un terrain vague regorgeant de victuailles au rabais, ce qui élimine charges et impôts, et vide par la même occasion la Médina. N'étant plus la Mecque des aubaines, elle ne retient plus que les habitants et l'artisanat. Une certaine image de Taparura se meurt petit à petit en se vidant de l'élément vital qui faisait sa réputation. Mais le Taparurien est tenace, il ne lâche pas prise même si sa ville se laisse envahir par toutes sortes de gens qui défigurent son visage traditionnel. Ajoutez que la plupart de ses fils quittent son centre pour s'établir dans ses *jnens*, carrément dans la capitale ou à l'étranger.

Après avoir offert à ses amis les quelques fruits cueillis dans les jardins de Aïn Fellat, le journaliste met son maillot de bain, s'enduit tout le corps de crème solaire, et rejoint le reste du groupe étalé sur le sable ou faisant le va-et-vient sur le littoral qui borde une mer de la couleur



des yeux de Zitouna. Mansour ne peut supporter le soleil, aussi cherche-t-il un parasol ou une ombre quelconque pour s'en protéger. Vélocipédistes, ânes, voitures, bicyclettes, chevaux, piétons s'entassent sur la plage bondée, grillée à loisir. Zitouna et ses sœurs quittent leur villa, l'une de ces demeures bâties en série, toutes nanties d'une coupole blanche, petites mosquées à l'orée du désert alignées à l'image de ces serres qui balafrent la terre. Sur la plage, des adolescents jouent à la balle, au ping-pong, plongent dans la mer avec des bruits fracassants, puis reviennent s'abreuver aux bouteilles fraîches ou avaler une tranche de pastèque. D'autres s'engouffrent dans des espèces de gourbis faits de couvertures étendues entre quatre vélos. D'autres encore s'agglutinent autour d'une radio diffusant une musique assourdissante qui n'a d'égal que le bruit des pétarades des vélocipédistes zigzaguant sur le sable fin qui les déstabilise malgré la dextérité des conducteurs.

Zitouna se plante à côté de sa cousine Fathia, bavarde avec elle pendant qu'Ahlem se jette à l'eau. Elle nage, nage... et disparaît au loin. Ibtisem apporte du thé qu'elle sert dans de petits verres avec une poignée d'amandes fraîchement décortiquées. Mansour et Sadok s'éloignent vers le Sud tout en discutant de l'affaire Kateb.

— As-tu du nouveau ? demande Sadok.

— Oui et non ! J'essaie de dégager des liens entre le conte, *l'Ogre et les trois filles du pêcheur*, et la *hikaya* de l'origine de notre ville.

— Tu crois que là se trouve la solution du puzzle ?

— Pas tout à fait ! Mais cela peut fournir des éléments qui éclairent le comportement de Kateb et celui de son agresseur. Certains points m'intriguent... Si Kateb se glisse

dans la peau du fils du sultan, c'est qu'il se sent coupable vis-à-vis des filles du pêcheur, images parlantes d'une autre fratrie féminine. Il clamait assez que toute faute doit être punie. C'était, tu t'en souviens sans doute, l'un de ses chevaux de bataille. Comment alors vivre avec ce poids ? Impossible de se soustraire à l'auto-punition. Kateb n'avait guère le choix. De deux choses l'une : ou l'agression brutale, envers lui-même, ou l'outrance et la provocation pour attirer à lui la haine et la vengeance d'un tiers, auquel cas le coupable n'est peut-être pas si loin. Suis bien mon raisonnement. Il a bien appelé Ahlem Ennar l'un de ses personnages féminins du conte. Pourquoi avoir emprunté ainsi le prénom de la sœur de Zitouna ? Selon cette optique, la véritable Ahlem pourrait bien être l'instrument choisi par Kateb pour arriver indirectement à ses fins, c'est-à-dire au suicide, et, en même temps, faire que soit brandie la vengeance au sein du clan pour rétablir l'ordre et la pureté après la souillure. Ainsi tout serait bien, après que le linge sale ait été lavé en famille.

— Tu m'as dit qu'Ahlem rôdait souvent à Borj Ennar, lieu des fumeries de Kateb et, aussi, d'Al-Fdaoui qui raconte ses histoires de ville. Insinuerais-tu que la sœur de Zitouna aurait pris sur elle-même la vengeance de la famille ? renchérit Sadok.

— Je n'en sais rien mais, c'est sûr, elle a eu des contacts avec Kateb et le conteur public.

— Quel genre de contacts ?

— Sans doute pas les mêmes avec son cousin qu'avec l'étranger. Souviens-toi, dans le conte Ahlem Ennar est bien celle qui règle ses comptes avec le ravisseur de sa sœur. Kateb l'indique clairement. Il a sans doute pressenti que son malheur arriverait de ce côté, à moins - et je le répète avec force - qu'il n'ait guidé la main du destin ! Quant au baladin des remparts...

Un silence s'installe. Chacun perçoit l'importance de cette clarification. Devant l'énormité de la chose, Sadok exprime ses réserves :

— Ne crois-tu pas que tu commets l'erreur, fondamentale, de confondre Kateb avec un personnage de fiction ?

— Tu deviens littéraire, ma parole ! *Ya Sil Hâj* !

— A force de se frotter à vous, on vous ressemble, "fréquente les ânes, tu deviens un âne".

Les deux amis reviennent sur leurs pas vers les parasols emportés par un vent léger de sable qui aveugle. Ils sont surpris d'apercevoir un attroupement autour de l'endroit qu'ils viennent de quitter. La foule se comprime en un cercle de plus en plus étroit pendant qu'on hurle : «poussez-vous, poussez-vous... laissez un peu d'air». Des hommes accroupis tentent de pratiquer la respiration artificielle sur un corps de jeune femme inerte et échevelée. C'est Ahlem qu'un nageur vient de ramener, mais il est trop tard. Un médecin, présent, constate l'arrêt du cœur et les soins entrepris aussitôt ne donneront aucun résultat. Pendant une bonne heure, plusieurs sauveteurs bénévoles se relaieront pour pratiquer le bouche-à-bouche, le massage cardiaque, tous ces gestes qu'on fait machinalement dans ce cas sans vraiment trop y croire.

Maintenant elle gît là, sur la plage, ses lèvres bleuies sont à jamais closes sur son secret. On se presse, se bouscule, se lamente, sans encore réaliser qu'une vie vient de s'éteindre par une belle journée d'été propice au repos et aux réjouissances. Un lourd silence s'abat sur l'agitation joyeuse, la consternation fait place au brouhaha de la baignade et des jeux. Le charme coloré est rompu. Un deuil collectif s'installe, qui durera le temps d'un crépuscule. Demain tout sera comme avant.

La famille est présente, accourue tout entière pour ramener la noyée à la maison toute proche. On la pleure

déjà avec des torrents de larmes et des lamentations impuissantes à faire palpiter de nouveau la fleur de l'âge de cette jeune fille sur le point de prendre à bras-le-corps son destin.

— Un accident, c'est l'évidence... dit-on. Mais le regard de Mansour croise celui de Sadok. Ils se comprennent sans un mot. Et si Ahlem, à son tour ?...

Le malheur frappe de plein fouet la famille Baccar, abasourdie par cette soudaine douleur. Zitouna *«rentre et sort dans son esprit»*. Affolée, elle tourne sur elle-même comme une toupie hors de sa trajectoire, jusqu'à en perdre le souffle. On l'asperge d'eau de fleur d'oranger. On la ranime. Que les gouttelettes de cette eau miraculeuse puissent redonner à Zitouna l'éclat de son teint qui, pour l'heure, se calque sur celui de sa sœur impitoyablement foudroyée par l'autre élément liquide non maîtrisé ! Traître jour qui a sapé l'espoir de Mansour de passer quelques précieux moments avec sa bien-aimée et de lui faire part de ses réflexions sur le puzzle. Le cœur chaviré, il sent croître son amour.

Quelques semaines passent... La douleur creuse son nid dans le cœur des Baccar et de tous les amis. Mansour n'ose plus se présenter après l'enterrement et pendant la période du deuil. Pourquoi le sort s'acharne-t-il ainsi ? Aujourd'hui, il se sent vide comme une coquille remplie de sable sans la pulsation de l'eau nécessaire à sa survie ! S'agit-il d'un pessimisme passager qui disparaîtra après le deuil de Zitouna ? Il ne la voit presque plus. Le temps, cet adversaire qui travaille à notre insu et sous la peau du quotidien, ne lui laisse aucun répit. Le sublime pour Kateb ne consistait pas à avoir goûté le fruit défendu ou à l'avoir gâché avant sa maturité, mais à s'installer sur le

bord du rempart entre deux créneaux pour fumer sa pipe et rêver aux étoiles par les nuits sans lune.

Et Mansour, où perche-t-il par ces temps ténébreux qui l'empêchent de porter le moindre intérêt à ses articles de journaux bâclés à toute vitesse ? Il est assiégé par la souffrance que ressent Zitouna, face à cet accident qui lui a ravi sa sœur. En même temps, il a des difficultés à s'adapter au conflits sociaux qui minent sa ville. Impasse d'où il ne peut sortir ! Piétinement qui dure depuis des semaines quand il apprend par Sadok, *via* Fathia et Zitouna, qu'Ahlem a bel et bien provoqué Kateb, l'a insulté par écrit comme elle n'aurait osé le faire de vive voix. L'écrivain avait répondu par ce message, trouvé dans les affaires de la noyée :

*Ogresse de malheur, que fais-tu ? Qu'entreprends-tu dans la nuit des temps ? O toi, traîtresse qui ne comprends rien ! Quelle mascarade, l'amour ! Tu ensanglanteras les murailles comme j'ai ensanglanté la chair ! Et tout cela pourquoi... pour qui ?*

*J'ai charmé le serpent. Je l'ai ligoté de mots et il m'avalera à son tour. Sors de ta peau, si tu oses... Instaure le rêve si tu peux... dans la vie... dans la vie... Pas le désastre que je n'ai pu éviter dans la mienne!*

Dans cette lettre, Kateb défiait donc bien Ahlem, mais comme à son habitude, il enrobait ses idées d'obscurantisme et d'ambiguïté. Comment la jeune sœur de Zitouna a-t-elle interprété ses propos sibyllins, cet amalgame de catastrophe et de beauté ? Trop chercher à décrypter le message, c'était risquer de laisser les phrases provocantes percuter de plein fouet la rancune et la haine. Et c'est probablement ce qu'avait tenté Ahlem.

Mansour se souvient de cette note déchirée en mille morceaux trouvée dans la tabatière de son ami. Il l'a gar-

dée telle quelle, mais aujourd'hui lui vient l'idée de la reconstituer. A sa grande surprise il constate que, si elle est anonyme, certaines des imprécations qu'elle contient sont celles que Kateb a reprises et griffonnées en marginalia sur le texte du conte. C'est Tahar qui, peu après le décès de Kateb, avait attiré son attention sur elles, en insistant lourdement. Mansour avait été surpris de constater qu'il les connaissait presque par cœur : *Tu n'es pas un homme. Tu as sali ma sœur. Et tu te dis son cousin ! Au lieu de protéger la famille, tu l'as maltraitée. Ma sœur n'est plus la même. Je ne la reconnais plus. Nous l'avons tous perdue.*

Bizarre concordance entre le ton et la teneur de cette provocation et la composition du conte ! Kateb a dû ressasser ces phrases-boulets. Peut-être même ont-elles inspiré son texte avant sa réponse ? Peut-être s'est-il décidé à courir vers sa mort sans tenir compte des insultes qui lui ont été adressées ? Et l'impact de la note d'Ahlem sur l'écrivain ? Ce dernier ne semblait pas capable de prendre ses distances par rapport au contenu de cette interpellation. Les passions ont pris le pas sur la raison et rien n'en a inversé le cours.

Mansour n'a pu voir Zitouna pour s'expliquer avec elle en tête-à-tête. Elle s'est cloîtrée chez elle à Picville. Isolé, triste, et ténébreux, il cuve sa déception d'être ainsi sevré de son amour. Inquiet, il oscille entre sa quasi-certitude de l'implication d'Ahlem dans la mort de Kateb à l'incertitude concernant la manière dont elle s'y est prise pour le perpétrer. Des questions surgissent qui le troublent, une logique s'impose qui le déroute. Pourquoi Ahlem serait-elle restée sourde et aveugle à l'amour de Kateb pour Taparura, pourquoi aurait-elle voulu délibérément priver de son porte-parole le plus passionné la ville endolorie, à

l'heure de sa nouvelle joie de vivre qui rejaillissait sur sa sœur et la faisait renaître elle aussi ? Pourquoi sa vengeance tardive, au risque de rendre de nouveau boueuses les eaux du temps en voie de redevenir limpides, pourquoi ? Et si cela était, comment ?

*O amour, dans les os tu m'es passé, je ne t'ai point trouvé  
Fais-moi donc une blessure que je cherche un remède  
O aigle qui s'habitue à la proie facile,  
Le maître de la tente a changé de bivouac  
en te laissant un campement désert !*

**Dicton amazige**



X.

**SUR LES TRACES DE L'OLIVIER  
LA PAIX DANS LES CŒURS**

*Et tous ces gens pris au piège,  
et que je ne connais pas,  
sont-ils mes compatriotes?*

*Et tous ces gens pris au piège,  
et que je ne connais pas,  
sont-ils mes compatriotes?*  
Salah Garmadi, *Nos ancêtres les Bédouins.*

Mansour aurait voulu consoler Zitouna, lui apporter son amour et son affection pendant ces tristes et douloureuses circonstances, mais elle s'est repliée sur elle-même, léchant ses blessures comme une louve furieuse que le sort n'a pas épargnée. Le bruit court que Mansour lui a demandé par écrit de l'épouser et qu'elle a refusé. «Ce n'est pas le moment de m'engager sur le chemin des noces alors que je viens à peine de perdre ma sœur, sans doute par ma propre faute. Plus tard peut-être...» Déçu et chagriné, le prétendant se trouve ainsi rejeté dans les affres de l'attente. Il croyait mériter mieux que cette mise à l'écart, même temporaire, compréhensible, cependant, en raison d'un deuil lourd à porter. Ce timide en mal d'acceptation s'attendait à un renouvellement de la ferveur déjà manifestée pour donner suite à sa décision mûrement réfléchie de lier son destin à cette Taparurienne hors pair. «Elle aurait pu me confier son désarroi au lieu de m'envoyer ce petit mot froid qui me laisse perplexe et désespéré. Pourtant elle m'avait donné des signes bien prometteurs.»

Après maintes tergiversations avec lui-même, Mansour accepte un poste à Tunis pour mettre un peu de distance dans cet amour qui le submerge. Son esprit troublé ne peut se résoudre à décrocher, ne serait-ce que momentanément, de l'idéal qu'il s'est proposé d'atteindre. Mais il ne se pliera pas à la tradition qui exigerait que sa mère plaide sa cause.

Il se sent dans l'obligation de quitter sa ville natale et la femme qu'il aime, non pour les fuir mais pour mieux les convaincre de son attachement indéfectible. Le qu'en-dira-t-on a propagé la fausse nouvelle que Mansour a commis le délit flagrant de bousculer la tradition, aussi bien dans sa vie affective que professionnelle. S'il met entre lui et son nombril taparurien une zone tampon, c'est pour mieux se

rapprocher de son amour, raffiner les sentiments qu'il a toujours éprouvés pour cette fille du terroir inscrite à jamais dans son cœur.

Sur la route de Tunis, il s'arrête à Sousse, ville côtière ayant gardé ses plages pour un tourisme sans cesse florissant. Il passe la nuit chez sa sœur Farida, mariée à un Taparurien qui, chaque semaine, revient s'approvisionner dans sa ville natale. Le Taparurien vit souvent à couteaux tirés dans sa région. Mais dès qu'il la quitte, son sens de la solidarité s'aiguise, comme par miracle !

Tandis que Mansour se baigne en plein centre-ville à Bou Jaâfar, dans une mer émeraude fascinante, une méduse énorme le cingle sur la face interne des cuisses, faisant apparaître des ecchymoses paralysantes. Mauvais augure pour ce voyage vers la capitale qu'il entreprend à contre-cœur, forcé par son besoin de maîtriser son mal.

A Tunis, toute la communauté taparurienne l'entoure de soins comme jamais auparavant. Étonné de cette chaleureuse atmosphère qui le ragaillardit, il s'installe dans la routine de son travail au journal *Le Temps* et navigue entre son bureau et son appartement qu'il a meublé à la tunisienne : bancs à matelas et coussins feutrés, tables basses et tapis de Kairouan qui lui rappellent celle de Kateb. De temps à autre, Zitouna vient lui rendre visite à son bureau sous le prétexte de promouvoir le projet Taparura : replanter des oliviers, aménager un espace vert autour de Thyna, créer à l'intérieur de la Médina un théâtre de plein air à Bab El-Kasbah avec un musée sous les voûtes médiévales et un autre à découvert pour exposer l'artisanat local, agrandir la ville au Nord en gagnant sur la mer, remblayer le terrain pour l'occuper, y ériger des habitations et surtout des locaux commerciaux, des parcs, en un mot réaménager

tout l'espace précédemment spolié. Il faut «enterrer la mer» et y élever des constructions rentables, faire des recherches géologiques pour assainir le terrain, des forages d'eau potable, créer des espaces habitables, des parcs de plaisance, pour accueillir les touristes, sans parler du projet Taparura 2000 qui a déjà mis en place l'hôtel Syphax, chaîne de Novotel dans les parages.

Zitouna mène de front toutes ces étapes qui métamorphosent lentement le visage de Taparura. Elle en suit la progression sans relâche. Elle a déjà fourni aux autorités compétentes les dossiers qui lui tiennent à cœur, ceux de sa Thyna blessée et en ruine, son esprit qu'elle compte planter, comme une écharde de modernité, dans les entrailles de la Médina essoufflée. Cependant elle n'oublie pas d'apporter à Tunis quelques informations sur l'affaire Kateb qui préoccupe toujours Mansour.

— Tu sais qu'Ahlem allait souvent s'entretenir avec Al-Fdaoui. Je croyais qu'elle s'intéressait à Taparura et à son histoire, mais non. Elle poursuivait son plan de vengeance contre son cousin qu'elle a d'abord provoqué en l'insultant et blessant sa fierté d'homme.

— Et qu'a-t-elle entrepris de plus ?

— Elle s'est confiée au Fdaoui et a sollicité son aide afin de se débarrasser de Kateb. Je ne peux pas dire ce qu'ils se sont racontés... une chose est certaine : elle lui a offert de l'argent en compensation d'une intervention contre son «ennemi».

— Comment le sais-tu ?

— Ahlem indiquait sur son agenda les jours où elle allait écouter Al-Fdaoui et prenait soin de noter l'importante somme qu'elle lui versait ce jour-là. Deux ou trois cents dinars. Ce qui me prouve qu'elle achetait ses ser-

vices. De là à faire le rapprochement avec l'agression de Kateb, il n'y a qu'un pas, sans aller jusqu'à prétendre cependant qu'elle voulait sa mort.

— Et comment a-t-elle mis la puce à l'oreille de Kateb ?

— C'était Amar qui transmettait à Kateb les billets acides. Ce facteur bienveillant était pris dans le piège du secret entre ma sœur et notre cousin, mais il n'a jamais eu vent de sa complicité avec le conteur. Ayant donné sa parole, il ne l'a jamais trahie.

— Amar ne savait pas ce que contenaient les billets d'Ahlem ?

— Non. Elle lui précisait que c'était une invitation de ma part pour Aïn Fallat.

— Amar ne savait ni lire ni écrire, il lui faisait donc confiance dans l'espoir d'aider son ami Kateb à se réconcilier avec toi. Je crois que ces notes l'ont aidé à finir son conte.

— Certainement. Il s'est servi des provocations et du nom d'Ahlem incorporé dans l'intrigue pour la résoudre en se débarrassant du fils du sultan, alias lui-même. Ce qui ne veut pas dire pour autant qu'elle soit coupable de sa mort.

— Veux-tu insinuer qu'Ahlem en serait l'instigatrice sans s'être salie les mains ?

— Elle a déclenché l'action mais sans aller plus loin que la mise en marche de la vengeance.

— Alors nous pouvons en déduire qu'Al-Fdaoui est seul responsable de l'acte même... et va savoir si notre écrivain n'a pas lui-même organisé sa propre disparition.

— Pas si vite !

— Pourquoi ? Soupçonnerais-tu encore ta sœur ?

— Non.

Ce dialogue déclenche dans l'esprit de Mansour un souvenir vague, mais qui se précise à présent sous l'éclairage

du rapport Al-Fdaoui/Ahlem. Il avait vu, peu de temps avant «l'affaire», Tahar s'entretenir, dans un coin du stade après un match de foot, avec le conteur. Ils semblaient volubiles et excités. Le visage de Tahar s'empourprait au fur et à mesure de leur discussion pendant qu'Al-Fdaoui lui dispensait maintes courbettes hypocrites, sans doute dans le but de le flatter. Puis, au comble de l'excitation, Tahar lui avait glissé subrepticement, après vérification des alentours, une liasse de billets. La foule dense, mouvante, avait vite entraîné les deux hommes vers la sortie et les avait fait rapidement disparaître aux yeux du jeune journaliste attentif et médusé. Il a oublié l'incident mais aujourd'hui, confronté aux révélations de Zitouna, il se demande si l'argent offert à Al-Fdaoui n'a pas quelque chose à voir avec le drame qui s'est joué peu de temps après.

«Qu'ont-ils bien pu se raconter ce jour-là ?» Plusieurs hypothèses surgissent dans l'esprit de Mansour. Al-Fdaoui, rapporteur de toutes les intrigues de la ville, aurait-il monnayé à Tahar quelque secret ramassé au gré de ses errances et de ses rencontres ? Ou bien encore lui aurait-il fait subir un chantage à partir d'une quelconque faille de sa politique ? Lui aurait-il révélé quelques anecdotes de la vie privée de Zitouna et de sa famille ? Mansour se perd en conjectures mais ne peut s'empêcher de s'exclamer :

— Tahar devait payer prodigieusement Al-Fdaoui pour obtenir des nouvelles qui l'aidaient à contrôler sa ville.

— Oui, c'était son espion, dit Zitouna. Par ce biais, il contrôlait ma propre vie et mes relations avec mon cousin. Maintenant que j'y pense, il devait s'être mis aussi au service de ma sœur.

— Si je comprends bien, Tahar gagnait sur tous les tableaux puisque Al-Fdaoui jouait le double jeu de servir Ahlem tout en la trahissant auprès de Tahar.

— Donc Tahar pourrait bien être impliqué, lui aussi, dans la mort de Kateb.

— Veux-tu dire qu'il a chargé le conteur de l'horrible rôle de tueur à gages ?

— Cela semble logique. Encore faut-il le prouver.

Mansour et Zitouna ont ainsi épuisé le sujet pour le moment et ils se retournent vers leur propre histoire en lisant des extraits de l'œuvre de Kateb. Ils planifient leur avenir, faisant des projets de retour après la mise en place de la rénovation de Taparura. Est-ce rénover quand on insiste pour faire ressortir le vestige culturel poussiéreux afin de l'installer au centre des préoccupations et de la modernité ?

— *Nous sommes en train de déplumer ce coq*, se répète Mansour. Le dicton s'applique à toutes les difficultés auxquelles on revient sans les résoudre. Il se sent mal dans sa peau pour n'avoir pas réussi à convaincre les responsables de soutenir le projet de Zitouna. Et pourtant n'est-il pas revenu à la charge dans des articles bien documentés qui expliquent, en long et en large, que la ville a besoin de dépolluer son air et ses plages, semer des espaces verts dans l'aridité des blancheurs désertiques, récupérer l'héritage dans toute sa diversité et dans toute sa temporalité. Mais le dialogue ne semble pas susciter d'écho ni auprès du conseil d'administration, ni auprès du public en général. A quoi sert d'être journaliste si l'information circule à sens unique et reste sans impact ?

Aujourd'hui il vient de recevoir un télégramme tant attendu. «Bien reçu votre requête. Considérons dossier. Vous fixerons rendez-vous dès décision prise». Enfin une réponse positive ! Parler de vive voix dans la machine administrative, celle qu'il connaît bien, tapi dans ce bureau



où il est chargé de la zone sud du pays. Quel projet ont-ils retenu et que vont-ils lui proposer à la suite de ce message prometteur ? *Sortir à l'étranger* ! Solution miracle, remède à tout ! Enfin les tracasseries des plans de Taparura nouvelle sont en bonne voie de résolution !

Mais non. Mansour ressent son destin comme jalonné de « blocages » qui s'érigent, cactus géants, sur son chemin en pointant leurs épines irritantes, difficiles à arracher de sa peau de bronze. Et lorsque le préposé du ministère lui offre une mission journalistique en France, il répond :

— Je ne peux m'épanouir que dans ma ville natale. Et je compte y retourner. Bouche bée, le fonctionnaire n'en croit pas ses oreilles.

— Ma parole, vous êtes *mahboul* ! Vous refusez un privilège que tout Tunisien passe sa vie à quérir... et qu'il n'obtient jamais.

On l'invite enfin à s'asseoir sur une chaise crasseuse où il ose à peine reposer son corps indolent et en sueur.

— Vous avez demandé l'appui du projet Taparura et votre mutation dans votre ville natale. Mais pour qui vous prenez-vous ?

— Pour un simple citoyen attaché à son patrimoine régional.

— Et insolent avec ça ! Vous répondez à côté de la question.

— Je vous dis que j'approuve la politique de notre gouvernement puisque je compte mettre en relief notre héritage et attirer, en même temps, nos compatriotes et les touristes à visiter notre ville, souvent mise à l'écart.

— Vraiment vous frisez l'impertinence. Vous osez réclamer un changement à la fois de votre ville et de votre situation ! Ne croyez-vous pas que vous êtes déjà bien privilégié ?

— Est-ce un privilège que de servir son pays... autrement ?

— On ne remet pas en question l'autorité du Père de la Nation sinon c'est la prison, vous comprenez ?

— Je ne remets rien en question. On nous a fabriqué une réputation de ville *fermée* inaccessible aux étrangers. C'est faux. Jamais on ne nous accorde «la première responsabilité», politique s'entend !

— Là vous devenez prétentieux et arrogant. Et votre fierté est excessive. Faites attention à ne pas me provoquer.

— Je ne provoque personne, c'est mon droit de dire ce que je pense.

— Non, vous n'avez pas ce droit. Vous avez oublié ce qui est arrivé à votre ami Kateb qui fulminait contre nos plans quinquennaux et autres.

— Justement non, je ne l'oublie pas. Je suppose que le système a eu sa peau parce qu'il disait à voix haute ce que tout le monde pense dans la tanière de ses hantises !

— Monsieur devient philosophe. Est-ce que j'ai demandé à partir moi ? L'envie ne m'en manque pourtant pas... Mais je suis bloqué comme vous. J'aurais bien pris ce poste à l'étranger que vous refusez stupidement. Vous êtes plus qualifié que moi, d'accord... Néanmoins, je ne peux rien faire pour vous pour le moment, néanmoins...

Mansour sort de ce bureau lourdement chargé de «néanmoins» et de «d'accord», au point de craquer sous le fardeau. Pour l'alléger, il épingle à droite de son bureau une affiche en forme de timbre-poste géant représentant une personne ayant l'aspect d'un globe d'où émane un vigoureux rayon de soleil. Elle tient par la main une grande boîte aux lettres à son image. Les deux objets personnifiés,

compagnons fidèles, voyagent dans la gaieté. Leurs pieds soulignent cette publicité, «La Poste, votre partenaire universel.»

Chaque jour, Mansour accomplit son service consciencieusement dans ce bureau exigü où les petits objets familiers composent un univers étriqüé, restreint à la feuille blanche. Ici et là, un calendrier en pyramide de la BIAT - écho de l'Égypte dont il déteste les feuillets sirupeux que son pays lui impose -, un bloc-note GAMMA - la Grèce est trop proche et a laissé assez de traces sur le territoire -, un tourniquet où pendent des cachets et des tampons, mais à quoi sert ce pouvoir qui ne déplace que la papperasse d'une salle de rédaction à une autre ?

Devant son bureau il a placé une petite table carrée et deux chaises pour tenir à distance ses interlocuteurs. Pour se protéger de la chaleur, il ferme fenêtres et persiennes afin d'empêcher le soleil de pénétrer. La pièce ainsi prend un air de capharnaüm lugubre où il peut rêver à loisir ! Il revoit Al-Fdaoui aborder Tahar au stade, endroit sûrement choisi par le Chef pour sa distraction préférée certes, mais surtout bien utile pour déjouer les soupçons que n'aurait pas manqué de susciter la venue en son bureau de ce conteur à la réputation douteuse.

Faute de preuve, Mansour décide dans son for intérieur que Tahar a fermé les yeux sur l'intervention d'Al-Fdaoui. Il a joué au gros poisson qui protégerait les larves, même les plus insignifiantes. Ainsi le petit poisson avide l'a aidé à se débarrasser d'un «enquiquineur sans trempe» et, qui plus est, le prétendant déclaré de Zitouna. Tahar s'est servi d'Al-Fdaoui comme d'un citron pressé sur le loup de mer grillé, puis il l'a jeté dans la poubelle, l'oubliant à jamais. Il a sauté sur l'occasion unique de nuire à Kateb de la façon la plus circonspecte, tout en se mainte-

nant dans l'ombre d'où il a pu agir en toute impunité. Toutes sortes de raisons, individuelles, politiques, sociales et familiales peuvent être invoquées. Il suffit de dire que Tahar est, lui-même, un vieux loup qui manipule l'arme politique avec une dextérité inouïe.

Convaincu du bien-fondé de sa thèse, Mansour publie un article prudent où il esquisse les grands traits du drame, en suggérant les motifs qui auraient poussé un certain suspect à mettre en œuvre l'exécution de Kateb avec la bénédiction d'un haut personnage. Article percutant et audacieux qui atteint son but : provoquer le lecteur et susciter des témoignages. La réaction ne se fit pas attendre :

*Monsieur,*

*Suite à votre article que j'ai fortement apprécié, je me permets de vous informer qu'étant présent au match de football entre le Club sportif sfaxien et l'Espérance Sportive de Tunis, j'ai eu loisir de relever des propos curieux qui se tenaient près de moi entre notre Chef et un individu assez louche qui correspond bien à la description que vous en donnez. J'ai reconnu aussitôt le conteur Al-Fdaoui. Je vous rapporte le plus fidèlement possible leur dialogue :*

*Le Chef :*

*— Et quand comptes-tu limoger l'emmerdeur en question ?*

*Le conteur :*

*— Si Tahar, les temps sont si difficiles, je n'en sais rien encore. La sœur de la Belle décidera, à moins que vous ne me donniez un petit coup de pouce.*

*Et d'une manière extrêmement rapide, le Chef glissa des billets dans le creux de la main du conteur d'un geste dégoûté, celui-là même, je présume, dont vous avez fait mention dans votre article.*

*Je suis prêt à venir apporter mon témoignage s'il peut servir une juste cause. Je vous prie de croire, Monsieur, à mes sentiments dévoués.*

Chargé de l'unique page culturelle hebdomadaire du journal, Mansour constate que son espace dans le quotidien devient de plus en plus restreint comparé à celui de son collègue Abid, responsable du sport qui s'étale au détriment de la scène politique et sociale. Abid ne pense qu'à quitter son pays pour Paris, lieu envié qui lui conférerait une célébrité à laquelle il n'ose prétendre sur son propre terrain. Il a planté une punaise rouge sur une mappemonde délavée, clouée au mur en face de son bureau pour qu'elle lui rappelle le rêve qui le fait vivre. Au bas de la carte figurent les mots **AIR FRANCE** en caractères gras, au-dessus desquels flotte un drapeau français qui fait transiter son imaginaire à volonté : fuir dans ce pays de Cocagne pour "promouvoir son image de marque", enrobé de soleil à bon marché qu'il compte vendre à une Europe frileuse, avide de chaleur méditerranéenne.

Contrairement au sportif Abid, Mansour ne se pose pas ce défi comme un but ultime à atteindre. Il se concentre plutôt sur le «projet du siècle», Taparura, histoire d'adapter sa ville aux mutations sans tête ni queue, en même temps qu'il entend sortir du cocon douillet de sa timidité, propulser en plein jour la force de sa personnalité. Aussi épingle-t-il, pour sa part, une carte en forme de peau de vache d'où partent des rayons solaires glanant, dans la ceinture à jamais fuyante des *jnens*, des *bouras* et des olive-raies, l'essence de son âme. Sur ce plan de Taparura, il note la disparition des tenailles du port, agrandi, la gare reconstruite et rénovée, l'érection dans Sfax-Centre d'une galerie marchande et d'un hôtel Abou Nawas quatre

étoiles avec terrasse, piscine et café au deuxième étage, abolissant celui de la Place Marburg, ancien lieu des rencontres. D'autres cafés se transforment en banques, les terrains vagues en complexes commerciaux, l'église en annexe de la municipalité puis, récemment, en salle de sport, les cimetières en immeubles pour les vivants de la bourgeoisie moyenne, les plages en zones industrielles où sévit une pollution intraitable...

Mansour continue à monopoliser l'opinion publique. Le projet de Zitouna doit atteindre les oreilles de Tahar dans les hautes sphères du pouvoir. Celui-ci a oublié les intrigues de sa ville, mais sa mauvaise conscience ne le laisse pas en paix. Il se remémore son appui donné du bout des lèvres à cet inconnu qu'il a rencontré par hasard. Il était alors talonné de tous côtés par ses supérieurs qui le poussaient à rassembler le plus de fonds possible pour la construction du mausolée du Raïs. Il s'y était donné corps et âme au détriment de sa ville en fermant les yeux sur des interventions illégales qui facilitaient pourtant les recettes à empocher. Que la politique soit un désastre ambulante, il était le premier à l'admettre, qu'il se soit sali lui-même les mains, c'était une autre affaire !

Mansour apprend qu'Al-Fdaoui s'est volatilisé dans le pays jusqu'au jour où il fut arrêté lors d'une banale vérification d'identité. Il s'était grimé après s'être débarrassé de ses haillons et habillé à la dernière mode. Derrière une barbe hirsute qui lui mangeait le visage et des lunettes noires, il savourait son anonymat et sa satisfaction d'avoir réussi un bon coup, au détriment de ceux qui l'avaient exploité. Dès qu'il fut reconnu et emprisonné, il nia tout, jurant par Allah et son prophète qu'il ne connaissait même pas cet écrivain vaseux dont on voulait lui faire endosser le meurtre. Mais après une bonne séance de torture et de

harcèlement, il avoua avoir reçu de l'argent à la fois d'une fille des Baccar et de Monsieur le Chef.

— Je n'ai fait que mon devoir de citoyen en aidant le pouvoir à signaler les perturbateurs.

Le commissaire Hamda l'aiguillonne et le pousse à bout :

— C'est comme ça que tu as liquidé Kateb ?

— Non, je ne l'ai pas liquidé. C'est vrai, nous nous sommes bagarrés en haut du rempart et soudain, dans une empoignade violente, il a basculé de l'autre côté de la muraille.

— Donc c'est bien ce que je dis, tu l'as tué.

— Peut-être, mais je n'en avais pas l'intention. Je voulais simplement lui faire peur et lui donner une leçon, comme on me l'avait demandé.

Muni de ces preuves tangibles, Hamda put enfin le traduire devant le tribunal et le faire condamner en bonne et due forme à la prison à vie, se frottant les mains d'attirer à lui seul le mérite d'avoir permis la clarification de cette ténébreuse affaire.

Tahar avait suivi de loin l'histoire de la fondation fabuleuse de la ville alors qu'en réalité il en ignorait l'origine. Tout le monde restait muet sur ce point, sauf un géographe et un historien du XIIe siècle, El-Bekri et Idrissi, qui avaient vanté sa beauté. Ibn Khaldoun avait également rapporté que "le gouverneur Omar y avait fait massacrer les Francs". Quant à l'histoire de la disparition de Kateb, le commissaire Hamda en avait fait un rapport sur l'arrestation et l'interrogatoire d'Al-Fdaoui, sans oser mentionner ce qui impliquait Tahar. Autant il s'était acharné sur le pauvre hère aux motivations hypothétiques, autant il avait à cœur d'occulter ce qu'il avait appris des malversations du Chef. Soucieux de se protéger d'un limogeage inévi-

table et de continuer à idolâtrer le pouvoir, il usa de sa dextérité cauteleuse pour flatter Tahar au lieu de donner prise au moindre soupçon sur le secret qu'il avait mis à jour.

Le temps s'étend de long en large, s'éternise dans ce bureau de Tunis, capharnaüm des projets qui rappellent les déboires de la politique taparurienne. Mansour griffonne parfois quelques idées sur une serviette en papier pour préparer son retour d'enfant prodigue. Le temps n'est pas aux pensées, mais à l'action. En dégustant une *charmoula* préparée par sa sœur et envoyée par ses soins durant la fête de l'Aïd Es-Seghir, il se perd dans l'arôme délicieux de cette purée de raisin sec très sucrée baignant dans une huile d'olive qu'accompagne un poisson fortement salé, recette déjà décrite dans le menu détail par le célèbre gastronome romain Apicius. La densité du passé surgie des profondeurs des palais lui apparaît d'une actualité sans ride. Ce goût de la tradition remise à jour le libère de l'immobilité de l'éternel retour, lui permet de percer l'espace et le temps par un cri, le premier qui lui sort des entrailles pour s'enfoncer dans l'abîme des habitudes. Déchirure qui fait voler en éclats le corps ankylosé des coutumes enfantines à tel point que le timbre de sa voix réaffirme les sons aigus de sa symphonie de tendresse. Le voilà au seuil des mutations comme sa ville natale dont il a épinglé le plan sur son propre bureau. A l'exception de la Médina, la ville s'étend débridée, sans limite et sans protection.

Un jour d'hiver, il a tellement plu que Taparura inondée s'est avalée elle-même avec son centre et ses faubourgs. Impossible de se déplacer sauf dans la Médina ceinte de hauts remparts aux pieds noyés dans des oueds



furieux et dévastateurs. Des centaines de taudis furent emportés par les flots, poussant à l'errance quantités de sinistrés. A peine arrivée, l'aide internationale fut siphonnée d'un seul trait par des vautours sans scrupule. Par la suite on installa une canalisation circulaire, cette «ceinture Er-Raïs», en réalité construite par des Chinois zélés sous le regard des ouvriers tunisiens plus occupés à siroter leur thé que de mettre la main à la pâte. Et lui, Mansour, comment va-t-il maîtriser le flot de ses émotions et de sa timidité sans avoir recours à un soutien quelconque de l'extérieur ?

Il a fallu qu'une partie de la population de la ville soit jetée hors de ses gourbis pour qu'on se réveille et qu'on tente de maîtriser les désastres de la nature. Pourquoi tant de douleur pour un brin de bonheur ? Kateb disparu, Ahlem noyée avant de goûter à la plénitude de la jeunesse ! Ils n'ont pu voir l'aube de la joie et s'extraire des mains des leaders charlatans qui les ont insidieusement cernés. *Hzem Er-Raïs* ligote la ville en demi-toile d'araignée, libère l'eau dans les canaux pour les chasser dans la mer... Il en est de même pour Mansour qui doit d'abord s'affranchir des contraintes avant de suivre les élans de son cœur, se débarrasser de sa réserve habituelle qui l'enveloppe de sa froideur avant d'accepter de se couler dans le moule inusité du système afin de parfumer sa vie à l'huile d'olive fortement mélangée à la fleur d'oranger et au zeste de citron. Retrouver enfin sa sfaxitude !

Quelle partie de Taparura : celle coupable d'avoir tué Kateb qui a patiemment cohabité avec les maux qui minaient sa société, ou bien celle qui a attisé les flammes de la discorde ? Celle qui a fait pousser l'olivier afin de calmer la douleur, ou bien celle qui dénonce la corruption dans les arcanes du conformisme ? A présent, la ville a

donné naissance aux industries de pointe, à l'artisanat de premier ordre, au marketing le plus moderne, mais sa Maison de la Culture plantée en plein centre reste désespérément vide. Il est vrai qu'on peut toujours s'y réfugier pour se protéger du vent de sable qui aveugle et s'infiltré partout. Ce lieu stagnant, symbole de l'inertie d'un système culturel en disgrâce, renferme en ses murs un labyrinthe d'incommunicabilité débilante qui piège et isole les intellectuels des masses et du pouvoir.

Ayant eu vent de l'affaire Kateb, le Zaïm hésitait entre deux positions contraignantes : emprisonner Tahar sans jugement préalable ou le nommer ministre de l'agriculture. On ne sait jamais ce qui se passe dans sa tête ; un jour il vous embrasse et vous nomme son fils, le lendemain il vous limoge, sans alibi, et vous relègue aux oubliettes. L'atmosphère ambiante est ainsi minée au sommet, suspendue à l'irrationnel, aux clichés ressassés. Si Mansour avait, comme Kateb, admiré la fulgurance, la véracité et l'authenticité des mots du Raïs, aujourd'hui il ne se fie plus au discours du père ni à sa décision arbitraire. Il décide alors de poursuivre son œuvre de journaliste dans le cadre de sa propre région, d'où son accord de principe à assumer le poste de gérant de la "Presse nationale" à Taparura. Promotion à l'impact indéniable sur sa confiance en lui-même. Ses mots se chargent de tout leur poids, sa crédibilité s'affirme, sa relation aux lecteurs devient plus positive, en un mot, il attire de plus en plus l'estime et la considération. L'enthousiasme renouvelé, il est plus libre que jamais de penser et de méditer, livrant avec talent le fruit de sa réflexion mûrie et aiguisée.

On disait que le jeune Mansour avait apporté chance et fortune à ses parents par sa naissance. Sa mère racontait volontiers qu'à peine âgé de quelques semaines, après

qu'elle l'eut installé, langé, sur le comptoir de leur grand magasin, il souriait à l'ampoule pendant qu'on remplissait les étagères, l'électricité le fascinait. C'était l'époque faste où les Hachem faisaient rayonner leur générosité au-delà de la région taparurienne. Puis l'indépendance leur a coûté très cher, les clients français sont partis sans payer leurs factures. Il s'en suivit une faillite, cause du premier infarctus du père. Mansour dut redoubler d'acharnement et travailler dur pour aider sa famille. Aujourd'hui sa mère, veuve, l'encourage dans ses démarches auprès de Zitouna, mais il l'a expressément exhortée à ne pas intervenir. Il tient à la demander en mariage lui-même, dans l'intimité.

Animé du désir ardent de rentrer au bercail, la tête haute, Mansour reprend sa place dans sa cité. Taparura, conquise ouverte, lui tend les bras pour l'accueillir et Zitouna, pour être la première au rendez-vous, n'annonce la nouvelle qu'à quelques intimes. Il revient donc à la source nourricière qui lui a conféré sa substantifique moelle. Il choisit l'avion pour arriver le plus rapidement possible et éviter, par la même occasion, les dangers de la route dans ce pays où la conduite est des plus anarchiques. Il regrette cependant de ne pouvoir s'arrêter à Sousse pour rendre visite à sa sœur, et à El-Djem pour contempler son magnifique amphithéâtre romain, mieux conservé que celui de Rome. Il atterrit à El-Mâou, petit aéroport minable qui se modernisera par la suite et prendra le nom de Thyna. Par cet après-midi de mai, Zitouna rayonnante se précipite pour se jeter dans ses bras. Après les embrassades au su et au vu de tout le monde, elle lui déclare d'une voix douce et émue :

— C'est moi qui te demande en mariage, rompant ainsi avec les sacro-saintes traditions. Mais dans son for inté-

rieur, elle a conscience de se comporter en vraie amazigh. Mansour en saisit bien toutes les subtiles nuances. Aux anges, il ne peut s'empêcher de surenchérir :

— *Ya Rouhi*, je ne t'aurais pas voulue autrement ! Le sang amazigh coule aussi dans mes veines et je suis fier de renaître avec toi des cendres mêmes de notre passé.

Cet aveu pompeux fait sourire la jeune femme. Son amoureux s'engage sur la voie maladroite du salut. Le voilà logé à la bonne enseigne, «il va falloir lui faire rattraper le temps perdu». Ce jour-là, le linceul sulfureux de la ville fut déchiqueté. Bouffée d'air frais, bouffée d'espoir. Toutes les portes de la Médina s'ouvrent à l'optimisme naissant après l'appel tragique d'Ahlem, la naufragée de l'innocence, et de Kateb, le disparu de la transparence. Si Taparura est endolorie et presque à l'article de la mort, ces retrouvailles mettent du baume sur les plaies. Mansour n'est ni l'exilé, ni le banni de sa ville. Il se love dans sa joie nouvelle insufflée par cette bouffée d'oxygène. Paroles inattendues qui ont suscité «l'offre qu'il ne peut refuser». Sa mémoire s'incube de fantasmes. Proche et lointaine, traditionnelle et moderne, classique et révolutionnaire, Zitouna, au cœur finalement harmonisé à l'équilibre de l'aube, se réjouit du projet d'union surgi du fond de leurs êtres : mêler leur sueur pour féconder leur page de vie.

Dès que le nouveau couple franchit les portes de l'aéroport, amis et familles se précipitent vers les promis. La police tente vainement de contenir la foule dense prête à assaillir joyeusement les amoureux en route vers leur nouveau destin. Des voitures les attendent pour les mener tous à Moulinville. En traversant le centre-ville, ils s'aperçoivent que la statue équestre est déboulonnée, le piédestal laisse la place à un bassin circulaire rachitique sans eau, rempli de détrit, mégots et bouteilles vides de

Coca-Cola. En apercevant son fils, la mère de Mansour se met à pousser des youyous, se jette à son cou pour se rassasier de baisers avant quiconque, puis invite tout le monde à rester dîner. La fête jaillit le plus naturellement du fond des cœurs. Jour de fête et jour de gloire hors circuit des marchés légaux et illégaux. A quoi bon aller chercher si loin le merle blanc puisqu'il chante dans nos murs ? A quoi bon s'expatrier pour une union avec la femme étrangère quand l'étrangeté peut venir nous saisir dans la magnificence de notre sol natal ?

— Tu es rentré, mon fils, et je t'accueille dans mon sein. Personne ne pourra plus toucher un de tes cheveux. Sous la protection de Dieu, de ta mère et de Zitouna, *laisse couler l'eau sur les melons* et bois ta soif dans le creux de nos mains.

Les silhouettes ombragées disparues, Zitouna et Mansour engrangent des soleils dans leur cœur, réserve de liesse qui leur tient compagnie comme le noyau de l'olive à la chair qui l'enrobe. Ils prennent leur vie à bras le corps, hissent leur voilier.

— Le chiendent est dans mon cœur, vas-tu le tondre ? dit Zitouna.

— Nos aïeux ont inventé la *mhacha*, lame qui fauche l'herbe pour que le sable repu revienne au désert, sa source et son partenaire !

— Tu foisonnes d'idées et tu prends des accents lyriques ! J'espère que tu ne comptes pas régurgiter les écrits de Kateb.

— Pas le moins du monde. Translucide, je voudrais être. Je me sens vivre en toi... rien qu'à travers toi.

Les blessures du passé bourdonnent dans leurs corps endoloris. L'écho de violence pulpeuse fait place à cette

première entente qui s'infléchit vers Thyna, ville renaissante dans l'enceinte de la Médina. N'est-ce pas là Taparura réintégrée dans le giron de sa mère ? Zitouna éperonne son noyau retrouvé, lumineux et vivant, afin de franchir la clôture de la chair. Regain de l'olive vierge.

— Ma révolte ne visait pas seulement Kateb parce qu'il m'a agressée, mais également notre société qui veut ignorer la souffrance de l'un des siens.

— J'ai bien compris cela le premier jour où je t'ai rencontrée. Ta beauté rayonnait autour de toi, j'en fus ébloui et fasciné par la fureur intérieure qui brûlait en toi.

— Avais-tu bien saisi le rapport entre ma douleur et celle des écrits de Kateb ?

— Oui, je le lisais sur ton visage, aussi poignant que ses poèmes abandonnés, empalés sur les ficus de l'allée principale.

— Tu pourrais dire sur les remparts médiévaux, ouverts comme un livre, qui sont incrustés en moi.

— Il t'aura fallu les exorciser pour te retrouver... et c'est cela que j'ai attendu.

— Nous avons tous pris part à des morceaux de la vie de Kateb... et pour en sortir il a fallu tuer la mauvaise graine qui germe en nous.

Ce fut à cet instant précis que le dernier maillon de l'énigme lâcha. En un flash, Zitouna se remémora le conte qu'Ahlem, comme les autres, avait écouté de sa bouche. Ainsi Kateb avait fait connaître à Ahlem son désir de punition et, en quelque sorte, l'avait téléguidée pour l'inciter, dans un état second, à fomenter une vengeance.

— Il a provoqué Ahlem et lorsqu'Amar est venu le chercher ce soir-là en toute bonne foi, il savait qu'elle avait fait le nécessaire et qu'il sortait de chez lui pour fumer du kif une dernière fois sur le rempart. Un suicide

déguisé, pour ne pas enfreindre la loi religieuse. Voilà ce qu'il a trouvé pour laver sa faute.

— Combien ma sœur devait-elle m'aimer pour en arriver là et souffrir à l'idée de ma préférence pour Ibtisem ! Aurait-elle mis fin à ses jours, elle aussi ?

— Qui saurait le dire ?

Une dernière fois, Zitouna s'abîme dans une émotion bien compréhensible. Cette fois Mansour peut la consoler tout à loisir.

Taparura change de peau, comme ce jeune couple qui s'embarque sur les chemins ardu de son éclosion. Le crime a dépassé son mystère pour s'engluer dans la densité du passé, mais l'histoire ne fait que se répéter et d'autres soubresauts se tiennent prêts à surgir.

Aujourd'hui peu importe.

Les artères de la ville inspirent et expirent un air de nostalgie déclencheur des jours de fête. Ce jour-là, un baiser inaugural s'inscrit sur les lèvres et dans la blancheur des sourires, Mansour s'écrie :

— Il nous reste les mosaïques de Thyna, l'avenir de Taparura et la vigueur de l'olivier. Comme nous, ils ont triomphé du désert et des profanations.

S'en vient le jour de ta gloire, Zitouna...





## GLOSSAIRE

*Addayem, houa Allah !* : N'est Eternel que Dieu!

*Agareb* : littéralement, scorpions, nom d'une petite localité créée autour du mausolée de son St. patron, Sayed Agareb.

*Ahlem Ennar* : Rêve de Flammes.

*Ain Fallat* : littéralement œil des brèches, c'est une zone de vergers à 5 ou 6 Kms de Sfax.

*'ajâj* : vent de sable.

*Akouass* : Arcs de triomphe.

*Ana* : moi

*Baâboussi Yshaâl* : mon zizi brûle.

*Bab Bhar* : littéralement Porte de la Mer, en réalité la ville moderne appelée aussi Bled Essouri ou ville française.

*Bab Ed-Diwane* : Porte principale de la Médina de Sfax. Littéralement, *Diwan* : ensemble de poèmes, assemblée.

*Baklawa* : pâtisseries à base d'amandes et de miel

*Batha* : espace en terre battue

*Béjaouia* : pâtisserie à base de fruits secs

*Bel-osbane* : boyaux de mouton farcis de légumes et d'abats épicés.

*Bled El-Arbi* : la ville arabe

*Borj* : fortification ou habitation massive en pleine campagne.

*Boura* : vergers sans habitation.

*Btala* : soirée de repos après le mariage

*Celtia* : bière locale.

*Chahid* : martyr

*Chakchouka* : plat à base de légumes divers et viandes, cela implique un mélange sans logique.

*Chouhouds* : témoins, ici notaires.

*Dekkana* : sorte d'élévation en pierres qui sert de lit.

*Djejs* : les poules

*Dreyna* : nasse

*El-Ardh* : littéralement la terre, ici, le cimetière.

*El-barka fikoum* : Que la baraka soit sur vous.

*El-bled etmout ki el-kârrouss* : La ville se meurt comme le loup de mer.

*El-goula* : Ogresse.

*El-Hikaya* : l'histoire, le conte.

*El-Ishra* : la fréquentation, l'amitié

*El-Khârij* : Pays étranger.

*Fatiha* : ouverture, première sourate du Coran.

*Fdaouis* : conteurs publics.

*Ftaïri* : marchand de beignets.

*Gadroun* : tunique à bure.

*Glibettes* : grains de tournesol grillés et salés.

*Hadhra* : fête et danses maraboutiques

*Hajja* : pèlerinage

*Halka* : ronde.

*Hannîhâ* : revêt deux significations, déflorer sa femme et rassurer les parents de sa virginité.

*Hasors* : haie en tige de palmier pour acheminer le poisson vers les nasses.

*Hijajs* : les pèlerins

*Houkouma* : gouvernement.

*Hrem* : couverture de laine.

*Hzem Er-Rais* : «ceinture du président» (se dit d'un canal qui évite à la ville de Sfax les inondations.)

*Jalsa* : espace surélevé pour s'y asseoir.

*Jebba harir* : tunique en soie.

*Jnens* : jardins

*Kaâk* : pâtisseries à base d'amandes en forme de cercle.

*Kabilt(Sfax)* : sage-femme de Sfax, se dit de quelqu'un qui connaît tout de la ville, comme s'il l'avait vu naître.

*Kadhia* : provisions.

*Kahli* : noirâtre

*Karnita, el bled* : un poulpe, la ville.

- Kassâa* : jatte en bois où l'on sert le couscous pour toute la famille.
- Khalkhals* : bracelets aux chevilles.
- Khumsa* : cinq (se dit aussi de la main de Fatma)
- Koufia* : coiffe traditionnelle.
- Koss* : Assez.
- Lablabi* : bol de bouillon à base de pois chiche, d'harissa, et de croûtons de pain.
- Laklouka* : sorte de purée de raisins secs.
- Legmi* : jus de palmier sucré qu'on boit le matin.
- Leilat en-nouzoul* : soirée de noce
- Mabsout* : pain plat cuit sur un feu de bois.
- Machmoum* : bouquet. Mahboul : fou.
- Machmoum fill* : bouquet de (jasmin) mariés.
- Machmoum yasmine chtal* : bouquet de jasmin (en primeur).
- Mâiet (Zemzem)* : Eau bénite provenant d'une source à la Mecque.
- Maksoura* : chambrette où dorment les enfants, une pour les filles et l'autre pour les garçons.
- Marka* : toutes sortes de poissons pour la préparation du bouillon.
- Mastoura* : bien protégée pour ne pas suggérer de débauche.
- Meftah* : clé.
- Mektoub* : c'est destiné (lit. c'est écrit)
- Mezoued* : cornemuse à deux sifflets
- Mhacha* : faux
- Mîhâdh* : W.C
- Mkab* : couvre plat
- Mlabiss* : pâtisseries à base d'amandes enrobées de sucre fin.
- Mlak* : fiancailles
- Ne recommence pas ton habitude* : Tournure de phrase usuelle (Ne récidive pas).
- Nif* : fierté dans le contexte maghrébin.
- Noktlou* : je le tue.
- Ouarrâch* : celui qui annonce les cadeaux des invités.
- Oued harhar* : Oued bouillonnant, donc bavard.

*Ourata* : daurade, se dit d'une fille de grande beauté.

*Qalb Méchmèche* : Cœur d'Abricot.

*Quarti* : Bordel

*Rahma* : bénédiction.

*Rbats* : faubourgs

*Sannaâ* : musiciennes, maquilleuses

*Sidi Bou Chwicha* : Marabout à la touffe sur la tête, ou "Saint à la houppe".

*Si Flane* : Monsieur un Tel.

*Skifa* : vestibule.

*Sour* : ceinture urbaine.

*Stâa* : maître maçon.

*Sultani* : violet

*Tabias* : haie en terre qui sert à délimiter les champs

*Takrita* : foulard.

*Tamri* : marron

*Tertaah* : se reposer.

*Wilaya* : gouvernorat.

*Ya Bouya* : Ô mon père

*Ya nass* : Ô gens

*Ya Rabbi !* : Ô mon Dieu !

*Ya ridhâyet Allah wa ridhâyet el-wâlidayni* : Que Dieu et les parents soient satisfaits, (et donc nous bénissent).

*Ya Rouhi* : Ô mon âme

*Ya Sfa koss* : Ô, Sfa coupe.

*ya sil haj* : Monsieur le pèlerin !

*Zarda* : festin

*Zarzour Aâkal* : Étourneau de l'esprit.

*Zdaak* : contrat de mariage.

*Zikra* : sorte de cornemuse

*Zitouna* : olivier, olive.

## Epilogue

### Corps et écriture de fondation.

«Les corps reprennent le chant  
Qui brûle le cœur de la nuit...»

«Et le chaos luxuriant fondateur de notre complicité  
Ce soir les corps s'accomplissent miracle d'éternité  
Dans l'étreinte d'un seul instant qui cycle l'univers.»  
Hédi Bouraoui, Nomadaïme.

**R**etour à Thyna est l'histoire de Zitouna non seulement parce que c'est le personnage qui est au cœur du récit mais surtout parce que Zitouna fait du retour aux vestiges de Thyna, à *l'ancienne ville romaine Theanæ* (p. 57), son histoire et sa vie. La plupart des hommes qui s'intéressent à la jeune et belle Zitouna, qu'il s'agisse de l'écrivain Kateb, du jeune Mansour, de Tahar le politicien ou même de Dahak le comédien, sont tous, chacun à sa façon, impliqués dans la quête historique de Zitouna avec une sincérité entachée de complicité comme c'est le cas de la nature du lien qui unit Zitouna à Kateb ; ou l'acharnement pour séduire, comme c'est le cas du politicien Tahar.

Entraînant tous ces hommes sur sa propre piste archéologique, Zitouna réussit dans sa campagne de sensibilisation sur l'existence d'un fonds unissant les peuples et les cultures de la Méditerranée dont les vestiges romains sont

l'une des traces. Ce faisant, elle nous révèle qu'elle porte en elle, comme son corps ou sa propre chair, cet enracinement en une ville qui surgit des sables du temps, qu'elle est elle-même cette ville. Les regards qui la caressent, les désirs qui s'aiguisent à fouiller entre les lignes ondoyantes du «tissu léger» de l'alphabet caché et palimpseste de son «corps parfait» (p. 93), cèdent au fantasme de l'*arkhé*, à l'ancestral même qui gît à la surface des choses et des corps, à la surface du sol, derme de la ville, de Theanæ :

«Mansour redoute le trouble que lui cause sa propre passion pour Zitouna et s'inquiète de s'enfermer dans son rêve au lieu de s'accrocher à la pâle réalité, celle qui révèle l'élue de son cœur comme inaccessible à quiconque. Et tandis qu'elle s'avance vers le bassin circulaire en forme de coupe où elle doit monter pour être bien vue et entendue de tous, il ne réussit pas à décoller son regard de cette femme qu'il aime intensément. L'espace d'un instant, il revoit les médaillons de Thyna avec leurs amours joufflus et ailés, et cette jeune fille à la beauté si mélancolique qui, au-delà des siècles, perdure dans l'inclusion de sa mosaïque inaltérable. Le puissant attrait de Zitouna pour ces œuvres d'art, vestiges de sa ville, se lit aujourd'hui dans les prémisses de sa parole. C'est la romaine Thyna vêtue à la tunisienne qui s'avance en personne jusqu'au cœur du marché de la Taparura moderne pour y planter la vérité de sa renégation, à l'image de celle de Kateb. C'est Thyna la majestueuse qui lira le conte du proscrit, preuve de son pardon à l'ingratitude des hommes aussi bien qu'à la cruauté d'un seul. (p. 96)

Cette révélation a lieu pour Mansour au cœur de la ville (sur la place du marché qui, pour l'occasion, retrouve sa valence théâtrale originaire et finit par occuper le cœur

du récit et du livre : «*Et quelle idée saugrenue que celle de faire raconter un conte de Kateb par Zitouna et, qui plus est, dans ce lieu peu orthodoxe et non à l'ombre des remparts, endroit traditionnellement dévolu aux conteurs de sexe mâle, charmeurs de serpents et autres baladins*» p. 88). Quant à Kateb l'écrivain dont le texte porte au jour ce partage dermique et charnel entre Zitouna et sa ville, il ne s'est pas trompé, lui qui a bien lu dans l'enchevêtrement des tissus l'anagramme du cœur ancestral de la ville dans le corps de cette femme : «*ce marginal aimait follement sa ville et sa cousine Zitouna*» (p. 54)

Le désir de l'écrivain ne trahit pas. Il est essentiellement unitaire dans sa turbulence même, dans sa force de désintégration. Il est remise en question de l'objet auquel il s'applique, qu'il s'agisse d'une femme, d'une ville, de sa langue maternelle. Le désir de l'écrivain est une incessante et infinie rumination d'écriture. Et Kateb l'écrivain aime Zitouna comme il aime Thyna, comme il aime sa langue dans son abondance parlée, dans sa virulence et sa narrativité orales ainsi que nous le montre le conte qu'il a remanié à partir des torsades de la tradition orale. Conte qui en Zitouna révèle Thyna. Zitouna porte en son nom son destin qui est le nœud du récit et Kateb l'écrivain a mordu à l'hameçon de ce nom, à l'âme-son de son désir d'écrivain pour une femme qui porte en elle, en son corps, son désir d'habiter le monde, de citoyenneté planétaire : femme-nom, femme-son, parce que femme-corps, femme-tissu, derme et chair du monde, femme signifiant le lieu et son mirage, l'utopie. Zitouna a en son corps comme en son nom, qui dit ce corps liane qui tisse l'épaisseur des choses, la ville, en anagramme, **Zitouna > Thyna**, le mouvement de torsion, de décantation dans ce corps signifiant devenu mémoire et, en tant que telle, temporalité, trace,

palimpseste et lecture du lieu qu'il habite et qui devient lieu qui l'habite, elle, Zitouna, en son corps, en ce savoir de son corps, science de femme, savoir *ma-terre-(n)elle*, qui porte hors de soi, qui parle certes mais qui en dit plus qu'elle n'en sait et dont le dire et le nom excèdent le savoir : Zitouna dit en son nom qu'elle est *retour à Thyna*, et qu'elle porte en elle, comme en son nom, l'objet *Thyna* et l'effort de savoir suscité par ce même objet, qui accompagne le mouvement de mémoire (retour). Zitouna dont le savoir s'efforce à combler le dire dont son corps est la mouvance et le spectacle, la régulation. Thyna est en Zitouna et Zitouna est en Thyna, livrée et donnée à Thyna, et celle-ci se livrant et se donnant à/en Zitouna. Zitouna est nom, don du nom qui livre la ville, la met en livre, l'écrit, la dit et la porte au jour, à la lumière du savoir et de la parole : passion de l'*arkhé*, de l'origine.

La passion de l'*arkhé* traverse tout le récit, court a sa surface et dans ses couches mais l'épicentre n'est autre que la Zitouna enracinée dans le sol, arbre et fruit comme nous le suggère son nom qui signifie à la fois «*olivier*» et «*olive*» (p. 222), productrice et produite, cause et effet, corps d'absolu. «*Ma terre elle*», pourrait s'écrier Kateb auquel se révèlent la substance de Zitouna, les dessous de l'espace et du lieu qu'elle nourrit dans les plis dessinés par son corps. Ayant saisi cette substance, Kateb en fait don à la communauté par l'écriture du conte dont Zitouna sera le véritable épicentre. C'est par ce chemin qu'on peut lire la scène nocturne de viol que Kateb inflige à Zitouna, jetant ainsi dans la sauvagerie l'érotique fraîcheur charnelle du corps adolescent. Cette violence dont le secret sera gardé par Zitouna et qui renforcera paradoxalement le lien entre les deux jeunes gens, les amène à descendre au cœur nocturne de leur partage et de leur brûlante com-



munauté, de cette communauté inavouable que Blanchot, reprenant Bataille, définissait comme communauté de ceux qui n'ont aucune communauté, communauté sans commune mesure d'amour brûlant et d'amitié où détonnent, dans le dérisoire, les rituels religieux de la société bourgeoise dans la gestion des corps, la digestion des corps dans la machine sociétaire. Et Zitouna a profondément compris que l'union entre elle et Kateb est celle de deux victimes, que Kateb n'est en rien un bourreau, que, lui-même, il s'est infligé sauvagement la violence qui les a unit, l'espace d'un instant où se sont échangés leurs humeurs et leurs souffles, où le sperme, semence, semen et sens, s'est lié au sang. Tel est le destin de Kateb, la tonalité musicale de son envol tragique, le vacarme chaotique d'où surgit sa vocation, tragédie à laquelle Zitouna doit survivre et porter la blessure en son corps. Et Kateb peut bien mourir car cette nuit-là, dans son suprême désœuvrement, dans l'alliance du semen et du sang, a commencé à s'écrire le conte qui donnera au corps enseveli de la ville un aspect lisible et visible dans l'être parlant de Zitouna.

Dans son désordre et son mal être, dans le dérèglement qu'il impose à son corps par l'alcool et le haschich et dans l'inconfort qu'il choisit, Kateb est «maudit» et «proscrit», comme le réitère le récit en plusieurs endroits. Mais en vertu de cette malédiction, Kateb est moderne, dans le sens d'une modernité qui fait de lui un compagnon de souffrance de Rimbaud, un «éternel contemporain». C'est dire qu'en un temps où vibre le nouveau, où l'horizon se teinte de lendemains possibles, il n'y a qu'une mesure possible pour éviter de retomber dans les langoureux vertiges de la médiocrité : s'abandonner à la parole provenant du fonds producteur de la langue et cracher les sco-

ries du «subjectif» dans lesquels l'écrivain tâtonne en début de récit, en articulant des déclarations d'amour pour Zitouna. Ce subjectif est valable pour le journaliste Mansour, le diffuseur de la parole commune. En tant que tel, Mansour n'est journaliste que comme métaphore d'un écrivain de deuxième génération, successeur assagi et rangé, institutionnel et, disons-le, universitaire (pourquoi pas ?), de Kateb, dans la pratique de la langue et dans le cœur de Zitouna, comme nous le laisse entendre la fin du récit. Mansour est l'être de la compréhension plus que de la passion et de la tumultueuse imprudence fondatrice. Il mariera probablement Zitouna pour mieux la perdre, pour rejeter hors de «l'enceinte» et des «fortifications», l'obscur et originaire altérité dont elle tire sa sève et son mystère.

Voilà une possible leçon de **Retour à Thyra** qui se livre comme un récit où germent les réflexions sur l'écriture, la ville, le politique (dans le sens originaire, aristotélicien et... substantiellement méditerranéen), l'histoire et, pour reprendre un titre de René Gérard, sur les «choses cachées depuis la fondation du monde» qui resurgissent dans les corps qui se donnent et s'abandonnent à la passion du nouveau et du lendemain. C'est la passion du futur qui amène Zitouna à scruter d'un regard historien et archéologique le sol de sa ville jusqu'à y mouler et immoler son corps. C'est en enfant du futur que Kateb se déchire en déchirant le sexe de l'être pour lequel il éprouve un amour qu'aucun «je t'aime» ne peut dire et donner la mesure, la démesure, pour l'écrivain qui sait le poids et la légèreté des mots. Kateb est un enfant de demain, mort aujourd'hui, pour écrire et inscrire en Zitouna tout Thyra, la romaine comme vestale d'un secret, dans un enchevêtrement, une mosaïque où se côtoient les *tassilum* de la multiculturalité de la véritable *civis* méditerranéenne.

Corps unis dans le savoir de la commune déchirure, par le sperme et le sang, corps qui supportent le désenfouissement de la chaire cachée au cœur des choses et du monde, qui déterrent l'inavouable fondation de la communauté, corps d'insupportable amour, nouveaux corps amoureux qui disent l'interdit au risque de tout perdre, de se perdre l'un pour l'autre, de perdre la vie, ils ramènent ainsi au centre de la *polis* (la place du marché...) son origine, sa force de vie oubliée

**François Bruzzo**

\* Sauf indication contraire toutes les citations sont extraites du roman de Hédi Bouraoui, **Retour à Thyna**. Tunis, *l'Or du Temps*, 1996

**Du même auteur**

*Poésie*

**Musocktail**

Tower Publications, Chicago, 1966.

**Tremblé**

Ed. St-Germain-des-Prés, Paris, 1969.

**Eclate-Module**

Ed. Cosmos, Montréal, 1972.

**Vésuvlade**

Ed. St-Germain-des-Prés, Paris, 1976.

**Haïtuvois, suivi de Anffilades**

Ed. Nouvelle Optique, Montréal, 1980.

**Tales of Heritage I**

Illustrations de Saul Field, Upstairs Gallery, Toronto, 1981.

**Vers et l'Envers**

ECW Press, Toronto, 1982.

**Ignescent**

Ed. Silex, Paris, 1982

**Tales of Heritage II**

Illustr. de Saul Field et Jean Townsend

Univ. de Toronto Press, Toronto, 1986.

**Echosmos**

Mosaic Press, C.S.C.S.C. Toronto, 1986.

**Reflet Pluriel**

dessins de Gérard Sendrey

Presses Universitaires de Bordeaux, Bordeaux, 1986.

**Emergent les Branches**

treize eaux-fortes de S. Stoïlov

Livre bibliophile, Varna (Bulgarie), 1986.

**Zemna Daga**

traduction du français en bulgare

Narodna Cultura, Sofia (Bulgarie), 1987.

**Poésies (Anthologie personnelle)**

Assoc. Tunisie France, Sfax (Tunisie), 1991.

**Arc-en-Terre**

Illustr. Micheline Montgomery,

Ed. Albion Press, Toronto, 1991.

**Emigressence**

Ed. du Vermillon, Ottawa, 1992.

**Nomadaine**

Illustr. divers artistes

Editions du Gref, Coll. Ecrits Torontois, Toronto, 1995.

**Transvivance**

vingt dessins de Gérard Sendrey

Ed. Hervé Aussant, Rennes, 1996.

*Romans*

**L'Iconaison**

Ed. Naaman, Sherbrooke, 1985.

**Bangkok Blues**

Ed. du Vermillon, Ottawa, 1994.

**Retour à Thyna**

Ed. *l'Or du Temps* (1ère éd. 1996, épuisée)

*Drame poétique*

**Immensément Croisés**

Ed. St-Gernain-des-Psés Pans, 1969.

*Nouvelles*

publiées dans Contreciel

**Huit nouvelles, 1984**

**Nouvel Art du Français, 1988-94**

**Indigo, 1991**

**Moebius, 1992.**

**Arcadiennes, dix-sept nouvelles (à paraître)**

*Conte*

**Rose des Sables**

dessins d'Adam Nidzgorski, Ed. du Vermillon, Ottawa, 1997 (Version arabe, à paraître chez *l'Or du Temps*)

*Essais*

**Créaculture I**

CCD, Philadelphie et Didier-Canada, Montréal, 1971.

**Créaculture II**

CCD, Philadelphie et Didier-Canada, Montréal, 1971.

**Parole et Action**

CCD, Philadelphie et Didier-Canada, Montréal, 1971.

**Structure Intentionnelle du «Grand Meaulnes» :**

**vers le poème romancé**

Libr. Nizet, Paris, 1976.

**The Canadian Alternative**

sous la direction de H. Bouraoui

ECW Press, Toronto, 1980.

**The Critical Strategy**

ECW Press, Toronto, 1983.

**Robert Champigny : poète et philosophe**

sous la direction de H. Bouraoui

Slatkine (Genève), Champion (Paris), 1987.

**La Francophonie à l'Estomac**

Ed. Nouvelles du Sud, Paris, 1995

*Anthologie*

**Ecriture Franco-Ontarienne d'aujourd'hui**

sous la direction de H. Bouraoui et J. Flamand

Ed. du Vermillon, Ottawa, 1989

*Traductions*

J.-H. Bondu, **Sables des Quatre-Saisons**

Ed. Emergences. Angers, 1989

Wole Soyinka, **Idanre et Ogun Abibiman**

Ed. Nouvel Art du Français, Paris, 1990.

*Sur l'œuvre*

**Hédi Bouraoui - L'Identité plurielle**

La Toison d'Or, n° 35, Bergerac, Hiver 1994.

**H. Bouraoui, Iconoclaste et chantre du transculturel**

sous la direction de J. Cotnam, Ed. le Nordir, Hearst, 1996.

## TABLE

1.

**Bab Ed-Diwane : Battants ouverts de la Médina.**

2.

**Bab Bhar : A portée de mer, les enjeux nouveaux.**

3.

**Bab Jebli : L'incandescence enterrée.**

4.

**Route D'Agareb : Les scorpions de la victoire.**

5.

**Bab El-Farh : Le Marché Central en fête.**

6.

**Bab El-Kasbah :**

**Forteresse de l'amour et des intrigues.**

7.

**Bab El-Gharbi : La tentation de l'Occident.**

8.

**Bab Echargui : La dérive du désir.**

9.

**Borj Ennar : L'innocence sacrifiée.**

10.

**Sur les traces de l'olivier :**

**La paix dans les cœurs.**

*Glossaire*

*Epilogue*



Printed in Canada at York University / Imprimé au Canada à Université York  
4700 Keele Street

Toronto, Ontario M3J 1P3

<http://www.yorku.ca/printing/index.htm>



**Retour à Thyra** est une quête des origines : se pencher sur Thyra, c'est renaître de ses cendres. Le temps est la Tunisie des quarante dernières années. Le lieu est la ville de Sfax, près de laquelle on a trouvé les ruines de la ville antique de Thyra. L'action tourne autour de l'enquête sur la mort suspecte de Kateb, écrivain public, animateur à la radio, représentant la vérité massacrée. Les personnages sont des masques. D'abord Zitouna (Olive), historienne, courtisée par tous les personnages masculins du livre, symbole de la ville de Sfax. Ensuite, ses quatre prétendants : Mansour le journaliste discret, Dahak abandonné par son épouse française, Sadok le commerçant capitaliste, Tahar l'arri-viste compromis, avec Ahlem la sœur de Zitouna et le Fdaoui exécuter, dans le meurtre de Kateb, trublion auquel il fallait donner une leçon qui sera fatale. Le thème est la défense des autochtones : les soumis auraient pu apprendre beaucoup de choses aux conquérants. Les ingrédients sont constitués par l'évolution du pays, entre émigration et souci de rentabilité. Le message d'authenticité passera-t-il ?...

*Revue Ibla*

**Retour à Thyra** peut être considéré à la fois comme un roman policier, initiatique et réaliste : il est d'abord policier car l'enquête sur un meurtre en constitue le sujet principal; il appartient au genre initiatique dans la mesure où la résolution de l'énigme donne au récit toute sa signification et dote les personnages d'une conscience nouvelle; il est enfin social car le devenir des personnages couvre la geste d'une nation.

*Ahmed Mahfoudh*

**Retour à Thyra** réinscrit l'écrivain dans l'espace du roman maghrébin de langue française et, de ce fait, il réintègre la dimension génétique du roman des origines. Par delà ses préoccupations *multi* et *trans* culturelles, Bouraoui célèbre cette fois-ci le discours identitaire qui était disséminé en filigrane autant dans ses recueils poétiques que dans sa prose, essais inclus.

*Robert Elbaz*

**Retour à Thyra** peut se lire comme l'archéologie d'un désir. On y accède par les routes tentaculaires, multiples fils d'Ariane qui mènent au cœur de l'identité ; là où la Médina, mère aimante, ouvre les portes du souvenir. A travers le personnage de Zitouna, convoitée et maudite, la Thyra plurielle est réhabilitée dans sa participation au mouvement national, dans sa tolérance et son ouverture ! Sa cartographie déploie, sans complaisance, la folle entreprise du profit qui défigure, et les injustices qui frappent toute forte identité.

*Rachida Triki*